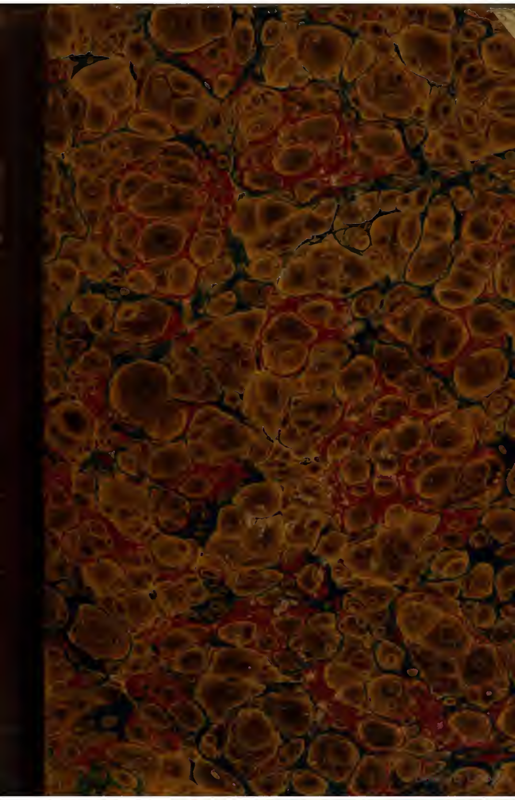


1/07 D. 2.





Ex Libris Joannis Nencini
1874

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS,
SAINT-CLOUD
ET
LES DÉPARTEMENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS,
SAINT-CLOUD
ET LES DÉPARTEMENS,

OU

BUONAPARTE, SA FAMILLE ET SA COUR.

Recueil d'Anecdotes relatives aux personnages qui ont figuré depuis le commencement de la révolution française.

PAR UN CHAMBELLAN FORCÉ A L'ÊTRE.

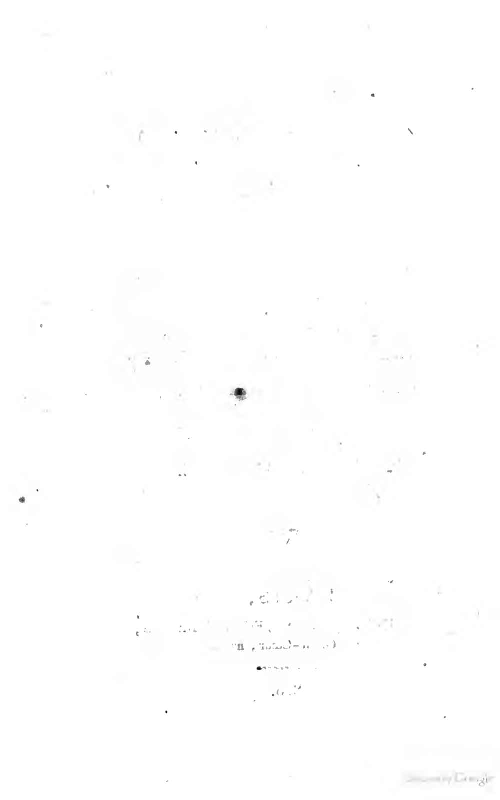
DEUXIÈME ÉDITION.



TOME TROISIÈME.

PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS, LIBRAIRES,
rue Gît-le-Cœur, n° 8.

1820.



Digitized by Google

BUONAPARTE,

SA FAMILLE

ET SA COUR.

Si jamais il y a eu une époque à laquelle les beaux-arts ont été appréciés à leur juste valeur, ou pour mieux dire à laquelle on leur a prodigué inconsidérément les pensions, les honneurs, les titres, les marques de faveur, c'est sans contredit sous le règne de Napoléon. Mais je ne sais aussi par quelle fatalité tout génie qui, avant lui ou sous les premières années de la révolution, avait jeté quelque éclat, a semblé depuis prendre à tâche de décliner, je dirai même de reculer sensiblement dans la carrière qu'il avait commencée avec quelque espèce de succès. Nous ne

Digitized by Google

citerons qu'un seul genre de littérature pour prouver ce que nous avançons : voyons par exemple les auteurs tragiques, et ne parlons encore que des principaux. Lemercier se présente en première ligne, et la chute de ses derniers ouvrages nous rappelle l'éclat dont fut environné l'apparition de son *Agamemnon*, véritable chef-d'œuvre de la scène française. Depuis la tourmente révolutionnaire, Legouvé, dont on espérait tant, donna cependant son *Henri IV* après la tragédie de *Caïn et d'Abel*. Chénier, qui avait vu applaudir son *Charles IX*, entendit siffler le reste de ses ouvrages. Baour, enflé du succès d'*Omasis*, convient lui-même (à peine cependant ose-t-on le croire) de l'infortune de *Mahomet II*. Les *Templiers* de Renouard avaient donné des espérances que les *États de Blois* ont démenti. L'espèce de succès de *Brunehaut*, du sieur Aignan, n'a rendu que plus éclatante l'apparition malheureuse d'*Artus de Bretagne*. Delrieu,

qui jouissait du triomphe d'*Artaxerce*, a déploré naguère la non-réussite de *Demetrius*. Qui ne se souvient de la gloire de *Ninus II* et des éclats de rire que nous arracha la triste *Jeanne Gray?* Nous n'étendrons pas plus loin ce parallèle : nous ne rappellerons pas le succès comique des *Deux Gendres* et la mort naturelle de l'*Intrigante*. Nous n'opposerons pas les nombreuses représentations de l'*Assemblée de Famille* à l'unique du *Ministre Anglais*. Rappellerons-nous Hoffmann et Jouy se survivant à eux-mêmes? Irons-nous remuer tant de cendres refroidies? Non, sans doute, nous ne le ferons pas. *Requiescat in pace*. D'où vient cependant cette marche rétrograde ? Où peut-elle prendre sa cause ? Nous l'ignorons. Ce serait la matière d'un long ouvrage ; laissons à de plus habiles le soin de l'entreprendre.

Il est des choses sur lesquelles on doit revenir parce qu'elles peignent les

Digitized by Google

hommes ; on ne doit pas les oublier, on doit même les reproduire sous plusieurs formes, afin qu'elle frappent mieux les indifférens. Nous avons parlé par exemple, dans notre relation des événemens arrivés dans le midi de la France en 1814, d'une proclamation du comte Joseph Caffarelly, commissaire extraordinaire de Napoléon dans la dixième division militaire; mais nous ne pûmes alors la mettre toute entière sous les yeux du public, tant elle était rare ; car le gouvernement de ce moment, plus *pudique* que Monsieur le comte, ne l'avait imprimée qu'en partie; enfin nous avons pu nous la procurer avant la fin de l'impression du troisième volume, et nous nous hâtons de la transcrire ici dans toute son intégrité.

« Habitans du département des Hautes-Pyrénées,

« Je suis venu au milieu de vous avec les préventions les plus favorables, et je

vous ai trouvés encore supérieurs à l'opinion que j'avais. Vous êtes animés d'un zèle ardent pour la conservation de votre territoire : ce zèle vous a inspiré toutes sortes de sacrifices. A-t-il fallu des grains, des bestiaux, des fourrages? vous avez donné, et bien au-delà de ce qui vous était demandé. L'armée a trouvé en vous des amis généreux, des frères.

« Mais ce n'est-là que le moindre de vos mérites. Au cri de la patrie menacée, vos enfans ont couru se ranger sous les drapeaux; aucun ne s'est soustrait, par une lâche désertion, aux fatigues, aux dangers de la guerre. La honte et le mépris de ses compatriotes eussent été pour lui pire que la mort.

« Et comme si ce n'était pas assez pour vos cœurs fiers et magnanimes de satisfaire au contingent dans la levée générale, vous avez fourni cette belle légion qui compte dans ses rangs d'anciens militaires dont les cicatrices attestent la

valeur, et une jeunesse qui desire se former à leur école et les égaler dans les combats.

« Nos cités ont aussi leurs défenseurs; vos familles, vos pénates trouveront en eux d'énergiques protecteurs, tandis que vos enfans cueilleront des lauriers aux champs des batailles.

« Vous avez acquitté vos contributions. La vente de ces domaines que l'ennemi allait envahir s'est faite rapidement. Vous n'avez même pas craint ses succès.

« *Chez vous, dans l'intérieur, on ne sait pas si le chef de l'armée ennemie répand des promesses; s'il s'annonce comme un libérateur;* S'IL TRAÎNE A SA SUITE UN REJETON D'ANCIENS ROIS, ESCLAVE TITRÉ: *vous êtes Français; vous ne voyez dans ce chef qu'un spoliateur de vos droits les plus chers, de la contrée qui vous a vus naître, et qui sert de tombeau à vos pères.*

« *Tout ce qu'il annonce, vous le rejetez comme le fruit empoisonné de la perfidie.* Vous êtes fidèles à vos sermens. Celui que, d'une voix unanime, vous proclamâtes votre empereur, celui que vous avez vu si long-temps vainqueur de l'Europe, celui dont l'adversité ne saurait abattre le courage, et qui triomphera de vos ennemis, Napoléon est toujours votre souverain; rien ne saurait ébranlés vos résolutions.

« Habitans des Hautes-Pyrénées, magistrats, administrateurs, et vous à qui S. M. a confié l'administration de cette contrée; qui unissez l'amour de la patrie et de vos devoirs à la bienfaisance, le zèle au courage, et qui êtes si dignes de l'estime que vous portent vos concitoyens, recevez les témoignages de la satisfaction que j'éprouve depuis que je suis au milieu de vous. Ce sera pour moi un devoir bien doux à remplir que celui de déposer au pied du trône de S. M.

Digitized by Google

l'expression de vos sentimens d'amour et de fidélité.

« Le commissaire extraordinaire de l'empereur,

« Le comte Joseph CAFFARELLY».

Tarbes, le 24 janvier 1814.



Après s'être exprimé ainsi, et dès que le vœu de la nation, mieux manifesté, eut rappelé au trône le petit-fils d'Henri IV, le comte Joseph Caffarelly s'empressa de demander la croix de saint Louis... Il l'obtint!!!... Pouvons-nous nous étonner si le 20 mars a eu lieu?



Il me tombe sous la main une chanson assez plaisante. Elle est, je crois, peu connue, et cependant elle mérite de l'être.

Digitized by Google

COUPLETS

Chantés, le 10 avril 1815, par Mme *Angot*, au nom des Dames de la Halle, à S. M. I. Nicolas Buonaparte, dit La Violette.

AIR du *Curé de Pomponne*.

PER' La Violette, dis-nous donc
Ou c'qu'est ta Mari'-Louise?
Tu l'sais ben, tu n'diras pas q'non,
Tu nous l'avais promise;
Mais je n'la voyons pas,
Nicolas;
Sais-tu q'ça nous défrise?

Comm' tu nous a faits d'amitié,
En disant que l'beau-père
Était avec toi de moitié!
C'était ben ton affaire;
Mais pour te mettre en bas,
Nicolas,
Il dégaine au contraire.

T'as fais dir', par tes charlatans,
Q't'avais la paix en poche;
Et v'là qu'un million d'combattans
D'nos frontières s'approche.
Oui, tu la danseras,
Nicolas;
Mets-ça dans ta caboche.

C'étaient donc des poissons d'avril
Que tes belles paroles?

Digitized by Google

Faut conv'nir que t'as un fier fil
Pour nous pousser des colles;
Mais, quoiq'ça, n'faudrait pas,
Nicolas,
Lâcher tant d'fariboles.

Queu rage, de venir d'si loin
Pour craquer de la sorte!
Avant qu'on te r'mèn' dans ton coin,
Sous bonne et sûre escorte,
Crois-moi, retourn' là-bas,
Nicolas,
Et que l'diable t'emporte.

L'espoir de ravoir not' bon roi
Nous soutient, nous rassure;
C'est c'tilà qu'est de bon aloi,
Ça s'peint sur sa figure.
C'est pour ça qu'on n'veut pas
D'Nicolas,
Ni d'sa progéniture.



Un Anglais qui se trouva présent à la cour de Weymar lors de la bataille d'Iena, raconte, de la manière suivante, les entrevues de Napoléon et de la duchesse de Weymar.

Cette princesse, fille du landgrave de Hesse-Darmstat, a conservé toute l'élé-

vation de l'ancien caractère allemand. Lorsque toutes les personnes de sa famille se sauvaient à Brunswick; lorsque la malheureuse issue de la bataille était déjà connue, elle osa s'enfermer dans une aile de son château avec ses dames d'honneur et son amie Miss Gore, M. Osborne et quelques autres Anglais, auxquels elle avait si généreusement accordé un asile; elle et sa petite societé, pendant la terrible journée du 14 octobre, n'eurent pour toute nourriture que quelques tablettes de chocolat. Les grands appartemens étaient préparés pour la réception de l'empereur des Français; déjà dans la matinée, les infortunés Prussiens commencèrent à se retirer à travers la ville; le vainqueur les poursuivait et les massacrait dans la rue; le désordre, le bruit, le pillage remplissaient la ville de terreur. Vers le soir, l'empereur arrive au château: la duchesse, ayant quitté son appartement, se plaça au haut du grand escalier, et reçut Napoléon avec tout le

cérémonial convenable. « Qui êtes-vous?
« s'écria-t-il en reculant. — Je suis
« la duchesse de Weymar. — Je
« vous plains; j'écraserai votre mari!
« Qu'on me fasse dîner dans mes ap-
« partemens! Et il passa brusquement à côté d'elle. La nuit se passa dans le désordre et le tumulte; la malheureuse duchesse entendait les cris plaintifs de son peuple et ne pouvait le sauver. Cependant le matin de bonne heure elle eut la présence d'esprit d'envoyer un de ses chambellans pour s'informer de la santé de S. M. l'empereur, et lui demander une audience. Cette démarche, conforme au cérémonial des cours, fit souvenir Napoléon de sa qualité d'empereur, et de ce qu'en cette qualité il devait à une souveraine; il répondit gracieusement, et s'invita à déjeûner chez la duchesse. A peine entré dans l'appartement, il commanda avec sa vivacité ordinaire, et questionna la duchesse. « Com-
« ment votre mari a-t-il été assez fou

« pour me faire la guerre? — Votre « Majesté l'aurait méprisé s'il ne l'eût « pas faite, fut la noble réponse de la « duchesse. — Comment cela? » La duchesse répartit avec lenteur et gravité : « Mon époux a été au service du roi « de Prusse environ pendant trente ans. « Assurément ce n'était pas au moment « où le roi avait à lutter contre un en- « nemi aussi puissant que votre Majes- « té que le duc pouvait avec honneur « l'abandonner ».

Cette réponse admirable, aussi pleine de dignité que d'adresse, fit une profonde impression sur Napoléon; sa mine s'adoucit, et il continua plus tranquillement ses questions. « Comment se fait- « il que le duc se soit attaché au roi « de Prusse? — Votre Majesté saura, « en prenant des informations, que les « branches cadettes de la maison de « Saxe, les ducs, ont toujours suivi « l'exemple de l'électeur : or, dans la si- « tuation actuelle, des motifs de pru-

Digitized by Google

« dence et de politique ont engagé l'élec-
« teur à s'allier à la Prusse, plutôt qu'a-
« vec l'Autriche ». La conversation roula encore quelque temps sur le même sujet : enfin, Napoléon s'écria : « Ma-
« dame, vous êtes la femme la
« plus respectable que j'aie connue,
« vous avez sauvé votre mari ». Puis, après avoir réitéré ses expressions de respect, il ajouta : « Je lui pardonne;
« mais c'est à cause de vous seulement,
« car pour lui c'est un mauvais sujet. » La duchesse ne répliqua point ; mais, profitant de la faveur du moment, elle intercéda pour ses malheureux sujets, et obtint un ordre qui fit cesser une partie des maux auxquels la ville était en proie.

A Berlin et en Pologne, Buonaparte continua à exprimer la même admiration pour la duchesse : à Dresde, le duc étant venu lui faire sa cour, il se répandit en éloges de la duchesse : « Mais, ajou-
« ta-t-il, vos soldats sont les plus mau-

« vais que j'aie vus; les deux tiers avaient « désertés avant que votre contingent « eût rejoint mon armée. » Le duc n'osa pas faire la réponse qui eût été la plus naturelle : « Sire, lorsqu'ils se battaient contre vous, pas un ne déserta ». Lorsque le traité qui assura l'existence du duché de Weymar fut envoyé de la part de Buonaparte au duc, celui-ci dit au porteur : « Monsieur, veuillez bien « remettre ce papier à la duchesse; car « c'est à elle que l'empereur l'a destiné. »



Long-temps, Napoléon se flatta que l'association des francs-maçons lui serait de quelque utilité : il chercha à l'assujétir, en nommant d'abord son frère Joseph grand-orient, dignité que celui-ci abandonna lorsqu'il fut monté sur le trône de Naples, et qui passa au prince Cambacérés. Mais l'espoir de Buonaparte fut complètement trompé; les francs-maçons, tout en lui prodiguant

les apparences du respect, de la soumission, du dévouement même, lui échappèrent sans retour; il se forma dans leur sein, parmi les anciens et les premiers de l'ordre, plusieurs associations : deux sur-tout se disputèrent la prééminence pendant quelque temps, la jacobine et la royale; mais celle-ci ne tarda pas à disparaître, ou plutôt à ne jouer qu'un rôle secondaire. Les loges se trouvant presque toutes abandonnées à la plus vile canaille des cités, les gens honnêtes, les hommes de qualité, s'éloignèrent de ces réunions impures, où ils se seraient trouvés confondus avec l'écume de la révolution. Un jeune homme m'a raconté que, cédant à un motif de curiosité, il avait voulu se faire initier aux mystères de la franc-maçonnerie. Après avoir passé par les diverses épreuves, on lui débanda les yeux : il jette ses regards autour de lui afin de connaître ses nouveaux confrères. Quelle est sa surprise, de voir à droite

et à gauche de lui, le misérable qui avait dénoncé son père, et le forcené jacobin, qui siégeant sur un tribunal de sang, l'avait condamné à mort. . . . .

Ce fut dans ces réunions secrètes que s'ourdirent les conspirations républicaines formées dans l'ombre, mais d'autant plus redoutables, qu'elles étaient mieux cachées. Plus d'une fois Napoléon, parvenù à l'apogée de sa puissance, prit la résolution de détruire les francs-maçons. Il avait appris à les connaître, et il commença à les redouter, le jour où il s'aperçut qu'il ne pourrait point les faire coopérer aux vastes projets que tenait en réserve sa délirante ambition : lui-même, cependant avait autrefois été reçu parmi les adeptes de cette association si répandue et si dangereuse. Il n'avait j'amais perdu le souvenir de la scène dont il fut le témoin et l'acteur, à l'époque de ses premières victoires en Italie, et dont il a fait lui-même le récit en ces termes: « Mon départ de Paris,

avait été si prompt, que je n'avais pu recevoir le grade suprême que voulaient dès-lors me déférer les chefs de la propagande européenne, dont les martinistes et les maçons ordianires n'étaient que d'utiles auxiliaires Sin... et N..., que m'avait envoyé pour cette cérémonie M. B..., le fondateur et le chef de la B. O. F. et des T. C., avait tout disposé. Un grand nombre d'initiés s'étaient rendus à Rome même : ce fut à peu de distance de cette ville que je fus conduit, dans les derniers jours du mois de février 179... Mon absence ne pouvait être de plus d'un jour et d'une nuit. Toutes les précautions prises pour n'être pas suivi, je me trouvai avec deux guides, dans une campagne solitaire : un souterrain s'ouvre sous nos pas, à un signal donné; nous marchons quelque temps dans une obscurité profonde; après un détour, une lumière encore éloignée frappe mes regards :

elle éclaire un char qui paraît immobile; sa forme est antique. Nous approchons; mes deux guides y montent avec moi, nous restons debout; il roule sans bruit sur un terrain sablonneux ; des flambeaux nous précèdent; la longue galerie que nous parcourons est plus élevée, plus large que la première; des tiares, des couronnes renversées, des débris de trônes et d'autels, en marquent simétriquement les distances; des groupes épars, qui, par leurs costumes, rappellent les divers âges et les divers peuples du monde, s'arrêtent sur notre passage, et baissent leurs piques surmontées de banderoles et d'armoiries qu'ils livrent aux flammes, et qu'ils remplacent par un bonnet phrygien, le même que les États-Unis et la France ont adopté comme le signe de leur indépendance. Le char s'arrête devant une immense porte triangulaire. Nous descendons, et dans une

première salle, dont des chaînes brisées tapissent le pourtour ; douze hommes, la tête nue, et couverts d'une simple tunique brune, nous environnent, nous commandent le silence, en posant deux doigts sur la bouche : nos vêtemens sont changés ; une tunique bleue , une mante blanche, bordée d'une large bande écarlate, nous couvrent ; des sandales d'un genre antique forment notre chaussure ; à notre ceinture est suspendu un sabre assez large, mais court : une toque de drap, mais sans nul ornement, couvre notre tête. Une voix s'écrie : *Le sénat t'attend.* Mes deux guides s'éloignent ; douze autres hommes, semblables aux premiers, s'unissent à eux : tous s'arment d'un faisceau surmonté d'une hache brillante ; ils frappent à la porte qui est devant moi, et se partagent en deux groupes ; l'un me précède, l'autre me suit, la porte se referme, mon cortége s'arrête ; deux vieil-

Digitized by Google

lards s'approchent de moi ; leur costume est simple, une seule mante courte et dentelée les distingue de ceux qui les entourent ; les deux vieillards m'ôtent ma large mante, mon sabre antique et tous les habits dont on m'avait revêtu en entrant : mes habits français me sont rendus ; mais on observe de me mettre successivement plusieurs épaulettes, depuis celles du grade inférieur jusques à celles à triple étoile, qui désignent les généraux du premier ordre. « Rappelle-« toi, me dit un vieillard, que ta haute « fortune est l'ouvrage de tes frères : « ce n'est pas pour toi qu'ils t'ont fait « grand ; de nouvelles faveurs t'atten-« dent : tu vas être plus que jamais puis-« sant ; nulle réputation n'égalera la « tienne ; tu seras le plus fort des en-« fans des hommes en pouvoir et en « renommée : mais si tu trahis tes ser-« mens, tes frères, qui les ont reçus, « t'abandonneront ; ta gloire s'évanoui-« ra comme un météore ; tu tomberas

« avant le temps ». Il dit : des chants français se font entendre; une musique militaire les accompagne ; une double porte de bronze roule sur ses gonds avec fracas. J'entre dans une nouvelle galerie, qu'éclairent à de longues distances d'immenses lampes suspendues aux voûtes, et des candelabres placés entre les colonnes qui en soutiennent le pourtour : huit guerriers d'une haute stature m'élèvent sur un bouclier. Je marche au milieu des trophées, au bruit des fanfares : je lisais sur de nombreuses bannières le nom des batailles gagnées par les armées françaises du Nord, de l'Italie et des Pyrénées. Tout ce brillant cortége s'arrêta devant un immense sarcophage: un profond silence succède aux chants de triomphe. Un des deux vieillards me montre cette inscription en larges caractères sanglans tracés sur un marbre noir : *Aux victimes des prêtres, des rois de tous les âges, de tous les pays : leurs mânes attendent un vengeur.* « Une tra-

Digitized by Google

« dition séculaire, me dit un des vieil-
« lards, a recueilli les noms de ces vic-
« times. L'histoire n'a révélé qu'une par-
« tie des crimes des oppresseurs du
« monde. Chaque peuple et chaque
« âge eut ses imposteurs et ses tyrans,
« et la liberté n'a pu encore placer au-
« cun nom après ceux de Timoléon et
« de Brutus. Les lumières des sages ont
« éclairé le monde. Les armes de tes
« guerriers ébranleront tous les trônes;
« nous ne trahirons point le secret de
« tes triomphes : reste fidèle à la cause
« sacrée. Les plus éclairés, les plus
« modérés des hommes, ont préparé,
« par de longs travaux et par toutes
« sortes de sacrifices, l'affranchisse-
« ment de l'Europe. L'auguste sénat
« t'attend : va remplir ta destinée ; par-
« tout on t'appellera le défenseur des
« peuples. N'oublie pas que tes frères
« sont là pour te préparer les voies.
« Remets entre mes mains ton épée
« et tous les attributs de ton pouvoir

« militaire : tu ne dois plus les revoir « que sur l'autel de l'indépendance à « la grande fête de la confédération « européenne. Si l'éclat d'un trône a « des attraits pour toi, si ton âme ne « repousse pas avec horreur l'idée de « régner sur tes frères, va recevoir le « noble grade qui t'est réservé; mais si tu « n'es qu'un conquérant ordinaire, crains « une chute inévitable..... La France, « l'Italie, l'Allemagne, ne peuvent être « libre sans toi. Tu ne peux rien sans « nous; réfléchis avant de franchir la « dernière enceinte...... »

« Tes doutes, ô vieillard, m'outragent « et m'étonnent! Le canon de vendé-« miaire m'a absous de tes soupçons, « entrons.... » Le vieillard me prend la main et m'introduit dans l'enceinte sacrée par une nouvelle galerie très-spacieuse, qu'il me dit aboutir à la porte latérale du temple : deux frères m'introduisent. J'étais loin de m'attendre à une aussi nombreuse assemblée.

Quel fut mon étonnement d'y reconnaître des officiers de mon armée, des magistrats nommés par moi, et beaucoup d'hommes avec lesquels j'avais eu des relations en France, à Paris, en Corse, en Provence, en Italie : ils étaient tous rangés et debout; leur costume était une grande mante rouge, le bonnet sur la tête. Guillaume-Tell était l'épée nue à la main. Vers le milieu s'élevait un grand cénotaphe; sur une des faces était sculpté le meurtre de César, à côté était Zimm... grand hyérophante; près de lui un petit autel circulaire, derrière l'autel un jeune frère tenant élevé un étendard romain surmonté d'un aigle d'or : à la place de l'ancienne inscription romaine S. P. Q. R., on lisait *République Universelle*. Chaque colonne du pourtour est surmontée des bustes de Nastrum, Spartacus, Weishaupt, Kadoch, Brutus, Ankastrom. Deux grands dignitaires de l'ordre, que je reconnus pour être ceux qui s'étaient présentés dans ma tente,

pour me prévenir de ma nouvelle promotion et en déterminer l'époque, me conduisirent devant le G. G. D. I. « Nous « te demandons pour le frère ici présent, « les insignes du rang suprême. Qu'il « soit le premier des égaux, et qu'après « avoir prêté le serment solennel, il « soit proclamé par toi, au nom de la « confédération des sages de la grande « nation de l'Europe, PH. R. » Ils disent et reçoivent mon serment devant le buste de Brutus : puis me ramènent devant le R. P. initiant, celui-ci prononça ces mots sacramentels, en me remettant successivement les insignes des grades. 1° *le bouclier.* Arme-toi de fidélité, de vérité, de constance, et sois un vrai citoyen du monde ; les traits de la calomnie et du malheur ne te perceront pas. 2° *les bottes.* Sois agile pour les hommes libres et contre tous les tyrans ; ne redoute aucun chemin où tu pourras propager et trouver le bonheur. 3° *le manteau.* Sois tout pur, et pour

le peuple sois franc, sage, bienfaiteur de tes frères, et donne-leur la science. 4° *le chapeau*. Garde-toi de jamais changer le chapeau de la liberté pour une couronne ». Revêtu de ces décorations, je reçus des P. P. R. initians l'accolade fraternelle, et tous les frères brandissant leurs épées, s'écrièrent en chœur: « Tout pour lui et contre lui. On me remit ensuite les instructions générales pour l'exercice de mes nouvelles fonctions. Elles étaient en latin; et sans la connaissance de quelques expressions mystérieuses, dont on me donna l'explication, ces instructions auraient été inintelligibles pour les profanes. Ici finit la cérémonie. Je fus ramené à l'entrée du souterrain : le jour commençait à poindre, et deux heures après, je retrouvai un détachement de mes gardes ».

Voilà sans doute une importante révélation, si on peut y ajouter quelque foi; j'étonnerai sans doute mon lecteur en lui disant que tout en contestant la

Digitized by Google

forme de ce récit, j'en admets cependant le fond. Je pourrais à ce sujet révéler d'étranges choses ; mais le temps n'est pas encore venu de les mettre au jour.



Napoléon, après avoir établi son trône impérial, éprouvait quelque honte à se voir entouré d'une étiquette républicaine, elle lui semblait indigne de la majesté de l'empire qui venait de naître. Déjà cependant il avait créé la légion d'honneur, substitué le mot de *monsieur* à celui de *citoyen*. Mais ce n'était pas assez encore : il sentait que son éclat personnel ne pourrait qu'augmenter de tout celui dont il investirait ses créatures. Long-temps il agita en lui-même cette importante question. Tandis qu'il songeait à la résoudre, sa famille, ses affidés s'en occupaient de leur côté. Leur active ambition leur faisait souhaiter de rétablir ces titres pompeux auxquels le vulgaire était accoutu-

mé à accorder le tribut de ses respects. La famille des Beauharnais, sur-tout, gardait une vénération profonde pour la noblesse, dont elle s'enorgueillissait d'être membre, et l'impératrice Joséphine tenait encore à son premier titre de vicomtesse de Beauharnais. Napoléon, cependant, hésitait à se décider; il redoutait encore cette espèce de malédiction dont les jacobins en délire avaient chargé les titres héréditaires; il ne pouvait croire que les Réal, les Lacépède, les Merlin, les Montesquiou, sur-tout les Montmorenci, pussent consentir à reprendre ou à accepter des honneurs auxquels les uns avaient si solennellement renoncé, tandis que les autres s'étaient exercés à les détruire, à les extirper entièrement. Mais qu'il connaissait peu les hommes, si jamais cette crainte avait pu lui paraître réelle! Dès qu'on apprit qu'il voulait créer une noblesse, faire des princes, des ducs, etc., la foule augmenta dans ses antichambres. Tel ancien duc et pair

sollicita un diplôme de comte, et tel jacobin se récriait sur l'injustice qui ne faisait de lui qu'un baron, tandis que ses crimes (il avait voté la mort du roi) l'appelaient au moins à couvrir son écusson d'une toque ducale ; mais il ne réfléchissait pas que son forfait était déjà ancien, tandis que celui de Caulincourt venait d'être commis. Napoléon se refusa à rétablir deux titres, ceux de marquis et de vicomte ; le premier, pour éviter, disait-il, qu'on ne criât *saute marquis,* en voyant passer ceux de sa création nouvelle ; le second, par la raison aussi la plus puérile : il redoutait un titre qu'avait porté le premier mari de sa femme. Cependant, lors de la campagne de Prusse, après l'enivrement où l'avait jeté le succès de la bataille d'Iéna, il rendit un décret solennel par lequel il annonçait l'institution de trente marquisats impériaux, espèces de fiefs ou de souverainetés mixtes, situés partie en Allemagne, partie en Italie, et destinés à servir de ré-

compense aux grands courages dont le concours l'avait si utilement servi dans ses gigantesques entreprises. Ce décret, néanmoins, eut le sort de tant d'autres qui ne reçurent pas d'exécution ; on ne parla plus de ces marquisats, et depuis lors leur établissement tomba dans un profond oubli. Napoléon étant donc décidé à former une nouvelle noblesse, y voulut cependant imprimer le cachet du siècle. Il la voulut riche, peu nombreuse, et humiliée. Pour satisfaire à la première condition, il exigea mille écus de rente de quiconque voudrait transmettre à son fils aîné le titre modeste de chevalier ; on ne put être baron à moins de quinze mille francs de rente, comte à moins de trente mille ; pour être duc, il fallait posséder un revenu de deux cent mille francs ; et le titre éminent de prince ne devait être conféré héréditairement qu'à celui qui prouverait un revenu annuel de cinq cent mille fr. au moins. La chose était si bien arrangée,

que tout brave militaire qui mourait sans fortune, victime de son dévouement à servir la cause de l'état, laissait ses enfans dans une obscurité complète, tandis qu'un misérable percepteur de contributions transmettait aux siens des honneurs qui n'étaient que la preuve de sa richesse, et non point celle de son mérite ni de sa vertu. D'ailleurs, à proprement parler, il n'y avait pas de noblesse; il n'existait que des gens titrés; car le fils cadet d'un prince, si son père ne formait pas pour lui un majorat, restait simple bourgeois, et ses filles ne pouvaient pas prétendre à accoler leur écusson à celui de leurs maris; elles ne participaient en rien à la noblesse de leur frère aîné, et lui-même rentrait dans la classe ordinaire si le malheur le forçait à se défaire du majorat qui seul assurait son éclat. Il est facile de sentir toute l'absurdité d'un pareil système; mais ceux qui l'avaient inventé n'en savaient pas davantage. Il semblait à ces âmes

basses que richesse était honneur, et la vertu pauvre leur paraissait plus digne de mépris que de respect.

Napoléon et son conseil des titres ne multipliaient les dignités qu'avec beaucoup de ménagement. Les nobles déjà nommés, enviaient ceux qui prétendaient à l'être : ils oubliaient que la noblesse doit être nombreuse pour être puissante, et que moins elle est répandue, moins elle peut servir de soutien au monarque, dont, suivant sa première institution, elle doit être la sauve-garde. Ce ne fut pas non plus un petit travail que celui qui fixa les signes extérieurs, et par le fait les seules marques qui annonçassent un noble du siècle impérial. Autrefois les écussons étaient surmontés des diverses couronnes qu'avaient portées les anciens barons, comtes, marquis, etc.; mais Napoléon frémissait à l'idée d'une couronne autre que la sienne, tant il craignait, cet homme orgueilleux, que ses sujets ne crussent se rapprocher

de lui, parce qu'ils timbreraient leurs armoiries d'une couronne, qui dans le fait ne signifiait plus rien. Il les proscrivit impérieusement : à peine voulut-il permettre aux princes un cercle d'or surmonté de deux petites branches ; tout le reste obtint pour cimier des toques emplumées et des lambrequins. Le chevalier n'eut qu'une simple aigrette ; le baron en obtint trois de plus, et deux lambrequins. Les marques distinctives furent en augmentant de nombre pour les comtes et les princes. Chaque écusson eut en outre son franc-quartier, qui rappelait l'origine du premier anoblissement. Les comtes et barons militaires eurent pour signe une épée d'or ou d'argent sur un champ d'azur ou de gueules ; les archevêques, les évêques se reconnurent à la forme d'une croix ; les présidens des cours, les procureurs-généraux eurent des balances et des toques ; les préfets, les maires, les membres de collége électoral, des murailles, des

branches d'arbres ; le sénat obtint un miroir entouré d'un serpent, et chacun applaudit à l'emblême de la prudence qui était si bien accordée à un génuflexible sénateur ; on donna un échiquier or et azur aux différentes classes du conseil d'état ; enfin les chambellans se reconnurent à une porte antique placée au milieu de deux lettres, D. A., signifiant *maison d'Auguste.* C'était, en bon français, leur faire comprendre qu'ils n'étaient que les valets et les portiers du palais. Un décret encore bien ridicule fut celui qui ne permit qu'aux seuls comtes prouvant cent mille francs de rente de mettre sur leur hôtel, *hôtel du comte.....* Si bien que, par cette disposition, les hôtels des Montmorenci, des Brissac, restaient inconnus ; mais, en revanche, on pouvait connaître ceux des comtes Germain, Peregaux et Estève. Les supports, les devises, les cris de guerre furent défendus, on ne sait pourquoi. Enfin l'empereur n'oublia rien de

ce qui pouvait contribuer à l'avilissement de sa nouvelle noblesse, car elle devint le repaire de tous les brigands de la révolution; et Dieu sait s'ils étaient en grand nombre! Aussi les braves militaires rougissaient-ils presque tous de se voir accoler avec des assassins ou des voleurs publics.



Le comte Dus...... un des chambellans de l'empereur, nous racontait dernièrement chez le général B... D... S... Au..., une aventure dans laquelle il était question de son auguste souverain. Laissons-le parler, et ne soyons que son secrétaire. « Depuis quelque temps, madame la comtesse de T...., se trouvait au nombre des dames attachées à la cour; je l'étais moi-même au service de cette aimable personne, et modestie à part, je croyais être payé de retour. Il m'avait fallu du temps pour parvenir à lui plaire; combien de fois l'avais-je pres-

séeinutilementdeserendreàmonardente tendresse ! Sa vertu, sa pudeur, l'attachement qu'elle portait à son mari, tout se réunissait pour la rendre insensible à ma flamme : mais que ne peut la constance unie à l'importunité! J'obtins enfin un amour réciproque, et certes j'aurais juré, à la face de l'univers, que j'étais le seul mortel favorisé des faveurs de cette dame. Nous partîmes pour Fontainebleau, où nous appelait notre double service. Une nuit qui avait été marquée pour être celle de notre réunion, je ne rentrai point dans mon appartement. Ayant soupé avec quelques amis, une heure du matin sonna, et je me rendis ou m'attendait ma belle amie. Marchant à pas de loup, j'errais dans les galeries du château : enfin je parviens à la porte de la chambre de la comtesse. J'allais heurter quatre coups selon notre convention, lorsque j'entendis quelqu'un marcher à une des extrémités du corridor dans lequel je me trouvais. Ne

Digitized by Google

voulant pas être surpris, je me rangeai dans l'embrasure de la porte; et là, demeurant immobile, gardant un profond silence, j'espérais échapper à la curiosité du voyageur nocturne, dont j'étais bien loin de soupçonner la qualité...... C'était l'empereur!!! portant une lanterne sourde, mais ouverte; en ce moment, il avancait à pas de loup. Je suppliais le ciel de l'engager à poursuivre sa route sans qu'il pût m'apercevoir : mais j'avais été déjà reconnu; un rayon de lumière, m'éclairant de la tête aux pieds, avait annoncé au monarque qu'il n'allait pas seul en bonne fortune. A ma vue, il se hâta de refermer la glace de sa lanterne, et feignit de poursuivre sa route; mais, se ravisant sans doute, il revint sur ses pas et m'adressant la parole: « Que faites-vous là? » me dit-il. Je me gardai bien de lui répondre, et m'éloignai sans mot dire, me contentant de regarder derrière moi, afin de deviner dans quel appartement

allait s'introduire notre auguste souverain. Hélas! mes amis, le croiriez-vous? il entra chez ma vertueuse comtesse.... J'en fus confondu. Tout ce qu'il me restait à faire était d'aller me coucher. En arrivant chez moi, je trouvai un tendre billet de la dame, qui, croyant que j'y serais passé avant d'aller dans sa chambre, me prévenait, de la manière la plus tendre, qu'une grave indisposition ne lui permettrait pas de me recevoir de cette nuit. J'en ris, comme vous pouvez le croire, mais mon intrigue en finit là. Plusieurs mois après encore, je m'épris de madame G .... Mes soins sont accueillis. J'étais heureux déjà depuis quelque temps, lorsqu'un jour le grand-maréchal du palais, le duc de Frioul, me prend à part, me fait des complimens à perte de vue, m'assure que mon mérite éclate tous les jours; mais cependant qu'il faut que je sache borner mes conquêtes; que peut-être je dérange tel projet formé. Je le prie de

s'expliquer mieux.... Le croiriez-vous? pour la deuxième fois, je courais sur les brisées de S. M. Eh bien! cela ne m'a point porté malheur; j'ai fait mon chemin loin de la cour; néanmoins, plus d'une fois j'ai surpris l'empereur prêt à rire en me regardant, et moi-même j'avais de la peine à retenir mon sérieux.



Dans le temps où les betteraves étaient dans la plus grande vogue, et où nos chimistes, lâches flatteurs, comme s'ils eussent été des sénateurs, nous affirmaient, avec une impudence rare, qu'elles pouvaient dignement remplacer le sucre de cannes d'Amérique, on fit la caricature suivante. Le ministre Montalivet, le vêtement nécessaire à bas, c... des betteraves. Le roi de Rome en prenait une qu'il portait à sa bouche; sur ces entrefaites, madame de M..... s'approchait de l'enfant, en lui disant:

« Fi! monsieur! c'est du caca. » Papa dit que c'est du sucre, » lui répliquait le petit bon homme avec ingénuité.



L'HÉROIQUE résistance de l'Espagne aux projets de Napoléon, confondait tout-à-la-fois et le tyran et ses satellites. Le premier voyait avec rage qu'on osait ne pas vouloir ce qu'il voulait; les autres, tout abasourdis d'un pareil héroïsme, le comprenaient à peine, tant il sortait de leur idée la possibilité de se montrer homme libre et courageux. Le décret absurde qui proclama les Espagnols des insurgés et des rebelles, fut reçu avec applaudissement, j'ose le dire, par la foule des courtisans et des militaires, qui, en cette circonstance, firent assaut de bassesse : c'était à qui mieux mieux. Nous avons entendu à cette époque un ministre, grand *phrasier* (c'était monsieur M...), dire : « Il

« est bien étonnant que les Espagnols,
« qu'on disait être si fidèles à leurs sou-
« verains, leur manquent à ce point
« d'obéissance. Quoi ! les rois Char-
« les IV et Ferdinand cèdent formel-
« lement et sans contrainte tous leurs
« droits à l'empereur, et ces insensés
« lui refusent de le reconnaître ! Ils en
« seront punis, ils le méritent ; mais il
« faut que le châtiment soit exem-
« plaire, qu'il pèse sur toute la na-
« tion » ! ! ! ! !



Napoléon, étant à la chasse dans la forêt de Compiègne, descendit de cheval, et se promena accompagné de Caulaincourt. Il rencontra deux bûcherons qui, fatigués de leur travail, se reposaient un instant assis sur un tronc d'arbre. Ils avaient servi tous deux dans la campagne d'Égypte. L'un d'eux reconnut l'empereur, et se leva aussitôt. Caulaincourt voulut faire lever l'autre. « Non, dit

l'empereur. Ne voyez-vous pas qu'ils sont fatigués? » Il fit rasseoir celui qui était debout, s'assit lui-même quelques instans sur le même tronc d'arbre; causa avec eux de l'expédition d'Égypte, et de leurs affaires particulières : et ayant appris que l'un d'entre eux n'avait pas obtenu de pension de retraite, il la lui accorda, et donna dix napoléons à chacun en se retirant.



Parmi les écrits qu'a produits la guerre d'Espagne, il en est un qui, peu connu, mérite de l'être davantage; c'est la réponse du général Palafox au général L..., qui l'avait sommé de se soumettre avec son armée. Elle nous a paru digne d'être conservée, par la tournure du style, la noblesse des pensées, et sur-tout la vérité des reproches.

« *Albaraçin, en Aragon*, 28 *août* 1808.

« Monsieur, les événemens qui se sont passés depuis deux mois auraient dû

Digitized by Google

vous faire sentir qu'en m'écrivant, vous ne pouviez pas, ainsi que vous le pratiquez envers d'autres, vous dispenser de me parler le langage du bon sens, de la raison et de l'honneur. Si les autres nations de l'Europe avaient agi et pensé comme nous, vous ne seriez point ici ; mais tant qu'il plaira à Dieu de vous y laisser pour l'expiation de nos péchés, vous apprendrez au moins à nous respecter. Vous me conjurez de poser les armes, *au nom du bonheur de l'Espagne!* Et depuis quand, je vous prie, un général révolutionnaire français prend-il tant d'intérêt au sort d'une nation qui, de toutes celles de l'Europe, devrait lui être la plus étrangère par son esprit religieux, ses mœurs, ses habitudes; par sa fidélité, sur-tout envers son légitime souverain? Les Espagnols, il est vrai, voyagent peu; mais avant même que vous ne fussiez venu leur prêcher à coups de baïonnettes vos maximes sur le bonheur,

ils connaissaient parfaitement l'espèce de celui que vous aviez donné à la Hollande, à la Suisse, à l'Italie, à l'Allemagne, à la Pologne, à vos alliés sur-tout, et à vos malheureux concitoyens eux-mêmes, que vous traînez enchaînés sur nos frontières, pour y planter vos drapeaux souillés du sang de vos princes et de celui de toute l'Europe. Quel bonheur, grand Dieu! que celui qui nous est offert par un général de l'héritier universel de toute la révolution française! Mon sang se glace dans mes veines à la seule idée de la possibilité d'un pareil bonheur. Tout féroce qu'était Attila, il avait dans l'âme plus de véritable grandeur que celui qui vous lance sur nous pour nous dévorer; car Attila annonçait hautement les projets de son ambition. En entrant en Italie, il ne s'était point proclamé son ami, son allié; les Huns ne s'appelaient point eux-mêmes *la grande Nation*; l'Italie ne leur avait pas, durant douze

années, comme nous, ouvert ses trésors, donné ses flottes, confié ses armées...... Le terrible conquérant cependant, saisi de respect à la vue du pape Léon-le-Grand, baisse devant lui son épée ensanglantée, et Rome fut épargnée. Ajoutez que le pontife n'avait point quitté son siége pour aller couronner Attila. Ce dernier cependant, malgré ce trait qui l'honore, fut surnommé *le fléau des nations*. Quel nom, Monsieur, la postérité donnera-t-elle au vôtre ? Vous me conjurez de poser les armes pour assurer *le repos* de l'Espagne..... Et qui l'a troublé ce repos ?.. Depuis Ferdinand-le-Catholique jusqu'au jour où vous avez mis le pied sur cette terre, son repos n'a été troublé qu'une seule fois : ce fut quand nous nous battîmes contre la moitié de l'Europe, pour assurer le trône de toutes les Espagnes et des deux Indes, à un prince de votre nation. C'est pour nous récompenser, sans doute, de ces généreux efforts, que,

pour *notre repos* et pour notre gloire, vous voulez aujourd'hui substituer un Corse au petit-fils de Henri IV et de Louis XIV. Mais si vous pouviez dire vrai, si pendant un seul moment, le vœu de notre bonheur et de *notre repos* pouvait être gravé dans votre âme, je pourrais à mon tour vous indiquer les véritables moyens de l'assurer. « Repas-
« sez les Pyrenées, vous dirais-je, et
« l'Espagne, dès le moment même, re-
« deviendra tranquille. Ce n'est pas à
« la nation la plus signalée par la légè-
« reté de son esprit, par la mobilité
« de son caractère, et par son inquiète
« turbulence, qu'il appartient de prê-
« cher le *repos* aux graves, aux paisibles
« Castillans ». Si cependant la fureur de propager vos maximes vous tourmente, allez dans certaines contrées philosophiques, dont les savans et les raisonneurs vous prêteront sans doute une oreille complaisante, et ne manqueront pas de célébrer votre modération, votre tolé-

Digitized by Google

rance, la perfection de votre discipline, la beauté de votre tenue, le ravissement de vos hôtes en vous recevant chez eux, leur désespoir en vous perdant, vos idées libérales, l'horreur de votre empereur pour la guerre, son amour pour la paix; ils endoctrineront les armées destinées pour vous combattre; ils leur prouveront que c'est une sottise de vous résister, et il y aura par conséquent, je n'en doute pas, encore plus d'une bataille d'Iena, et les Magdebourg, comme ci-devant, tomberont au seul son de vos trompettes ». Mais nous autres pauvres Espagnols, qui, malgré l'immense foyer de lumière répandu par la révolution française, continuons d'aller à Saint Jacques de Compostelle, nous sommes encore trop ignorans pour renverser nôtre antique constitution, et pour faire tomber la tête de nos rois. Le croiriez-vous? mon cher Monsieur; le dernier de nos bacheliers de Salamanque pense

être plus raisonnable que le premier de vos présidens d'institut, et le plus mince de nos hidalgos (*gentilhomme*) se croit plus véritablement noble qu'un duc d'Abrantès ou de Dantzick. Que faire avec une pareille nation? Avouez qu'il n'y a point là de point de contact pour les réformateurs du genre humain. Vous prétendez que le peuple espagnol *est égaré par les moines*. J'avoue que ceux-ci jusqu'à présent se sont montrés très-actifs et qu'ils n'ont pas peu contribué à faire chasser Junot Abrantès du Portugal, et don Joseph de Madrid; mais quand tous les reproches qu'on fait aux moines depuis que les ordres religieux sont fondés seraient vrais autant qu'ils le sont peu, nous croyons que ce seul service qu'ils ont rendu à l'Espagne et à toute l'Europe suffirait pour les réconcilier avec tous les véritables amis du bon ordre et de l'humanité. Les Hollandais, les Hessois, les Prussiens et tant d'autres n'avaient point de moines;

eh bien! qu'ont fait ces peuples pour vous résister? que sont-ils devenus entre vos mains? qu'ont-ils fait pour se délivrer? quelle énergie ont-ils montrée? Le peuple espagnol d'ailleurs, malgré cette superstition qui vous embarrasse bien plus qu'elle ne le gêne, a un attachement invincible pour sa patrie et les institutions de ses ancêtres; il sait que sa religion et ses moines ne l'ont pas empêché de battre votre fameux Roland à Roncevaux, de chasser les Maures de l'Espagne, d'accueillir Christophe Colomb, partout ailleurs dédaigné; de conquérir le Nouveau Monde, de produire la brillante époque du règne de Charles-Quint, et faire prisonnier à Pavie votre bon roi François Ier, qui valait bien vos Napoléon-Joseph, vos Napoléon-Louis, vos Napoléon-Joachim, etc. Le peuple voit tous les jours ces pauvres Récollets et Capucins, porter les consolations de la religion, les secours de la charité, dans le réduit ignoré

du pauvre et dans les hôpitaux, tandis que peut-être, au sortir de quelque orgie, les membres de vos lycées se bornent à écrire de belles phrases sur l'humanité, et à encenser bassement celui qui la foule aux pieds. Ce peuple, pendant l'affreuse épidémie qui ravagea pendant trois ans Cadix, Malaga, Alicante, a vu ses moines ne point désemparer de ces villes, que les philosophes, sur-tout, avaient grand soin de fuir; il les a vus, ces moines, braver la mort, sous les formes les plus hideuses, soigner les pestiférés, emporter les cadavres sur leurs épaules, leur donner la sépulture avec une charité et un abandon de tout intérêt personnel, bien autrement dignes d'éloges que des discours sur l'acide muriatique oxygéné, ou des divagations sur la cranologie. Après toutes ces belles sorties, il faudrait bien s'attendre que Monsieur le général en ferait une contre l'Inquisition, et j'ai remarqué avec plaisir que

vous vous étiez étendu sur ce sujet avec toute la complaisance d'un ancien Maure de Grenade. Cela m'a tellement réjoui, que je ne balance point à donner un nouvel aliment à votre zèle, en vous déclarant formellement que loin d'être dégoûté du saint-office, nous croyons au contraire que, quoiqu'il ait perdu depuis fort long-temps tout ce qu'il avait d'excessif dans l'exercice de son autorité, c'est lui qui a principalement contribué à nous prévenir contre vos maximes séditieuses, anti-religieuses et anti-sociales; que nous croyons fermement en grande partie lui devoir notre attachement au sol de la patrie, nos horreurs des innovations qui vous ont perdus, et le maintien de cet énergique caractère national presque partout ailleurs effacé, dégradé, avili; que nous nous félicitons de voir encore parmi nous des nobles, des capitalistes assez fiers, assez sensibles à l'honneur pour être prêts à périr mille fois plutôt que de

courber la tête sous la plus honteuse, la plus dégoûtante tyrannie qui ait jamais affligé et déshonoré l'humanité. Et vous même, Monsieur, ne croyez-vous pas que l'Europe serait plus tranquille et plus heureuse si, en 1789, notre sainte Hermandad avait pu se saisir d'une cinquantaine de vos plus chauds discoureurs, les affubler d'un *san benito* à flammes renversées, leur appliquer en place de Grève une bonne et vigoureuse flagellation, et les mettre ensuite pendant un an à la diète rafraîchissante et salutaire de Charenton? Croyez-vous qu'après l'administration de ce remède, nous eussions eu encore des Marat, des Roberspierre, des Jourdan coupe-tête, des Montagnards, des Brissotins, des Feuillans, des sans-culottes, des fusillades, des noyades, des Marseillais, des chauffeurs, des septembriseurs, des Cayenne, un temple, ses tortures et ses oubliettes? Non, Monsieur, nous n'aurions rien de tout cela, pas

même un Corse pour roi, ni une grande nation qui déchire les autres nations à belles dents, et qui, depuis dix-neuf ans, peut se vanter d'avoir massacré ou fait massacrer trois millions de créatures humaines et de n'être pas encore rassasiée de sang. Eh, Monsieur! quel épouvantable saint-office que le vôtre! Vous terminez, Monsieur, cette longue et singulière épître par des menaces. Les plaines de l'Aragon et les quarante-deux assauts de Saragosse ont dû vous prouver que le cœur des Espagnols n'est pas plus accessible à la crainte qu'à la corruption. Vous parlez ensuite de guerre interminable: quant à cela, il faut vous rendre justice, nous savons que vous avez une patience à toute épreuve; car depuis vingt ans que durent vos convulsions, il ne serait guère possible d'imaginer un mal, soit physique, soit moral, auquel vous ne vous soyiez soumis avec un stoïcisme qui eût fait rougir Epictète. Votre roi, peut-être le plus

honnête homme qui fût parmi vous, a été traîné à l'échafaud, après avoir été abreuvé pendant quatre ans des plus lâches et des plus infâmes outrages; vous l'avez vu sans murmurer. Le sang de vos plus dignes citoyens a été versé à flots par une poignée de scélérats; vous l'avez vu sans murmurer. Les crimes les plus atroces ont souillé pendant sept ans toute la surface de la France; vous l'avez vu et entendu sans murmurer. Trois cent soixante de vos prêtres ont été égorgés dans un seul jour, dans la grande capitale de la grande nation, et la grande nation l'a vu sans murmurer. Vous avez pendant quinze ans changé de gouvernement et de joug, aussi souvent qu'il a plu à vos geoliers de vous les imposer, et vous avez porté votre bât et votre muselière sans murmurer. Depuis huit ans, on vous traîne des bords du Nil à ceux de la Vistule, et de la Vistule à l'Ebre et au Tage, en vous faisant faucher et en vous fau-

Digitized by Google

chant comme l'herbe des champs.......
Pas un mot, pas un mouvement pour rompre cette horrible, cette dégoûtante servitude. Oui, Français, si séditieux sous le meilleur des rois, vous êtes devenus le peuple le plus patient sous vos tyrans, et je ne doute pas que vous vous prêtiez à toutes les impulsions qu'on va vous donner pour ensanglanter ma malheureuse patrie : mais sachez que nous sommes prêts à tout, et que la patience aussi qui nous caractérise, partant d'un principe bien autrement pur et sacré que le vôtre, vous fera sentir la différence qu'il y a entre des hommes enflammés de l'amour de la patrie, et des furieux qui, après avoir déshonoré la leur, se plaisent à s'entourer de ruines et de cadavres. Le sort peut trahir un moment la sainte justice de notre cause ; mais jamais, non jamais vous ne gagnerez nos cœurs. Souvenez-vous qu'une petite peuplade d'Espagnols chrétiens réfugiés dans les montagnes

des Asturies, a bravé pendant sept siècles toute la puissance des Maures..... Et que ces Maures ont fini par être chassés de toutes les Espagnes.

« *Signé*, PALAFOX, général en chef
de l'armée d'Aragon. »

ESMENARD, cet homme tant poursuivi par l'opinion publique, et si bien défendu par ses amis, avait cru rendre un service important à Buonaparte, en lui fabriquant une généalogie qui le faisait descendre de la maison Baldi, et du roi des Ostrogoths Baldus : ce qui l'aurait rendu parent, un peu éloigné il est vrai, du roi de Suède Gustave IV. L'empereur cependant repoussa cette flagornerie ridicule, dédaigna tous ces quartiers de noblesse ostrogothe, et déclara noblement (contre son usage) « que la famille Buonaparte datait du « 18 brumaire, jour de salut pour la « France. » Mais malgré ce beau pro-

pos, Esmenard n'en reçut pas moins les preuves solides de la reconnaissance impériale. Il paraît, dans le fait, que la famille Buonaparte remonte au quatorzième siècle : il y en a eu deux branches, dont l'une a produit des chanoines, et même un professeur à l'université de Pise; l'autre a été féconde en maires, ou podestats, en huissiers et greffiers, et c'est de celle-ci que descend l'ex-empereur. Un Jacques Buonaparte fut présent au sac de Rome par le connétable de Bourbon, et en écrivit l'histoire, à ce que prétendent ses descendans. Quelques érudits Italiens affirment pourtant que le manuscrit de cette histoire avait été volé par le signor Jacques à son véritable auteur. Il paraît que de tout temps dans la famille, on a aimé à prendre le bien d'autrui. Les Buonaparte, du reste, sont originaires de San Miniato en Toscane. Une branche a habité Florence.



Nous allons donner l'explication des

motifs de la haine que l'empereur porta long-temps au maréchal Brune, et qu'il déguisa en prétextant que le maréchal faisait la contrebande. On sait qu'il dit alors de ce militaire, qu'il le savait lâche, mais qu'il ne le connaissait pas voleur. Ce propos, si dur à entendre, lui échappa lorsqu'il apprit les rapports qui s'étaient établis entre le roi de Suède Gustave-Adolphe et M. Brune : du reste, nous tenons les détails de cette conversation du maréchal lui-même.

Un armistice conclu entre les armées de France et de Suède, avait donné lieu à des discussions. Pour les terminer, le roi Gustave-Adolphe invita le maréchal Brune à une conférence qui fut tenue à Schlatkow, le 4 juin 1807. Les journaux français qui en rendirent compte, la racontèrent d'une manière inexacte : le roi crut devoir la faire imprimer telle qu'elle avait eu lieu, et M. Brune nous a certifié qu'elle était assez exacte. Le maréchal, introduit devant

le monarque, commença par lui faire les complimens qu'il lui devait; ensuite il tourna la conversation sur l'ancienne alliance qui existait entre la France et la Suède, et de l'utilité d'une prompte union nécessaire aux intérêts bien entendus de l'une et de l'autre nation. Le roi lui répliqua en ces termes : Je partage votre opinion, Monsieur; je désire vivement renouer une alliance consacrée par de vieux souvenirs et par des services réciproquement rendus : mais la nation française n'est plus la même; les jours prospères sont passés, où une alliance intime contribuait au bonheur des deux peuples; la situation actuelle des choses s'y oppose en tout.

M. Brune. — Votre Majesté est dans l'erreur: la nation française n'a pas cessé d'être toujours elle-même; elle a acquis beaucoup de gloire et de puissance, elle a fait de grands progrès chez elle, l'agriculture est florissante, le commerce a repris une nouvelle vie, les arts y sont

cultivés avec éclat; et si Votre Majesté pouvait la parcourir, elle serait frappée de l'état de force et de splendeur de cette belle contrée.

Le Roi. — Moi, la parcourir, général! La France à mes yeux est aujourd'hui le fléau de l'Europe.

M. Brune. — Nous avons sans doute été engagés dans beaucoup de guerres : mais fut-ce toujours notre faute? L'inquiétude, la jalousie de nos voisins ne doivent-elles être pas aussi accusées de tout le sang qui s'est répandu? Nous devons notre gloire, notre prospérité, au grand caractère de notre empereur.

Le Roi. — Je ne connais aucun empereur des Français. (Ici le maréchal ayant gardé le silence, le roi poursuivit.) Avez-vous oublié, général, que vous avez un roi légitime?

M. Brune. — J'ignore même s'il existe, et en quels lieux il est.

Le Roi. — Quoi s'il existe! Il est dans

Digitized by Google

l'exil ; le malheur l'accable : mais il n'en a pas moins de droits à votre hommage; il est votre prince véritable ; ses droits sont incontestables; ils sont sacrés ; il chérit les Français, et voudrait les voir tous réunis autour de sa blanche bannière.

M. Brune. — Et où flotte-t-elle cette bannière ? quelles armées commande-t-il ?

Le Roi. — Si vous ne voyez nulle part ses drapeaux déployés, vous les verrez au moins toujours auprès de moi.

M. Brune. — Je croyais que ce prince avait résigné ses droits au duc d'Angoulême.

Le Roi. — Je n'ai jamais entendu dire rien de pareil ; apprenez que, tout au contraire, le roi a publié une proclamation contenant la garantie de son amour, de ses sentimens paternels pour son peuple. Le comte d'Artois, ses fils, tous les princes de la maison auguste de

Bourbon y ont donné leur adhésion. Serait-il possible que vous ne la connussiez pas cette proclamation ?

M. Brune. — Non, Sire, je ne la connais pas, sur ma parole d'honneur.

Le Roi. — Le duc de Pienne, maréchal de camp au service du roi, se trouve ici; il est possible qu'il ait apporté cette pièce importante. Je vais le faire appeler, si vous le désirez. (*Ici la contenance du maréchal annonça son embarras.*) Peut-être cela vous gênerait?

M. Brune. — J'avoue à Votre Majesté que j'aurais de la peine à me trouver avec le duc de Pienne; mais si vous voulez, Sire, m'envoyer sous couvert cette proclamation par les avant-postes, je la lirai avec plaisir, et je la ferai lire à quelques officiers.

Le Roi. — Dans cette proclamation, Louis XVIII promet solennellement à tout militaire la conservation de son grade, de ses honneurs et de ses récompenses. Peut-on rien exiger de plus?

Une semblable assurance ne suffit-elle pas? D'ailleurs, pensez-vous, général, que la situation actuelle de la France puisse durer encore long-temps?

M. Brune. — Y a-t-il rien de stable sur la terre?

Le Roi. — Ne pensez-vous pas que la Providence, qui sans doute, pour l'accomplissement de ses décrets, vous a permis de vaincre jusqu'à ce jour, ne s'arrête enfin, et ne fasse, malgré vos efforts, triompher la bonne cause?

M. Brune. — Je cherche en tout le bonheur de ma patrie; j'agis d'après ma conviction : un pareil sentiment, tant qu'il ne sera pas éclairé, me ferait agir même contre les décrets de la Providence.

Le Roi. — Eh bien! admettons encore que vous aurez des succès : mais vous flatterez-vous qu'ils n'auront pas un terme? Si alors vous pouviez choisir entre votre souverain légitime et le parti que vous suivez, que

feriez-vous ? répondez-moi franchement, je vous prie.

M. Brune. — Sire, une question pareille exige qu'on réfléchisse avant que d'y répondre.

Le Roi. — Il me semble que vous ne devriez pas y réfléchir long-temps. Dites-moi seulement si vous préférez rentrer dans le devoir, ou suivre les principes que vous avez adoptés.

M. Brune. — En soutenant la cause de ces principes, je remplis mon devoir du moment.

Le Roi. — Savez-vous que Buonaparte a proposé au roi de traiter avec lui, sur les droits de sa couronne? N'était-ce pas donner, par ce seul fait, la preuve incontestable de la légitimité de ses droits?

M. Brune. — J'ignore ce que Votre Majesté m'affirme.

Le Roi. — Vous ne savez donc pas aussi que Louis XVIII s'est constamment refusé à traiter de ses droits ? Il s'est

écrié comme François I[er] : *Tout est perdu fors l'honneur* (*le général répéta ces mots avec chaleur*). Je connais le roi, je sais combien ses grandes, ses excellentes qualités désirent d'être connues. Vous, M. le général, pouvez-vous avoir de la tranquillité? Quel sera votre sort, si tout est changé ?

M. Brune. — Je trouverais une mort honorable l'épée à la main ; comme militaire, je dois à tout moment être exposé à éprouver ce sort. La question pour moi n'est pas de mourir, mais du moins de mourir avec gloire.

La conversation se prolongea sur ce ton. Gustave-Adolphe parla de Napoléon avec indignation et mépris, et du roi avec chaleur et enthousiasme. Le maréchal défendit faiblement la cause de l'empereur ; il parut n'être pas éloigné de reconnaître son maître légitime, et il se sépara du roi avec des témoignages de respect et de considération. Cette entrevue fit du bruit; il transpira quelque chose

de la conversation qui avait eu lieu. L'empereur en eut connaissance; il sut aussi que le maréchal avait reçu et donné à lire la proclamation : cette conduite le courrouça, *inde iræ*. Fallait-il qu'après avoir si bien commencé, le maréchal Brune tombât sans honneur sous les coups d'une vile populace ? Châtiment terrible de son indécision et de sa faiblesse sous le retour de l'usurpateur.



PENDANT l'incendie de Moscow, des soldats français parcouraient les voûtes souterraines de l'église de Saint-Michel, destinée à la sépulture des czars : au lieu des trésors que leur promettait une tradition populaire, ils n'y trouvèrent que des cercueils. Auprès d'une de ces tombes royales, au fond d'un obscur corridor, une lampe à demi-éteinte éclairait un petit autel devant lequel une jeune fille élégamment vêtue se tenait

prosternée. Au bruit que firent les soldats, l'infortunée pousse un cri de douleur, tombe évanouie, et dans cet état est conduite chez un général français, pâle et mourante; elle ouvre lentement les yeux et semble maudire le sort qui la rappelle à la vie. Tous les assistans, touchés de sa destinée, voulurent connaître les événemens qui l'avaient amenée dans la voûte souterraine. Le général, qui parut lui vouer un généreux intérêt, fit éloigner la foule; alors la jeune personne lui apprit qu'elle était la fille d'un seigneur russe, officier de haute distinction : « Mon nom est Paulowna. La veille de votre entrée à Moscow, je devais être unie à un des jeunes guerriers qui s'était distingué à la bataille deMojaïk; mais au milieu des solennités nuptiales, mon père, apprenant que les Français étaient aux portes de la ville, suspendit notre hymen, et emmenant mon époux, se hâta de rejoindre l'armée. Le lendemain, au bruit du canon, ma fa-

mille fuyant Moskow m'emmenait avec elle ; mais aux environs du Kremlin, une foule immense me sépara de mes guides; je me trouvai seule au milieu d'un peuple soulevé; mes cris se perdaient dans le tumulte, dans le bruit des armes; je me réfugiai auprès des tombeaux de nos anciens monarques; c'est du sein de cet asile que vos soldats m'ont arrachée. » En achevant ces mots, elle versa un torrent de larmes, et se jetant aux pieds du général, elle le conjura de la respecter et de la rendre à ses parens. Le général, intérieurement plus touché de sa beauté que de ses larmes, feignit de partager ses malheurs, et lui offrit sa maison pour refuge, en lui promettant d'employer son crédit, afin de retrouver son père et l'époux qui lui était destiné. Cette apparente générosité n'était qu'un piége tendu à la crédulité de l'ingénue Paulowna. Par des soins assidus et par des démonstrations d'une fausse pitié, le général sut si bien

Digitized by Google

tromper l'esprit innocent de sa captive, que bientôt elle crut entrevoir en lui l'ami et le protecteur dont elle avait besoin. Après quelques jours passés dans le deuil et les larmes, elle se fia aux sermens de son nouvel amant : mais, hélas ! l'infortunée était cruellement trompée ; le général était marié, et l'armée ne voyait plus qu'une esclave déshonorée dans celle qui se croyait son épouse. Les Français commencèrent cette retraite à jamais funeste et mémorable. Paulowna suivit celui qu'elle appelait du doux nom d'époux ; elle se faisait un plaisir de partager ses maux et ses privations : croyant porter dans son sein le gage d'un amour qu'elle jugeait légitime, elle s'enorgueillissait de devenir mère. Cependant son séducteur ayant appris qu'on ne prendrait point de quartier d'hiver à Smolensk , se détermina à rompre une liaison qu'il avait toujours regardée comme passagère. Inaccessible à la pitié, il s'approche de cette inno-

cente victime, et sous un prétexte spécieux, il lui annonce qu'il faut se séparer. A cette nouvelle, l'infortunée pousse un cri de douleur, et déclare qu'ayant sacrifié sa famille et sa réputation à celui en qui elle croyait voir son mari, le devoir lui prescrivait de le suivre partout, et que ni les fatigues, ni les dangers ne pourraient la détourner d'une résolution à laquelle son amour et son honneur étaient également intéressés. Peu sensible à ce tendre attachement, le général lui dit qu'il fallait se séparer, puisque les circonstances ne permettaient plus qu'aucune femme suivît l'armée; qu'enfin il était marié, et qu'elle ferait mieux d'aller à Moskow pour retrouver l'époux que ses parens lui avait destinée. A ces mots, la malheureuse Paulowna demeura comme anéantie; plus pâle, plus mourante encore que lorsqu'elle sortit des tombeaux du Kremlin, elle essaie en vain de parler, elle ne peut que pousser un soupir, et

Digitized by Google

tombe évanouie sur la terre glacée, parmi les neiges amoncelées. Le perfide séducteur s'éloigna promptement, et croyait dans sa fuite rapide voir briller sur sa tête le glaive vengeur des Russes.



Quelqu'un nous raconta dernièrement l'anecdote suivante : elle m'a paru plaisante, le lecteur en jugera.

« J'avais loué, nous dit-il, en 1794, un cheval d'un nommé Antoine, habitant du faubourg Saint-Cyprien de la ville de Toulouse, où je résidais alors, pour aller faire un petit voyage à Auch. A mon retour, je passe par Saverdun. A l'entrée de cette ville, je trouve une garde à la porte ; le factionnaire me demande mon passe-port ; je le lui présente, il me répond : « Citoyen, je ne « sais pas lire .» — « Eh bien! appelez « l'officier du poste, lui dis-je. » L'officier du poste vint, et dit : « Je ne sais « pas lire non plus ; je vais te faire ac-

« compagner chez un officier municipal. » Il donne ses ordres, et un fusilier m'accompagne. Nous abordons cet homme qui m'avait vu venir ; il me dit avec un air de protection: « Citoyen, tu mon-« tes un cheval de louage ?» — Oui, « citoyen. » — « N'est-ce pas un nom-« mé Antoine du faubourg Saint-Cyprien « de Toulouse qui te l'a loué? » — « Oui, « citoyen, vous ne vous trompez pas. » Il se tourne très-gravement du côté du factionnaire, et lui dit : « Allons, retire-« toi; c'est un honnête homme, je « connais son cheval. » Cette observation faillit m'en faire tomber ; cependant je profitai de la liaison de la bête et du municipal, pour continuer tranquillement mon voyage. » Nous rîmes du trait, que notre ami nous certifia être exactement vrai.



On dit qu'une nation ne montre jamais plus franchement son caractère

et son esprit particulier, que dans ses amusemens, ses jeux et les fêtes publiques : les exemples ne manquent pas pour appuyer cette thèse générale. Les Juifs, les Persans et les autres orientaux construisaient pour leurs fêtes des salles de verdure, au milieu desquelles les fleurs et les parfums embaumaient l'air tranquille : les Iroquois, les Muscogulges, les Chactas, aiment que les sifflemens des vents et les mugissemens des torrens se mêlent aux bruits sauvages de leurs festins : les sensibles, les spirituels Athéniens s'effrayaient lorsque la scène tragique offrait à leur vue la figure hideuse des divinités infernales : les dames romaines entendaient de sang-froid les cris des gladiateurs mourans et blessés : dans le royaume de Dahomet, sur la côte de Guinée, toutes les fêtes, même les plus gaies, se terminent par un sacrifice humain : à Otahiti, du temps de la bonne reine Obéréa, on voyait un jeune homme et une belle vierge

terminer les fêtes publiques par un sacrifice qui ne faisait mourir personne. Mais les nations ne sont pas toujours libres dans l'expression de leurs sentimens. Un tyran les opprime, une faction les égare ; alors les mœurs et les usages paraissent tout-à-coup changés; les fêtes, les spectacles, les journaux, les costumes, tout prend une teinte étrangère, qui trompe l'observateur superficiel. Je lisais avec étonnement dans la gazette de Hambourg, la description de telle fête nationale donnée à Paris, à l'occasion de telle ou telle journée éternellement mémorable. Quel peuple extraordinaire, me disais-je, que ce peuple parisien, capable d'entendre tant de sublimes allégories tirées de la mythologie grecque, romaine, indienne, égyptienne, et surtout révolutionnaire! Ce peuple ne danse donc plus? Il ne fait que penser; il déjeûne d'idéologie, il soupe de politique; et de même que dans ses écoles où il apprend l'art de faire des lois, dans ses

Digitized by Google

amusemens, il s'essaie à gouverner l'univers affranchi! Toute l'histoire grecque et romaine, toutes les maximes de la politique républicaine, tous les intérêts des puissances européennes sont donc retracés dans les amusemens de ce peuple-roi ? Et pour porter mon étonnement à son comble : ces grands discours de cérémonie, dans lesquels les meilleures têtes de l'Europe cherchent en vain un sens quelconque; ces discours sont, dit-on compris par les corroyeurs de la rue Mouffetard et les meuniers de Montmartre? Il faut voir, me dis-je, ces nouveaux jeux olympiques, cette Grèce ressuscitée. Bientôt mes yeux m'apprirent combien il y a loin d'une fête réelle à une fête décrite dans les journaux. En observateur impartial, j'ai contemplé de près une vingtaine de ces fêtes prétendues nationales; j'ai vu brûler six trônes de paille, douze sceptres de bois, et vingt ou trente couronnes de papier ; j'ai vu le peuple-souverain monter en fiacre

à l'Estrapade, pour aller prendre d'assaut au Champ de Mars une Bastille en bois; j'ai vu un garçon artificier arroser d'huile volatile les figures du despotisme et du fanatisme, qui, mouillées par la pluie, bravaient le feu céleste de la Liberté; j'ai vu des vaisseaux de ligne anglais coulés à fond dans la Seine, et les remparts de Gibraltar réduits en poudre par Ruggieri; j'ai vu, dans une fête du 18 fructidor, toutes les vertus peintes sur toile, des fournisseurs assis sans crainte aux pieds de la Justice, et la Clémence qui avait l'air tout étonnée d'être au milieu du directoire; j'ai vu des dieux et des diables; et si les premiers avaient un peu l'air de sortir des vieux magasins de l'Opéra, les représentations des diables prouvaient au moins qu'on avait eu de parfaits modèles; j'ai vu, à la fête de l'agriculture, une Cérès qui n'avait pas de gorge, un Bacchus qui, tourmenté par la soif, demandait inutilement crédit chez un marchand de vin,

un Mercure qui, malgré ses ailes, allait à petit pas, un Apollon couronné de feuilles de chêne au lieu de laurier; les neuf chastes sœurs, qui montraient bien autre chose que leurs visages; enfin tout l'olympe en pantalons et en écharpes tricolores, pêle-mêle avec les jardiniers de Montreuil, les marchands de gâteaux de Nanterre et les bûcherons de Clamart-sous-Meudon, s'acheminant vers le temple de Cybèle, je crois, à travers un nuage qui n'était pas d'or, et qui n'exhalait pas une odeur d'ambrosie. Mais ce que je n'ai point vu, c'est une fête à laquelle le peuple prît aucune part, ou à laquelle il eût l'air seulement de comprendre quelque chose. Toutes ces sublimes *pensées*, ces savantes allégories qu'on avait barbouillées sur d'énormes coulisses, et expliquées dans de longs programmes, n'ont jamais excité un sentiment sérieux, à peine même un sentiment de curiosité parmi les spectateurs. On aimait à voir brûler ces grandes pou-

pées, parce qu'enfin ces feux-là étaient plus beaux que ces feux de paille que les polissons allument dans les carrefours; mais on ne se demandait pas quelles étaient les victimes immolées dans ces petits *auto-da-fé*. Toutes ces figures symboliques de la Superstition, de la Royauté, de l'Anarchie, n'étaient, aux yeux de la multitude, autre chose que les Anglais et le général Suwarow. On n'y trouvait pas de quoi s'amuser. Chacun se rappelait ses enfans, ses frères absens; il n'y avait que les entrepreneurs qui riaient. Ils avaient raison; car tous ces feux d'artifice, qui ne réussissaient pas, tantôt à cause du froid, tantôt à cause du chaud, toutes ces toiles tendues, ces couleurs, cette colle, tout cet appareil que le vent et la pluie détruisaient le lendemain, valaient à ces messieurs de l'argent comptant. La république eût pu construire une belle et bonne escadre avec les sommes qu'elle dépensait pour amuser les Parisiens d'une manière dont

ils ne voulaient pas être amusés. Buonaparte se fit héritier de la révolution. Il abolit peu-à-peu les singeries soi-disant populaires, et ne retint dans ses fêtes que la musique, les feux d'artifice et les illuminations, seules parties auxquelles le public prît plaisir. Mais d'année en année, les fêtes consulaires et impériales prirent de plus en plus le caractère convenable à un gouvernement despotique. L'éclat solitaire de ces spectacles politiques était circonscrit dans les palais environnés de baïonnettes. Les feux qui éclairaient les bâtimens publics, situés de loin en loin dans les rues obscures, faisaient davantage remarquer le peu d'empressement des habitans à illuminer la façade de leurs maisons. Par un hasard omineux, le beau temps, qui avait favorisé les premières fêtes de Buonaparte, sembla se refuser à toutes celles qu'il donnait dans les dernières années. Le 15 août 1813, une pluie affreuse et continuelle éteignit les illuminations, dispersa

les curieux, et obligea même les sentinelles à quitter leurs postes. Les quais étaient déserts à neuf heures du soir.



Après la bataille d'Austerlitz, l'empereur ordonna, dans ses proclamations à l'armée, l'établissement d'un asile pour les veuves et les orphelins qui avaient péri dans cette bataille. M. Daru, intendant de sa maison, était chargé de veiller à l'inspection de tout; mais ce n'était que pure jonglerie. Quelqu'un alla, au retour de M. Daru, le solliciter pour une femme qui avait perdu son fils dans cette bataille. M. Daru répondit que ce décret ne concernait que les veuves et les orphelins. « Et, ajouta-t-il en souriant, la plupart de ceux qui ont péri à Austerlitz, étaient des conscrits qui n'étaient pas mariés. S'il fallait des pensions à leurs mères, on n'y pourrait suffire. Le décret est conçu de manière que nous n'aurons pas beaucoup de pensions à

payer. » En effet, l'établissement ordonné n'a jamais eu lieu.



Après les sanglans revers de la campagne de Saxe, Napoléon revint à Paris le 9 novembre 1813, et le 11, il tint un conseil d'état. Un auditeur, le baron de T...., qui prit le soin d'écrire les détails de cette séance, nous les a confiés : nous n'allons que les transcrire d'après ses tablettes.

« Impatiens, dit-il, d'interroger le front de l'empereur, les membres du conseil d'état sont admis dans le salon qui suit la salle du conseil. Pour se tirer de l'embarras d'une première entrevue, l'empereur interpelle brusquement le gouverneur de la banque de France, blâme avec amertume les sages mesures qui, dans un moment critique, avaient sauvé cet établissement national et rassuré le crédit public; il lui parle une demi-heure sans lui laisser le temps de se

défendre; il parcourt trois ou quatre fois le cercle des mêmes idées exprimées dans les mêmes termes, employant des images ridicules, et trop souvent lès expressions cruelles du mépris. Lorsqu'il a cessé de parler, on passe dans la salle du conseil. La séance s'ouvre par la lecture d'un décret de finance à rendre d'autorité impériale, sans la sanction du corps législatif, qui pourtant était convoqué pour le 2 décembre; il ne s'agissait rien moins que d'une augmentation de moitié en sus des contributions; le décret passe sans aucune réclamation sur le fond, et seulement après une discussion très-accessoire, dans laquelle l'empereur émet diverses opinions contradictoires ou absurdes. « La contribution, dit-il entre autres choses, n'a point de bornes; elle présente communément l'idée du cinquième, mais elle peut, suivant l'urgence des circonstances, s'élever au quart, au tiers, à la moitié, etc. Non, la contribution n'a point de bornes;

s'il y a des lois qui disent le contraire, ce sont des lois mal faites. » Après ce décret, on donne lecture du projet d'un sénatus-consulte, pour mettre à la disposition du ministre de la guerre trois cent mille hommes, à prendre sur les anciennes conscriptions solennellement libérées ou épuisées. Le silence le plus profond règne dans l'assemblée ; les flatteurs interrogés restent muets quelque temps : un membre, néanmoins, élève la voix pour dire : « Sire, le salut de l'empire. » Un autre blâme dans le considérant du projet, l'expression de *frontières envahies*, comme alarmante. « Pourquoi ? répond l'empereur, il vaut mieux dire ici la vérité ; Wellington n'est-il pas entré au midi, les Russes au nord ; les Autrichiens, les Bavarois ne menacent-ils pas l'est ? Wellington en France !..... Quelle honte !..... et l'on ne s'est pas levé en masse pour le chasser ! les Anglais riront de la bonhomie de nos paysans !.... Mais les Anglais

n'ont pas de vaisseaux; il ne s'agit pas de manœuvrer sur mer; ils sont sur notre terrain, il faut les battre et les chasser. Tous mes alliés m'ont abandonné!.... les Bavarois m'ont trahi!.... les lâches!... ils sont venus se placer sur nos derrières!... ils prétendaient me couper la retraite!... aussi, comme ils ont été traités! comme on les a massacrés!... J'ai tué Wrede et tous ses parens avec lui!.. Non, point de paix que je n'aie brûlé Munich!.... Un triumvirat s'est formé dans le nord!... le même qui a partagé la Pologne; point de paix qu'il ne soit rompu!... Vienne l'année prochaine, et nous verrons. Je demande trois cent mille hommes; je formerai un camp de cent mille hommes à Bordeaux, un pareil à Lyon, et un autre à Metz. Avec la précédente levée et ce qui me reste, j'aurai un million d'hommes sous les armes; cela me suffit pour le moment. Je demande trois cent mille hommes; mais il me faut des hommes faits. A quoi bon ces jeunes

conscrits? à encombrer les hôpitaux, ou à mourir sur les routes. Les Français sont toujours braves, les Piémontais, les Italiens se battent aussi toujours bien !.. mais pour tous ces hommes du nord (les Allemands), ce n'est bon à rien; ce n'est pas du sang, c'est de l'eau qui coule dans leurs veines. Je ne puis réellement compter que sur les habitans de l'ancienne France. » Un membre: « Sire, les Belges? » — « Oui, les Belges, répond l'empereur, ils m'aiment peut-être? Que signifient toutes ces adresses qu'on leur fait faire? c'est le comble du ridicule. » — « Sire, lui dit un membre, il faut au moins que l'ancienne France nous reste. » — « Et la Hollande, reprend brusquement l'empereur. S'il me fallait abandonner la Hollande, plutôt la rendre à la mer! Pour l'Italie, si elle n'est pas soumise à la France, elle doit rester indépendante ! Messieurs, il faut de l'élan!.. Eh bien, il faut que tout le monde marche!... Cela n'en viendra pas là : mais enfin s'il le fallait !..

M. Cambacerès, et vous aussi vous marcherez : on vous fera chef de légion. Conseillers d'état, vous êtes pères de famille, vous êtes chefs de la nation, c'est à vous à donner l'élan.... Je le sais... vous êtes mous, pusillanimes..... On parle de paix... la paix!... la paix!... je n'entends que ce mot de paix... tandis que tout devrait retentir du cri de guerre. » Après ces paroles, le projet du sénatus-consulte est adopté. L'empereur lève la séance, et tout le monde se retire agité de divers sentimens.



Après avoir donné des écussons, des armoiries à tout le monde, Napoléon voulut en donner à son empire; d'abord on lui proposa de garder pour lui les siennes propres. « Non, non, dit-il, je ne « veux point me séparer de la France ; « mon écusson ne peut être que le sien. « Point de distinctions entre elle et « moi; nos couleurs doivent être sem-

« blables. » Alors on crut que le coq français, ancien symbole de la nation, et remis en honneur par la république, pourrait convenir au premier consul; on voulait le représenter debout, tenant d'une griffe un étendard aux trois couleurs. Mais cet emblême ne plut pas à Napoléon. « Le coq, dit-il, n'est pas « assez noble pour représenter une gran- « de nation; ce n'est qu'un oiseau de bas- « se-cour; il faudrait prendre un animal « imposant par lui-même, dont la figure « fût l'emblême de la puissance; un « éléphant par exemple : ou mieux « encore, un lion couché sur la carte « de France, la patte en avant, postée sur « la ligne du Rhin, et pour devise, « *Gare à qui me cherche.* » Quelqu'un osa parler de l'antique bannière des lis. « Ja- « mais, s'écria le premier consul, ces « signes d'une maison proscrite ne re- « paraîtront parmi nous : je ne suis « pas le fils de Louis XVI. Je com- « mence une nouvelle dynastie, ou,

« pour mieux dire, je fonde un nouvel
« empire. Ne rappelons pas ces vieux
« souvenirs, au travers desquels nos
« jeunes institutions se perdraient. Mon
« empire n'est pas celui de Pharamond;
« il ne remonte qu'à moi. Les mots, les
« choses ne sont plus les mêmes; il faut
« qu'il en soit pareillement des armoi-
« ries. Vos fleurs de lis, vos drapeaux
« blancs appartiennent aux Bourbons;
« je garde les trois couleurs avec les-
« quelles on les a chassés. Il faut qu'on
« puisse reconnaître à quelle enseigne
« on doit se rallier. Vous ne connaissez
« pas le pouvoir des vieilles idées sur
« les hommes: arborez un drapeau blanc
« fleurdelisé, et la moitié de la France
« va croire au retour de Louis XVIII,
« auquel personne aujourd'hui ne songe.
« Je suis empereur; je succède à Char-
« lemagne, aux Césars, je dois avoir
« leur emblême. Nous aurons donc une
« aigle, les ailes éployées, armée de la
« foudre, et prête à la lancer : cela don-

« nera à penser à nos ennemis. Elle sera
« d'or, et placée sur un champ..... Quelle
« est la plus noble couleur? » — « C'est le
« gueules, » lui répondit le comte de S.
— « Eh bien! sur un champ de gueules...
« Mais non; vos Parisiens trouveraient
« cela trop rouge; on en ferait des plai-
« santeries : ces imbécilles ne verraient
« que cela. » — « Mais, lui demanda
« un de ses conseillers, semerez-vous
« le manteau impérial d'aigles fou-
« droyans? » — « Non; ce serait d'un
« mauvais effet. On parsemera le man-
« teau d'étoiles, ou bien, si vous le
« voulez, d'abeilles d'or : ce dernier
« emblême aura quelque chose de natio-
« nal. N'ai-je pas entendu dire que les
« fleurs de lis n'étaient que des abeilles
« mal faites? Cet insecte d'ailleurs est
« le symbole de l'activité d'une bonne
« administration : il me paraît assez
« convenable. Oui, voilà tout réglé.
« Une aigle d'or, la foudre en ses serres,
« posée sur un champ d'azur, image du

« ciel vers lequel il s'élève. Les étoiles
« seront pour moi, les abeilles pour le
« peuple : en voilà plus qu'il ne faut.
« Quant à ma livrée, je la prendrai
« verte : je ne la veux point bleue, car
« je ne veux rien de ce qui peut rappeler
« les Bourbons. Le pavillon tricolor
« nous conduira encore à la victoire, et
« les Français à venir n'auront rien de
« commun avec ceux d'autrefois. L'em-
« pire des lis sera sans retour aboli. Nos
« couleurs, nos emblêmes, tout se rat-
« tachera à moi, et nulle pensée ne se
« rejetera en arrière. Je serai pour nos
« enfans le commencement de toutes
« choses. »



La Harpe, dans ses œuvres diverses, raconte une anecdote si singulière, si propre à faire faire de sérieuses réflexions, que nous ne pouvons résister au désir de la faire connaître. Nous allons auparavant parler quelque peu

de Cazotte, l'auteur de cette aventure, afin de mettre au fait le lecteur, qui nous saura gré d'avoir ajouté quelques pages curieuses à un ouvrage entrepris pour l'amuser, l'intéresser, et l'indigner contre la révolution et contre ceux qui en furent les coupables auteurs.

Jacques Cazotte naquit, en 1720, à Dijon. Son père était greffier des Etats de Bourgogne. Il commença de bonne heure à faire connaître son amour pour la poésie, et débuta dans la carrière littéraire par quelques romans, des fables, des romances, et par son poëme en prose d'*Ollivier*. Le succès qu'obtint ce joli ouvrage le détermina à faire paraître ses romans du *Lord Impromptu* et du *Diable Amoureux*. On y remarque une imagination riche et variée, une facilité de style peu commune, et surtout une manière de raconter vive et naturelle. Un étranger entre un jour chez Cazotte avec un livre sous le bras. « Vous êtes, lui dit l'étranger,

M. Cazotte, auteur du *Diable Amoureux*? Eh bien! c'est cet ouvrage qui est la cause de ma visite. » L'inconnu supposait à Cazotte des connaissances dans le genre de celles de Caldéron, et il fut très-étonné lorsqu'il lui avoua que tout ce que contenait le *Diable Amoureux* était le fruit de son imagination. Les suites de la conversation apprirent à Cazotte que le personnage dont il recevait la visite était un disciple de Martinez. Sa curiosité s'étant enflammée, il obtint d'être initié. L'étranger le fit recevoir dans cette société mystérieuse, dont Martinez de Pasqualès était l'instituteur. Nous ne dirons rien sur ce qu'on enseignait dans cette nouvelle école; nous observerons seulement que Cazotte n'y fut pas plutôt reçu, que l'Évangile devint sa règle, jusque dans les détails les plus minutieux de sa vie. Accoutumé à découvrir toutes ses pensées, il ne tarda pas à publier ses nouvelles idées dans tous les cercles où il était admis..... Il était parvenu à un

âge où, d'un jour à l'autre, il pouvait s'éteindre. La pureté de ses mœurs, et sur-tout les grands principes qu'il professait, eussent pu lui procurer une mort fort douce; c'eût été le soir d'un beau jour : la révolution survint, elle l'arracha à sa vie paisible, et il mourut en héros. Lorsque la révolution développa sa marche destructive, Cazotte ne négligea rien pour la combattre.... Ses écrits secrets, découverts après l'effroyable journée du 10 août, décidèrent de sa perte. Cazotte et sa fille Élisabeth, qui lui avait servi de secrétaire, furent arrêtés à Pierry, conduits à Paris, et enfermés dans la prison de l'Abbaye. On n'a pas oublié comment, dans les terribles journées des 2 et 3 septembre, lorsque Cazotte, à son tour, fut livré aux assassins, l'héroïque Élisabeth se précipita sur lui, et faisant au vieillard un bouclier de son corps, s'écria : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Le fer, pour cette fois, tomba des mains

du crime, et Cazotte et sa fille, au lieu d'être massacrés, furent portés en triomphe jusque dans leur maison; mais ils n'y restèrent pas long-temps paisibles. On arrêta une seconde fois Cazotte, qui, conduit de la mairie à la prison, se vit bientôt traduit devant un tribunal institué pour juger tout ce qui avait rapport au 10 août et aux crimes prétendus commis à cette époque par les amis de la royauté. Il y subit un interrogatoire de trente-six heures, pendant lequel sa sérénité, sa présence d'esprit ne se démentirent pas un seul instant. Enfin il fut condamné à mort. L'accusateur public ne put s'empêcher de faire précéder ses conclusions de quelques mots d'éloges. « Pourquoi, dit-il à Cazotte, faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze années de vertus? Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux, bon père; il faut encore être bon citoyen »..... Le juge qui prononça la condamnation de Cazotte ne crut pas

non plus devoir le traiter comme un accusé ordinaire. « Envisage, lui dit-il, la mort sans crainte; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner. Ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi. » L'arrêt fut mis à exécution le 25 septembre 1792. Cazotte passa une heure avec un ecclésiastique avant que de marcher au supplice. Ayant demandé une plume et du papier, il écrivit ces mots : « Ma femme, mes enfans, « ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas; « mais sur-tout, souvenez-vous de ne « jamais offenser Dieu. » Il les donna ensuite à l'ecclésiastique avec une boucle de ses cheveux, comme un gage de sa tendresse, qu'il le pria de remettre à sa fille. Parvenu à l'échafaud, Cazotte, avant que de livrer sa tête à l'exécuteur, se tourna vers la multitude, et d'un ton de voix élevée, il s'écria : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi. » Sa taille était avantageuse, ses yeux bleus, remplis d'expression dans sa

vieillesse; les boucles de cheveux blancs qui tombaient sur sa tête lui donnaient un air tout-à-fait patriarchal. Venons maintenant au récit que nous avons promis. C'est La Harpe qui va prendre la parole.

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères de l'académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc., etc. On avait fait grande chère, comme de coutume; au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaîté de la bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton. On en était venu à cela dans le monde, au point que tout était permis pour faire rire. Champfort nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté sans avoir même

recours à l'éventail ; de là un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la Pucelle, l'autre rappelait ces vers philosophiques :

Et des boyaux du dernier prêtre,
Serrez le cou du dernier roi.

Et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre : « Oui, Messieurs, s'écria-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a point de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot. » Et en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre : l'on avait parlé d'Homère et de Dieu, et il y avait des convives qui disaient du bien de l'un et de l'autre. La conversation devint plus sérieuse. On se répand en admiration sur la révolution que Voltaire a faite, et l'on convient que c'est-là le premier titre à sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle, et s'est fait lire dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit

tout en le poudrant : « Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer; qu'il faut absolument que la susperstition et le fanatisme fassent place à la philosophie, et l'on va calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très-vraisemblable, et l'on félicitait surtout l'académie d'avoir préparé le grand œuvre, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser. Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme : c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries

des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, dit-il, soyez satisfaits : vous verrez tous cette grande, cette sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. » On lui répond par le refrain connu, faut pas être grand sorcier pour ça. « Soit ; mais peut-être faut-i l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera pour vous tous réunis ici, et ce qui en sera la suite immédiate, les faits bien prouvés, la conséquence bien reconnue? »—« Ah! voyons, dit Condorcet avec son rire sournois et niais, un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète. »—« Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. » Grand étonnement d'abord, mais on se rappelle



que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et on rit de plus belle. « Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre Diable amoureux. Mais quel diable vous a mis dans la tête et ce cachot, et ce poison, et ce bourreau? qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? » — « C'est précisément ce que je vous dis : c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus en France dans ce temps-là que des temples de la raison. » — Par ma foi! dit Champfort avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un prêtre de ce temple-là. » — « Je l'espère. Mais vous, M. de Champfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » On se regarde, et l'on rit en-

core. « Vous, M. Vicq-d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même; mais après, vous vous les ferez ouvrir six fois en un jour, au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, M. de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud. Vous, M. Bailly, sur l'échafaud. » — « Ah! Dieu soit béni, dit Roucher; il paraît que Monsieur n'en veut qu'à l'académie : il vient d'en faire une terrible exécution, et moi, grâce au ciel... » — « Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud. » — « Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toute part : il a juré de tout exterminer. » — « Non; ce n'est pas moi qui l'ai juré. » — « Mais, nous serons donc subjugués par les Turcs, par les Tartares encore?... » — « Point du tout. Je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes

phrases que vous nous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la Pucelle. » On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou ; car il garde toujours son sérieux. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante? et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries. » — « Oui, répondit Champfort; mais son merveilleux n'est pas très-gai ; il est par trop patibulaire. Et quand cela arrivera-t-il » ? — « Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli. » — « Voilà bien des miracles (et pour cette fois-ci c'est moi-même qui parle), et vous ne m'y mettez pour rien. » — « Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire : vous serez alors chrétien. » Grandes exclamations. « Ah ! reprit Champfort, je suis rassuré. Si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes tous immortels. »

Digitized by Google

« Pour ça, dit alors la duchesse de Gramont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe..... » — « Votre sexe, Mesdames, ne vous défendra pas cette fois; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes; sans aucune différence quelconque. » — « Mais qu'est-ce que vous dites donc là, Monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. » — « Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et plusieurs autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, et les mains liées derrière le dos. » — Ah! j'espère que dans ce cas-là, j'aurai du moins un carrosse drapé de noir ». — « Non, Madame : de plus grandes dames que vous

Digitized by Google

iront en charrette, et les mains liées comme vous. » — « De plus grandes dames ! Quoi ! les princesses du sang ? » — « De plus grandes dames encore... ». Ici un mouvement très-sensible eut lieu dans toute la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commença à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur. » — « Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Et le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera... » Il s'arrêta un moment. « Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ? » — « C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France..... » Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui ; il alla vers M. Cazotte. « C'est assez faire durer cette facétie lugubre ; vous la poussez

trop loin, et jusques à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien, et se disposait à se retirer, quand madame de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui. « Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. « Madame, avez-vous lu le siége de Jérusalem dans Josephe? » — « Oh! sans doute: qui n'a pas lu celà? Mais, feites comme si je ne l'avais pas lu. » — « Eh bien! Madame, pendant ce siége, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts à la vue des assiégeans et des assiégés, criant d'une voix sinistre et étonnante: Malheur à Jérusalem! Et le septième jour, il cria: Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même! Et dans le même moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces ». Et après

cette réponse, M. Cazotte fit la révérence et sortit. »



Depuis la campagne d'Espagne, une invisible main semblait peser sur Buonaparte ; sa destinée ne lui était plus favorable. On eût dit, que prévoyant le sort fatal qui l'attendait, il cherchait à se roidir, à résister au torrent qui l'entraînait malgré lui.... Ses efforts étaient inutiles, ses victoires avaient été comptées, le jour de ses revers avait été marqué. Que de bruits bizarres, extraordinaires, circulèrent à cette époque! combien de fois entendit-on raconter les prédictions sinistres de mademoiselle le Normand et du célèbre Moreau! Des récits effrayans, singuliers, venaient encore ajouter à la terreur inquiète qui se répandait dans le palais du plus puissant monarque. Les uns disaient que Napoléon, ayant été visiter secrètement les restaurations de l'abbaye royale de Saint-Denis avait voulu pénétrer dans les caveaux qu'il s'était réservés

pour lui et pour les siens, mais que les portes, d'abord ouvertes par force, s'étaient fermées avec une telle violence, sans qu'on pût deviner par quelle cause elles avaient été poussées, que l'empereur, tout épouvanté, pâle et baigné de sueur, se recula en arrière, et se retira plongé dans de sombres réflexions, complètement partagées par ceux qui l'avaient accompagné. Le comte de B...., l'un de nos collègues, nous certifia s'être trouvé présent à cet événement extraordinaire. D'autres rappelaient la fameuse aventure de l'homme rouge : on affirmait qu'il s'était présenté aux Tuileries, et voici comment on racontait l'histoire : « L'homme rouge était un génie infernal avec lequel Buonaparte avait fait un pacte lors de son voyage en Égypte, quand il entra dans les pyramides. Dix ans s'étaient écoulés, et tout en effet lui avait réussi; mais le marché approchait de son terme, il expirait quelques jours avant la bataille de Wagram. Cependant le démon dû-

mentinterpellé, avait consenti, après force promesses, à renouveler des conventions qui devaient durer encore cinq années. Le 1er avril 1814 était le terme fatal où ce nouveau pacte expirait ; or, dans le mois de janvier de ladite année, l'homme rouge, s'adressant à un factionnaire placé dans l'escalier du château, lui demanda s'il pouvait parler à l'empereur. Le soldat ayant répondu négativement, le démon l'avait poussé et rendu immobile, puis était monté rapidement. Arrivé au salon de la paix, nul n'ayant osé l'arrêter, ou peut-être ne l'ayant pas vu, l'esprit s'adressa à un chambellan, et lui demanda s'il ne pourrait parvenir jusqu'à Napoléon. Le comte d'A.... lui observa qu'il ne pouvait guère l'introduire s'il n'avait pas une permission d'audience. « Non, « je n'en ai pas; mais allez lui dire qu'un « homme vêtu de rouge, qu'il a connu « en Égypte, demande à le voir. » Le chambellan, qui crut trouver dans cette demande le motif d'un divertissement

pour son maître, alla sur-le-champ le prévenir de la visite qui lui arrivait ; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il entendit Napoléon, d'un ton sévère, ordonner qu'on introduisit sur-le-champ le personnage, et dont toute la personne témoigna du trouble et de l'embarras ! Dès qu'il eut vu paraître l'homme rouge, il l'amena dans son cabinet particulier, où il s'enferma avec lui. La conversation qui eut lieu fut longue et fort animée; on parlait à haute voix : quelques mots furent entendus ; l'homme rouge annonçait qu'il voulait se retirer ; il conseillait la paix, il rappelait les conditions d'un traité : la voix de l'empereur était suppliante, il semblait demander une faveur qu'on lui refusait. Enfin la porte s'ouvrit, l'homme rouge sortit, traversa avec vitesse les salles, et se perdit dans le grand escalier, que les suisses ne lui virent pas deseendre. Quelque peu de foi qu'on puisse accorder à une pareille aventure, il n'en est pas

Digitized by Google

moins vrai que le bruit s'en répendit dans Paris ; on la répétait dans les salons, et je connais plus d'une personne que la police fit arrêter pour l'avoir racontée. Qui d'ailleurs, n'a pas entendu parler de l'esprit qui apparut à Napoléon, et qu'on a changé depuis en auditeur au conseil d'état ? On assure qu'à la fin d'une conférence, l'empereur était entré dans la salle de spectacle qui est à la suite de celle du conseil : là, et assis sur une banquette dans la plus parfaite obscurité, il crut voir une flamme légère éclairer faiblement la loge impériale. Surpris de cette vision, il avait regardé attentivement ; bientôt il lui sembla distinguer un guerrier vêtu comme aux temps gothiques, qui déployait une bannière blanche et fleurdelisée. Ce fantôme, s'approchant gravement de lui, déchire les armes de l'empire, puis lui dit d'une voix tonnante : « Sors d'un palais que ses maîtres réclament, et où ils ne tarderont pas à revenir. » Ces pa-

roles, cette apparition arrachèrent un cri terrible à Napoléon : on accourut, et il fut vu dans un état de stupeur difficile à décrire. Lorsque cette scène se répandit, on crut donner le change en substituant au spectre un auditeur qui, s'étant égaré dans l'obscurité, vint heurter fortement l'empereur, et lui causer une terreur panique ; mais personne, parmi les habitués du château, n'en fut la dupe : on ne douta point qu'une vue surnaturelle n'eût arraché le cri de l'empereur et appelé la pâleur de ses joues.



Mercier, l'auteur du Tableau de Paris, disait à qui voulait l'entendre : « J'ai beaucoup connu dans sa jeunesse l'abbé Maury. Débarqué de sa province, il s'attacha aux gens de lettres pour se décrasser, les cajola, et se servit d'eux habilement pour jeter les fondemens de sa fortune. Il m'a dit plus d'une fois : « Je serai de l'académie avant vous. Je ferai un pané-

gyrique, je prêcherai à la cour, et je me servirai d'un philosophe pour cela. J'obtiendrai une abbaye, puis je serai évêque, puis mon petit cheval (ce sont ses expressions) me conduira à Rome. Alors nous verrons. » J'étais pauvre, mais il était indigent; il faisait ce qu'on appelle le cachet. Dînant dans une même auberge, il m'entretenait de ses grandeurs futures. J'atteste qu'il m'a dit alors, et plus d'une fois, qu'il serait un jour pape, et ce n'était pas le vin que nous buvions qui l'enivrait. Trinquant avec lui, je lui dis un jour : « Très-saint père, détachez-moi alors une bénédiction toute particulière. Il arrivait chez moi, à mon quatrième étage, à six heures du matin, tout poudré, tout vergeté; il avait déjà fait deux visites. Il voyait d'Alembert à huit heures, et Christophe de Beaumont à midi. Il menait de front les curés et les encyclopédistes, dînant avec les grands-vicaires et soupant avec les athées. L'ambition la plus dévorante était le mobile de toutes ses actions: il brû-

lait pour un prix d'académie ; il a séché de désespoir de n'avoir qu'un accessit. Tous les hommes qu'il a rencontrés sur sa route n'ont été pour lui que les claviers de son forté-piano ; il se faisait recommander par le duc et pair et par le bedeau. Il n'est pas né méchant, mais emporté pour le moindre intérêt. Il n'a jamais su donner la moindre chose. Il est inflexible aux plaintes, mais il est probe, et met beaucoup d'ordre dans ses affaires. Au bout de vingt-cinq ans, il a payé le compte de son tailleur. Jamais écrivain, dans ses débuts, n'a annoncé moins de talens ; son style était obscur, inexact, froid, et visait à la prétention. Il avait la coquetterie de s'ôter sept à huit années ; il se faisait naître en 1752, et en 1768 il disait la messe. Il ne se mit à sermonner qu'après avoir travaillé pour l'académie. Né avec peu d'esprit, il a une prodigieuse mémoire, beaucoup de faconde. Il s'est fait un art de vous subjuguer. Hardi et patelin, audacieux et simple, il ne vous

quitte point quand il vous a entrepris. Il est impassible à tout ce que vous lui répondez ; il revient dix fois à la charge ; il vous tourne , vous retourne si bien, qu'il trouve enfin accès dans votre âme. Il est fait pour séduire les porte-faix , les académiciens , les papes et les empereurs. Sa conversation est préparée d'avance, il en a écrit le canevas et la marche. Il a des argumens tout arrangés; il compose aussi des histoires pour la conversation. Du temps de l'empoisonneur Desrues , il avait imaginé des dialogues de religion et d'impénitence finale, qu'il vous débitait à table avec une sorte d'onction à travers le fumet des perdrix et les flots du vin de Champagne. Le plus caressant des hommes dès qu'il a besoin de vous , il vous fait écrire des lettres que vous ne voudriez pas écrire, et vous oublie le lendemain. Il a su jouer tant de rôles divers , que le clergé le regardait comme un demi-saint, l'académie comme un philosophe, et le Roi comme un fidèle sujet. Il avait en

Digitized by Google

horreur les grands, et il leur fut agréable : c'est qu'il est flagorneur au suprême degré. Maury plaisante mal et difficilement; il est profondément sérieux comme tous les hommes mus par l'ambition ; mais il connaît le sarcasme ; et ce grand, cet éternel complimenteur , outre la satire quand il est fâché, ainsi qu'il fait l'éloge quand il veut profiter. Il a subjugué plusieurs personnes qui ne pouvaient le souffrir au premier abord , et qui ont remis leur âme entre ses mains. Il en a subjugué d'autres qui connaissaient tous ses défauts, et il les a absorbés malgré tous leurs efforts. C'est qu'il a quelque chose d'essentiellement sacerdotal dans les discours, et qu'il parle jusqu'à ce qu'il vous ait terrassé : sa tête est grosse, son œil ardent ; il le caffardise ainsi que sa voix et son geste, qu'il a particulier. Quand on le prend à la dérobée, il marche en rêvassant, mais comme un grenadier qui va monter à l'assaut.



Il sera fort difficile de jouer une tragédie qui ne présente mille allusions à saisir, par la raison qu'il y a peu de tragédies qui n'aient leurs Thoas ni leurs Polyphontes; tranchons le mot, leur Napoléon. Nous nous souvenons à cette époque d'une anecdote que nous garantissons, car nous faisions partie du comité qui siégea. Madame Vestris, prête à quitter le théâtre, s'occupait d'une représentation à son bénéfice. Elle était la maîtresse de désigner aux comédiens deux pièces dont se composerait le spectacle. Madame de Montesson, qui joignait à beaucoup d'esprit, de grâce, de bonté, le besoin d'aider, de servir et de favoriser les talens, pressait madame Vestris de demander les ouvrages qui pourraient être le plus utile à ses intérêts. Le jour fut pris pour en délibérer. Madame Vestris arriva : son choix était fait. « Madame, dit-elle à madame de Montesson, je me suis décidée pour la Calixte de Colardeau. » — « Fort bien,

lui répondait l'aimable protectrice ; mais comment le général Buonaparte se trouvera-t-il de ces vers de Sciolto que je me rappelle ?

Ce peuple méprisé, ce perfide insulaire,
Ennemi des Génois, dont il est tributaire ;
Le Corse, qui, cédant à la nécessité,
Nous vendit tant de fois sa faible liberté.

CALIXTE, *acte IV*, *scène 2*.

Madame Vestris fut épouvantée de l'apropos. « Je balançais, dit-elle, entre Calixte et Zelmire ; voici qui me fixe : on jouera Zelmire. » Je pris la parole. « Il me semble, lui dis-je, qu'il y a dans Zelmire une scène embarrassante. » Madame de Montesson apporta le premier volume des œuvres de Dubelloy : nous lûmes Zelmire ; et sans aller bien loin, nous tombâmes sur les vers qui suivent (*acte 1*, *scène 5*) :

J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique.
D'un sage usurpateur utile politique,
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas.
J'encense des dieux vains que mon cœur ne croit pas ;
Et tu vois, cher ami, que le peuple et l'armée
De cent titres divins chargent ma renommée.

Digitized by Google

Mon nom n'est prononcé qu'entouré de vertus.....
J'ai su tromper mon siècle, et je veux davantage.

Comment réciter de pareil vers ? Il fallut abandonner Zelmire. « Eh bien! Madame, dit l'actrice, le Tanis de M. Lefèvre, qu'on a mis à l'étude, et que l'auteur a soumis à votre censure, aurait un double mérite, celui de me préserver vraisemblablement de toute allusion périlleuse, et celui d'être nouveau. » — « Hélas! répliqua madame de Montesson, vos inspirations d'aujourd'hui ne sont pas heureuses. Voila le cahier de M. Lefèvre; j'ai noté des vers à supprimer: je vais vous lire les plus modérés et les plus doux.

..... En vain, crois-moi, cet homme ambitieux
Du nom de citoyen se pare à tous les yeux;
A de plus hauts destins en secret il aspire.
Je connais son orgueil: il affecte l'empire;
Il régnera sans doute; et tu verras Tanis
Plus tyran mille fois que ceux qu'il a punis.

Madame Vestris, fort déconcertée, s'en alla sans savoir à quoi s'arrêter. Quelque temps après, elle choisit Pierre-le-Cruel,

Digitized by Google

apparemment pour éviter les applications. Aussi le parterre applaudit-il à toute outrance à ces mots d'Édouard :

Renvoyez Transtamare, et rendez-moi Bourbon
Sur-le-champ.

En habillant *in naturalibus*
Et Tatius et Romulus,
Et des jeunes beautés sans fichus et sans cottes,
Le peintre n'apprend rien de ce que l'on savait;
Depuis long-temps, chacun le proclamait
Le Raphaël des sans-culottes.

J'avais, il y a quelque temps, à mon service, un cocher homme d'esprit dans son genre, ayant un caractère fort original, et sur-tout très-inconstant de sa nature. Il aimait encore à causer, et quelquefois, à la campagne, je le faisais parler pour me divertir. « Monsieur, « me dit-il un jour, savez-vous que, tel « que vous me voyez, j'ai approché des « hommes les plus marquans de la ré- « volution ? Et si vous voulez me le « permettre, je vous raconterai mon

« histoire depuis 1793. » J'acquiesçai à la proposition de Poitevin. Il me tint donc le langage suivant, que je jugeai digne d'être inscrit sur mes tablettes. « Vers le mois de juillet 1793, j'entrai au service d'un député à la convention nationale. Chaque jour je le conduisais dans la rue de l'Echelle : là, il descendait de sa voiture, enveloppé d'un ample manteau que son valet lui ôtait à quelques pas de là, et qui le laissait vêtu en sans-culotte gros collier de l'ordre. Nous ne demeurâmes pas long-temps ensemble ; car, malgré son prétendu civisme, il n'en fut pas moins traité comme girondin, et du carrosse il passa dans la fatale charrette. Je me trouvai donc à pied. Par bonheur pour moi que mon défunt maître était en son vivant ami intime d'un monsieur O..., entrepreneur, fournisseur, accapareur, que sais-je, moi, davantage? Celui-ci crut de son devoir de consoler une veuve affligée, qui pleura amèrement son

époux durant une journée, qui s'en consola avec le fournisseur, bientôt mis de côté pour un général qui avait fait la guerre dans la Vendée. M. O..., piqué d'une pareille conduite, cessa de me payer au nom de la dame, et je passai tout d'un vol au gouvernement de son écurie. Ah! comme il faisait bon vivre dans cette maison! comme on avait la conviction que si le propriétaire fournissait la république, à son tour il en était exactement payé : on nageait chez lui dans l'or et dans l'argent. Pour moi, qui fournissais aux chevaux, je tâchai d'imiter mon maître. Tout allait au mieux, lorsque l'ambition, qui vint s'emparer de moi, m'arrêta tout au beau milieu du grand chemin de la fortune. J'apprends que le général Buonaparte cherche un cocher : je vais me présenter; on m'accepte, et me voilà, comme on dit, conduisant César et sa fortune. Nous allions souvent au Luxembourg. Un matin que nous nous y étions

rendus d'assez bonne heure, je vois arriver, un instant après nous, une dame parée avec goût, fort jolie, qui passe chez Barras, où mon maître était. Peu de temps après il en redescend donnant la main à la dame que j'avais déjà remarquée : elle monte avec lui, et nous allons à la Chaussée-d'Antin, où nous la déposons rue de Provence. De là je ramène le général chez nous. Il me dit : « Poitevin, comment trouves-« tu cette dame ? » Je lui fais part de mon opinion. « Eh bien ! me dit-il, « puisqu'elle te plaît, apprends qu'elle sera ta maîtresse : je l'épouse demain. » En effet, la vicomtesse de Beauharnais ne tarda pas à devenir madame Buonaparte. Quelque temps après, le général partit pour l'Égypte. Il m'avait désigné pour en faire le voyage avec lui; mais moi, qui tenais à ne point quitter Paris, je voulus lui faire quelques représentations : il y répondit en me mettant à la porte. Me voilà sur le pavé. Heureuse-

ment que j'avais quelquefois mené madame Buonaparte joindre au Luxembourg le directeur Barras, avec lequel elle allait se promener du côté de Mont-Rouge. Je lui rappelai ces particularités; elle daigna s'en souvenir, et le lendemain je passai au service du directeur. Je pris le ton qui convenait à ma nouvelle fortune: hardiesse et discrétion devinrent mes qualités dominantes. Je me trouvais en ce poste, le plus heureux des cochers, lorsque, pour mon malheur, le diable en personne ramena le général Buonaparte du fond de l'Égypte, où on le croyait encore pour long-temps. Il arrive, et dans un tour de main, fait choir le directeur Barras de son fauteuil et me jette à bas de mon siége. Cependant je ne me décourageai pas, et avec l'assurance que donne le souvenir d'une illustration passée, je sollicite de l'emploi du second consul de la république, qui me prend à son service, dans la pensée, dit-il, qu'un ex-cocher de di-

Digitized by Google

recteur doit être à cheval sur l'étiquette. Tout allait au mieux pour moi, quand il prend fantaisie au premier consul de faire venir à Paris le nouveau roi d'Étrurie. Je ne le connaissais pas, mais j'étais né dans les écuries de son auguste parent Louis XVI : aussi me sentai-je pour lui un respect que mon maître ne m'inspirait pas. Ils se croisent dans une rue étroite; je veux reculer, je cède pour un instant le pas. Hélas! ce fut ma perte: on me congédia une heure après, pour ne pas avoir disputé la préséance à un arrière-petit-fils de Louis XIV sur le pavé de Paris. Néanmoins mon infortune me servit. La vieille duchesse de C...., ayant appris la cause de ma mésaventure, voulut me confier les rênes de son équipage. Elle était passablement fière cette bonne dame; elle se délectait à raconter les anecdotes de l'ancienne cour, celles sur-tout qui pouvaient humilier la haute noblesse. Un jour je l'entendis s'écrier : « Quoi! l'on prétend

« que l'on avait de la dignité sous le « règne de Louis XV. Eh! dans quel « temps a-t-on vu plus de bassesse par- « mi les premières familles du royaume? « Qu'on me cite celle qui a refusé de « prodiguer l'encens aux impudiques « maîtresses du monarque? N'ai-je pas « vu madame la maréchale de Lévis, « propre cousine de la sainte Vierge, « assise humblement sur le devant de « la voiture de madame Dubarry, qui en « occupait le fond seule avec son nègre « Zamore? » Chaque jour c'était de pareilles sorties; mais au moins ses domestiques étaient heureux. Elle mourut: il me fallut chercher une autre condition. Je fus reçu chez un gouverneur de Paris, qui ne se faisait conduire que chez des filles, qui passait son temps à boire, jurer ou à voler quand il était à la tête d'une armée, où il allait régulièrement se faire battre quand on avait la faiblesse de la lui confier. Un jour sa belle moitié me pria de la con-

duire dans la petite maison d'un ambassadeur. Le lendemain de cette course, le gouverneur voulut me faire avouer où j'avais mené sa chaste épouse. Ma discrétion m'attira d'abord quelques coups de pied, et mon congé à la suite. Je passai de là à la conduite du char d'un poëte, qui s'est fait, au moyen de son coffre-fort, une réputation dont déjà l'on ne parle plus. Nons allions chaque jour visiter au moins trois ou quatre acteurs ou actrices; nous leur portions toujours quelques présens : aussi nous recevait-on à merveille, tandis que je voyais refuser la porte à des piétons qui valaient au moins le double de nous. Je me rappellerai toujours d'une époque où mon maître fit placer auprès de lui, dans sa voiture, une magnifique soupière d'argent massif, surmontée d'un beau pélican. Nous fûmes la porter dans une maison du faubourg Saint-Honoré. Aussi trois jours après reçûmes-nous l'ordre, chaque domestique, d'aller faire l'emplette d'un jour-

nal de l'Empire, où nous trouvâmes la nouvelle comédie de notre patron comparée à un oiseau rare. Quelque temps après je me pris de querelle avec le valet-de-chambre ; il me menaça de me desservir; je ne lui en donnai pas le temps; je demandai mon congé sur l'heure, et je me plaçai plus honorablement chez un grand chancelier. Avec lui nous allions au Jardin des Plantes, au Sénat, aux Tuileries, et dans la rue de Lille. Ah! quel maître poli je m'étais donné! De ma vie je n'avais vu faire autant de courbettes : chacun en avait sa part, et l'on s'étonnait qu'en se baissant autant il eût pu se grandir d'une telle manière. Mais j'en reçus l'explication en écoutant la conversation (dans une des salles du Musée d'histoire naturelle) entre un physicien et un courtisan. Savez-vous à quoi je dus mon renvoi ? On me le signifia pour n'avoir pas salué assez profondément l'homme chargé de débarrasser l'écurie du foin qui l'encombrait.

Mais que la nouvelle condition où j'entrai était différente ! Le duc de Bassano me fit défendre de faire politesse à qui que ce fût, il m'enjoignit de passer hardiment devant tout le monde. Je lui obéis trop bien ; car un jour j'accrochai la voiture du roi de Westphalie, qui, dans son courroux, prit le parti d'en descendre et de s'en venger lui-même sur mon dos. Le duc, loin de me soutenir, avala doucement cet affront, et, pour mieux faire sa cour, il me chassa sur l'heure. Enfin un cardinal me prit à son service ; mais nous ne demeurâmes pas longtemps ensemble, car il ne put me pardonner de ne pas avoir su enfiler droit la porte de l'archevêché de Paris. De là j'entrai chez Madame mère, que je quittai parce qu'elle faisait mourir de faim ses gens et ses chevaux. Je ne séjournai qu'un moment chez la duchesse D... En huit jours elle me fit faire quatre-vingts courses, et toutes chez des célibataires : je craignis pour ma réputa-

tion, aussi me séparai-je d'elle. Enfin j'entrai à votre service, où je resterai tant qu'il vous plaira. »



L'EMPEREUR, à l'époque où il voulut faire distribuer les prix décennaux, dont chacun sait quelle fut la mauvaise réussite, eut quelque vent que le Virgile français n'accepterait pas peut-être ceux qu'on lui destinait, et même refuserait la croix de la légion d'honneur. Il était pareillement instruit de l'attachement que je portais à cet aimable vieillard, qui a soutenu avec tant de gloire l'honneur et l'indépendance des poëtes français. Il me prit un jour à part, et me dit : « Vous voyez quelquefois cet « homme capricieux à qui l'on trouve « du talent, je ne sais trop pourquoi ; « vous êtes son ami ; que ne l'engagez-« vous à changer de conduite ? Que « prétend-il ? Veut-il lutter contre moi ? « Qu'il s'y joue, il verra. On l'a désigné

« comme méritant d'avoir part aux prix
« décennaux, et j'apprends qu'il veut
« refuser les récompenses que je me
« propose de lui accorder. Je ne veux
« pas que cela soit; je veux qu'il accepte,
« et qu'il soit décoré de la légion d'hon-
« neur. Allez le voir, faites-lui enten-
« dre que sa conduite doit avoir un
« terme; elle me lasse; de pareilles bê-
« tises ne peuvent être prolongées. » —
« Sire, lui répondis-je, qu'importe à
« votre majesté l'opinion de M. Delille?
« Laissez-le dans sa retraite; songez à
« son âge, à sa réputation, et à l'estime
« dont il jouit dans l'Europe. » —
« N'importe, répliqua-t-il, je ne veux
« point qu'on affecte cet air d'indépen-
« dance. N'est-il pas mon sujet? Allez,
« vous dis-je, et rendez-moi un prochain
« compte de sa réponse. » Désespéré
d'être chargé d'une mission pareille, con-
naissant la fermeté de mon vieil ami,
je me rendis chez lui, déplorant par
avance l'orage que je prévoyais devoir

fondre sur sa tête, à la suite du refus qu'il ne manquerait pas d'énoncer. Le chantre des jardins me reçut avec sa bienveillance accoutumée. J'admirais sa modeste bonhomie, et je n'osais pas lui faire part du message dont on m'avait chargé; cependant il fallut bien entamer cette matière. Voulant m'y prendre de loin, je commençai à lui faire mon compliment sur le choix que l'institut avait fait de lui. « Mon cher monsieur, « me répondit-il, vous avez tort de « me féliciter d'une chose pareille, « je n'ai aucune prétention aux cou- « ronnes décennales : je me contente de « la part qu'ont bien voulu me faire « mes contemporains, et le soin de ma « gloire à venir ne me touche que bien « faiblement. Tranquillité et obscurité « eussent été les vœux que j'eusse voulu « former. Malheureusement un maudit « délire poétique m'a arraché aux dou- « ceurs de l'oubli; que du moins il me « reste celles du repos : à mon âge, on

« est peu curieux d'une vaine fumée: Je
« n'irai pas me donner en spectacle et ré-
« veiller la malignité ; elle dort, lais-
« sons-la en paix, que ses calomnies ne
« viennent pas affliger mes derniers mo-
« mens. Aussi, pour ne pas lui donner
« prise, je n'accepterai pas les prix
« qu'on m'offrira. » — « Pensez-vous,
« lui répliquai-je, que vos refus n'ir-
« ritent pas la jalousie? De quel œil vos
« rivaux (qui le sont du moins en or-
« gueil s'ils ne peuvent l'être en talent)
« vous verront-ils refuser les palmes
« qu'ils sollicitaient avec tant d'achar-
« nement ? Espérez-vous faire taire
« les clameurs de l'amour-propre ? Ne
« diront-elles point que vous n'agissez
« en cette circonstance que par un esprit
« de vanité cent fois plus répréhensi-
« ble ? Non, mon ami, vous ne pouvez
« vous soustraire aux honneurs qui
« vous attendent. Songez que par un re-
« fus vous vous plongerez dans une
« foule de chagrins que vous ne pourrez

Digitized by Google

« éviter entièrement. » — « Vous par-
« lez d'or, me répondit-il, mais je ne
« veux pas de vos prix, je ne veux
« pas donner la main au peintre..... au
« poëte..... au savant..... Tenez, vou-
« lez-vous que je tranche d'un mot?
« Nous sommes seuls, je suis votre ami.
« Je ne pourrai pas me résoudre à m'ap-
« procher si près de votre maître, en-
« tendez-vous? » — « Hélas! je ne vous
« entends que trop; mais à mon tour je
« ne vais que trop me faire entendre. »
— « Que voulez-vous dire? » —
« Que vous n'avez pas la liberté de re-
« fuser ce qu'on vous offre. » — Vous
« voulez rire. Où sommes-nous donc? »
— « Nous sommes en France, et nous
« avons Napoléon pour empereur. » —
« Il veut donc me couronner? » — « Oui,
« mon cher monsieur. » — « Et que
« me conseillez-vous? » — « D'obéir. »
— « Cela ne sera pas, et je n'irai pas
« flétrir en un jour une longue carrière
« que j'ose croire être sans tache. Non,

« je ne veux pas de prix décennaux : on « peut me tracasser, me tyranniser, em- « poisonner le peu de jours qui me res- « tent; mais on n'obtiendra pas de moi « une telle lâcheté. » Vainement cher-chai-je à le retourner de mille manières : j'employai sans succès auprès de lui les supplications de l'amitié et les conseils de la sagesse ; mon héros-poëte fut inflexible, et il me fallut rapporter sa réponse au plus absolu des souverains. J'avoue que je tremblais en allant au château. L'empereur, qui m'aperçut, passa auprès de moi sans me parler ; je ne sais pourquoi ; je fus m'imaginer qu'il avait deviné le peu de succès de la mission dont il m'avait chargé ; mais je commençai à croire qu'il ne m'interrogerait pas. J'en eus la certitude le lendemain matin : il me dit en passant très-vite auprès de moi : « Il est inutile que vous alliez chez « *l'Homme des Champs*; les prix décen- « naux ne se donneront pas encore. » Et en effet, il ne se sont jamais donnés.

Digitized by Google

Au portrait de Napoléon, écrit par M. l'abbé de Pradt, et que nous avons rapporté, nous allons joindre celui de Maret, dont il fait une peinture peu flattée, mais du moins bien sincère.

« Le duc de Bassano, ex-chirurgien de Dijon, a débuté dans une loge de journaliste en 1790, à l'assemblée constituante. Lisez les Mémoires, aujourd'hui si oubliés, de Dumouriez, et vous le trouverez dans l'ambassade de Chauvelin à Londres au moment de la mort de Louis XVI. A la veille de le supplanter, quand toute cette séquelle fut chassée d'Angleterre, la diplomatie de la convention paraît, qui l'effraie, ou qui ébranle les fibres robustes dont doit être tissu son cœur. On le voit chargé par elle de cette mission que troublèrent les Autrichiens, en s'emparant, au débouché de la Valteline, de lui, de Sémonville, et de je ne sais quel autre boute-feu rendu à la France par l'échange de la fille de Louis XVI. Dès que le

consulat fut établi, il remplaça M. de Lagarde, dans la place de secrétaire du conseil du gouvernement. Il s'est maintenu dans ce poste jusqu'au moment où il a succédé à M. de Champagny dans le ministère des relations extérieures. C'était depuis long-temps l'objet de son ambition : une place bornée à des travaux de cabinet, toujours un peu obscurs par leur nature, paraissait un horizon bien borné, un théâtre bien étroit pour ses talens ; il fallait être le ministre de la France et de l'Europe, car, dans l'état où était les choses, le ministre des relations extérieures de la France n'était pas moins que cela. Le duc de Bassano a cru que des formes brillantes, qu'une politesse trop banale pour être flatteuse pour qui que ce soit, trop dépendante de la place pour être attribuée à sa personne, faisaient la pièce essentielle de son ministère, et couvraient tous les déficits d'un ministre. Sa discussion est lourde, embarrassée, jamais précise ni lumineuse ;

son élocution filandreuse ; ses principes sont la convenance, la force, et tout cet attirail de sophismes, dont la politique française se compose depuis vingt-cinq ans. Les journées s'écoulent en courses, en attente au palais, en repas très-prolongés, en promenades de toute espèce. Enfin l'heure du travail arrive, et cette heure est presque toujours celle à laquelle toute la nature repose. Minuit sonne : on se rappelle qu'on a des affaires ; on s'enferme dans son cabinet, on appelle des commis, on les presse de travail. Malheur à celui que le sommeil atteindrait ! et c'est vers cinq heures du matin que ce ministre expéditif va se reposer de ses œuvres ténébreuses, laissant à ces malheureux le soin de rédiger les hautes conceptions dont il les a laissés dépositaires. Démosthènes disait que son travail sentait l'huile; celui du duc de Bassano n'est pas en meilleure odeur ; et, pour ma part, je puis affirmer que je n'ai pas reçu une dépêche de ce duc qui

Digitized by Google

ne fût une preuve de ce que j'avance. La flatterie est une voie sûre pour arriver au duc de Bassano; chez lui, il faut tout flatter, tout admirer, jusqu'au chien de la duchesse. Un homme d'esprit a dit que ce chien a fait bon nombre d'auditeurs et de préfets. Il a un amour de la propreté qui tient certainement à son amour-propre personnel. C'est un charme de l'entendre raconter des niaiseries, s'appesantir sur des infinimens petits, de le voir effeuiller des roses; il en a la tête tapissée. Le duc de Bassano est renommé pour le culte qu'il rend à l'amitié : on dit que chez lui c'est une religion. Eh bien! je l'ai pris en flagrant délit d'impiété envers cette divinité. Qu'on en juge. Dans les derniers jours du mois de juin, arrive à Varsovie M. d'André, ancien président très-connu de l'assemblée constituante : il était appelé de Vienne, où il réside, par le duc de Bassano; il n'a jamais su pourquoi, ni moi non plus... Le duc lui disait de s'arrêter chez moi en

attendant de nouveaux ordres. M. d'André est peut-être l'auteur de la fortune du duc, pour avoir fait pratiquer, pour son journal et pour lui, une loge dans le sein de l'assemblée. Il me montra les lettres de créance du duc auprès de moi : c'était des tendresses, un empressement de le voir, qui me persuadèrent qu'il était un ami intime du duc, un besoin de première nécessité pour son cœur. Je ne connaissais M. d'André que pour l'avoir vu dans l'assemblée sous une autre bannière que celle que je suivais : j'ai regretté depuis cette connaissance tardive, car j'aie retrouvé en lui un des hommes le plus précieux sous tous les rapports que j'aie jamais rencontrés. Quelques semaines se passent sans nouvelles du duc, les lettres restent sans réponses : je calme le patient, qui voulait partir tantôt pour Wilna, tantôt pour Vienne. Enfin la campagne entière s'écoule sans que le duc écrive une ligne ou donne signe de vie... Le duc arrive à Varsovie, mange chez

moi pendant quatre jours en présence de M. d'André, ne lui adresse pas la parole, ne répond pas à ses demandes d'audience; et quand, indigné de cet oubli de tous les devoirs de l'amitié, de la politesse, de sa place même, je lui ai fait sentir la nécessité de ne pas s'éloigner sans avoir donné au moins un signe de connaissance à cet ami si cher, il s'y décide enfin, et lui adresse transitoirement la parole dans une embrasure de fenêtre, pour lui proposer sèchement ses frais de poste, qui furent rigoureusement calculés avec un homme qu'il avait appelé de deux cents lieues, qui avait tout quitté à son appel, et qui se mettait en route avec vingt-cinq degrés de glace.... Ainsi finit le drame de sa tendresse pour M. d'André. Il me semble que le théâtre en pourrait faire son profit. Tous les assistans restèrent dans cette espèce de confusion qui se compose de l'étonnement et de l'indignation..... L'art unique du duc de Bassano consiste à traduire la pensée de

Digitized by Google

l'empereur. Il faut voir de quel œil il le contemple, il l'écoute : on le dirait en face de la Divinité. Chez lui il admire et divinise tout; je n'ai jamais vu un béat si parfait.... Il a aliéné sa pensée en faveur de celle de l'empereur..... Le duc de Bassano a perfectionné ce système de jongleries et de déceptions, par lesquelles les charlatans politiques ont gouverné pendant tant d'années...... Le duc de Bassano s'est fait le singe de l'empereur : parce que celui-ci est homme de guerre, M. Maret se croit général. L'empereur l'ayant chargé de la correspondance avec les corps d'armée qui étaient restés en Pologne pendant que lui-même était à Moskow, le duc se mit à régenter les généraux, à diriger les opérations. J'ai entendu dire aux gens du métier, que ses audiences et ses conceptions militaires étaient d'un ridicule achevé : il avait tout brouillé; et ce qu'il écrivait sur la guerre était absurde.... Il prétendait qu'il n'y avait qu'à acheter un cheval et mettre un

Digitized by Google

homme dessus pour avoir de la cavalerie.... La voix publique a mis à la charge du duc de Bassano l'inclination la plus prononcée pour les procédés attentatoires à la sûreté des autres états qui ont amené les malheurs de la France ; elle lui a reproché de s'être déclaré contre la paix à Dresde, à une époque où elle laissait encore la France si florissante, même après les grands revers de Russie ; elle lui a reproché la même opiniâtreté dans ses inclinations guerroyantes après la bataille de Leipsick, pendant le congrès de Châtillon ; et, pour mettre le sceau à ces graves inculpations, elle lui impute une part considérable dans le retour de Napoléon, et une ardeur prononcée à maintenir à la tête des affaires de la France, un homme qui ne pouvait qu'être aussi funeste pour elle qu'utile pour lui seul. Dans le peu de jours qu'a duré la pairie, il s'est fait remarquer par sa chaleur pour Napoléon Ier et pour Napoléon II,

comme s'il n'y en avait pas assez avec un seul. »



L'IMPÉRATRICE Marie-Louise n'a joué en France qu'un rôle très-insignifiant : vainement a-t-on voulu, dans les derniers temps, rehausser son importance; elle n'était pas à la hauteur des conceptions de ceux qui cherchaient à la diriger, et elle ne put être chef de parti dans un royaume où elle devait commander en souveraine. A la première nouvelle de son mariage, nous crûmes qu'elle ne se verrait qu'avec horreur dans les bras de l'ennemi de sa famille; mais de quel étonnement ne fûmes-nous pas frappés quand nous apprîmes que cette fière archiduchesse aimait déja le sous-lieutenant empereur. Elle arriva en France, et ne plut ni à la populace, ni à la cour, ni à l'ancienne noblesse. La bassesse du mariage qu'elle avait fait, sa hauteur déplacée, éloignèrent les cœurs encore davan-

tage. D'ailleurs nous regrettions tous Joséphine, à laquelle nous étions accoutumés, qui tenait à merveille sa cour bourgeoise, et dont le ton nous convenait sur tous les points. Cette préférence était si bien établie, qu'un jour, me trouvant chez un sculpteur, il me demanda d'une épreuve en plâtre d'un portrait de l'archiduchesse 36 francs, et 72 de celui de l'impératrice couronnée Joséphine. Surpris de la différence de prix entre deux ouvrages de la même grandeur et du même maître, je lui en demandai la cause. « Elle est simple, « me répondit-il; personne ne veut de « Marie-Louise, et tout le monde achette « sa rivale; il m'a donc fallu différen- « cier les prix pour me défaire à perte « du buste de notre souveraine actuel- « le. » La liaison ridicule de cette princesse avec la fameuse duchesse de M..., amitié qui paraissait tout au moins indécente, ne contribua pas peu à éloigner d'elle l'opinion publique : elle la per-

dit entièrement lorsqu'on la vit aller au sénat demander des hommes et des trésors pour combattre son père, et prononcer d'une voix ferme le discours qu'on lui avait fait, pour faire rire à ses dépens. On prétendait dans la société qu'elle appelait l'empereur *mon hanche*, estropiant par son accent allemand le mot tendre, de *mon ange*. Elle ne parlait à personne, affectait une hauteur excessive, assez déplacée, quand elle affichait un si grand attachement pour le chef d'une cour qui, sous tous les rapports, valait bien son maître. L'objet de sa haine était Joséphine : elle ne pouvait en entendre paler; et Dieu sait ce qu'elle pouvait en dire, car la princesse ne brillait point par son esprit. Elle devint mère... Le fut-elle?.. On le dit : je ne l'affirmerai point, car je ne le crois pas moi-même.



La reine Hortense donnait un bal auquel l'empereur avait promis de venir. Le grand-chambellan se rendit au châ-

teau dans toute la plénitude de sa parure, lorsqu'il prit fantaisie à Napoléon de se rendre à pied au palais de sa belle-fille. Le comte de Montesquiou enrageait de cette envie : il se crotta comme un barbet, fut même poursuivi par les polissons, qui l'accueillirent de l'épithète de *chie-en-lit*, ce qui appela le sourire sur la grave physionomie de l'empereur, dont le modeste uniforme n'attirait pas les regards comme le manteau de velours rouge surchargé de broderies que portait le grand-chambellan. Ce fut en cette soirée que se jetèrent les premiers fondemens de l'intrigue du dominateur de la France avec la belle lectrice G.... La reine Hortense régnait alors sur le cœur de Napoléon, et elle se flattait de conserver une conquête qui par deux fois avait suppléée le roi Louis dans les créations de la paternité. Hortense s'attendait à voir monter ses enfans au trône nouvellement établi, mais les destins en ordonnèrent autrement. La première

mortification qu'elle essuya fut de se voir préférer une femme qui, si elle était d'un rang inférieur, était d'une beauté bien supérieure. Napoléon à la vue de madame G..., éprouva les désirs impétueux, signes précurseurs d'une grande passion; il ne put la maîtriser, et d'ailleurs il n'était pas accoutumé à se déguiser pour des sentimens de ce genre. Despote absolu, peu lui importait l'opinion de ceux qui l'entouraient. Il s'approcha de madame G..., et causa avec elle de ce ton pénétré que prend un homme qui aime, ou du moins qui désire beaucoup. Flattée d'une aussi éclatante conquête, la belle G.. s'apprécia à sa juste valeur; mais elle vit en même temps les obstacles que lui opposerait la jalousie de la reine : elle se promit donc de tout combattre et de tout surmonter. Hortense, de son côté, ne s'aveugla pas; elle connut aussi quelle rivale son imprudence venait de se donner, et elle chercha à diminuer l'impression qu'elle pouvait produire.

Mais ses projets furent déçus avant même qu'elle eût eu le temps de les mettre à exécution. Le lendemain matin, Napoléon entra chez Joséphine. « Madame, lui dit-il, depuis long-temps « vous désirez prendre pour votre lec- « trice madame G... ; je suis fâché de « n'avoir pas encore songé à faire cette « nomination; je répare ma négligence, « et j'ai donné les ordres nécessaires « pour que le brevet soit expédié à votre « protégée. » L'impératrice, toute surprise d'un propos pareil, et qui de sa vie n'avait songé à appeler cette dame auprès d'elle, ne sut trop que répondre à l'empereur; cependant, pour ne pas lui déplaire, tant elle le craignait, quoiqu'elle soupçonnât ce qui allait se passer, elle fit une révérence, que son époux interpréta comme un remercîment. En même-temps un secrétaire du cabinet de l'empereur avait écrit à madame G..., que, d'après la demande de S. M. l'impératrice, qui désirait l'avoir attachée à

son service en qualité de lectrice, elle était nommée par l'empereur, et devait entrer à l'instant même dans ses fonctions. La joie de la dame n'eut point de bornes; elle s'empressa de courir au château, bien décidée à montrer l'excès de sa reconnaissance de quelque façon qu'on pourrait l'exiger. L'impératrice la reçut avec froideur, sans cependant se montrer désobligeante, chose que ne lui permettait pas la bonté sans pareille de son caractère. Dans l'après-midi de ce même jour, la reine Hortense vint voir sa mère, pour lui faire part de ses inquiétudes au sujet de madame G..., et combien il serait urgent de la dérober aux regards de Napoléon. Elle arrive, elle entre, elle voit!.... madame G... avec l'impératrice et l'empereur! Celui-ci, avec un malin sourire, lui annonce l'acquisition que Joséphine vient de faire. Un coup de foudre eût moins étonné la reine. Si ses paroles ne purent témoigner son courroux, du moins laissa-t-elle à ses regards

le soin de l'exprimer sans contrainte. Le reste de l'histoire rentre dans le commun des événemens ordinaires : l'empereur se montra pressant, la dame parut faible, et nous pouvons imaginer ce qui s'ensuivit naturellement.

Le lecteur se rappelle peut-être que, dans le premier volume de cet ouvrage, nous avons inséré une notice assez intéressante sur la vie et la mort du malheureux duc d'Enghien. Nous voulions, pour compléter ce récit, y ajouter quelques détails particuliers; mais en ce moment nous n'avions pas à notre portée les lumières que nous souhaitions. Plus heureux aujourd'hui, nous pouvons les insérer dans ce volume. On était au commencement du mois de février 1804. Le chef de bataillon Rosey, personnage accrédité près de M. Drake, alors ministre d'Angleterre à la cour de Stuttgard, fit prévenir le premier consul que l'ambassadeur anglais entretenait des intelli-

gences en France, par l'entremise des agens qu'il avait sur la rive droite du Rhin, tant à Weissembourg qu'à Offenbourg, où la baronne de Reich était principalement signalée. On ne perdit pas de temps, et d'habiles mouches furent aussitôt dépêchées sur la rive droite du Rhin, avec l'ordre de s'établir dans les diverses sociétés des agens du gouvernement anglais, ou tout au moins de s'y ménager des entrées. Le chef de bataillon Rosey devait les aider secrètement dans leur mission. Le 2 mars, on remit une lettre au premier consul : elle était d'un des espions qui s'était introduit dans la société de la baronne de Reich. Après de nombreux détails sur les intelligences de la dame et de ses commettans, on trouvait les phrases suivantes : « Mardi soir, j'étais chez la baronne ; la société était fort nombreuse. Je faisais ma partie avec M. de Stalanberg. On discutait vivement sur les succès militaires du premier consul : les uns les attribuaient à ses

Digitized by Google

grandes connaissances dans l'art du guerrier, les autres niaient hardiment cette conséquence, quand un homme de la compagnie nous dit que, pour juger cette question, il fallait avoir entendu ce qu'en pensait un très-grand personnage, homme sur-tout fait pour prononcer sur ces sortes de matières. Les exploits de Buonaparte, me disait cet homme profond, prouvent fort peu de chose en faveur de son génie militaire : depuis longtemps j'ai le secret de ses succès et celui de sa tactique. Il ne doit ses triomphes qu'au peu de prix qu'il met à la vie de ses soldats : tant que les autres puissances ne lui opposeront pas un pareil système de guerre, elles ne peuvent compter que sur des revers. Oui, Messieurs, ajouta-t-il, c'est en jetant des bataillons entiers sous le sabre de l'ennemi, c'est en ne comptant point les morts ni les blessés, que ce prétendu grand capitaine est parvenu à séduire l'Europe par l'éclat de ses armes. Tout le monde fut frappé

de ce discours. On demanda le nom de la personne qui avait porté ce jugement : le narrateur fut inflexible, et ne voulut pas le nommer. Depuis un quart-d'heure je ne jouais plus : j'avais bien remarqué mon homme; je ne le quittai point. Nous liâmes conversation. Je lui témoignai doucement le désir de connaître la personne qui portait sur le génie militaire du premier consul un jugement si fixe. Je n'obtins rien, et même je m'aperçus que mes sollicitations ne lui faisaient pas plaisir. Je les cessai, pour ne pas donner de soupçon. Le lendemain, je pris des renseignemens sur mon particulier. Je n'appris d'abord que des choses insignifiantes; mais, le jour d'après, on me dit que cet homme était bien vu de M. le duc d'Enghien, que même il avait demeuré trois semaines à Ettenheim. Ce fut un trait de lumière pour moi; et, d'après quelques indices faibles à la vérité, je me tromperais bien si le duc d'Enghien n'était pas l'auteur

du discours précité. Quant à la baronne de Reich, c'est le centre commun de toutes les intelligences qui se pratiquent en France. » Ce rapport secret fit sur Buonaparte un effet aussi prompt que terrible. Il s'enferma dans son cabinet : une heure après il envoya chercher le général Murat, gouverneur de Paris. Sitôt qu'il fut arrivé, le premier consul lui parla avec vivacité. Le général se mit auprès d'un bureau, et prit des notes durant un bon quart-d'heure, après lequel il se retira. Resté seul, Buonaparte se mit à la croisée : il y avait beaucoup de monde dans le jardin ; il n'y resta qu'un moment, puis il se retira dans son cabinet, et fit demander son épouse. J'ignore ce dont il fut question entre eux ; mais en se retirant elle était pâle et triste. Son époux lui dit : « Que voulez-vous ? c'est le seul moyen. » Il s'arrêta, et elle reprit même le chemin du cabinet ; mais ils n'y entrèrent pas. « Calmez-vous, lui dit-elle. » — « Mais je suis calme, très-calme :

« d'ailleurs, j'ai médité cette affaire. » — « Mon ami! » — « Plus bas, ou rentrons ». — « Non, je suis trop affectée : je vous « quitte, mais je vous écrirai. Ah! mon « ami, ne précipitez rien. » Le même soir elle se rendit à la Malmaison, où j'appris que le second consul était venu la trouver. Buonaparte, en quittant son épouse, revint à la croisée sur le jardin. Son front était éclairci, une faible teinte de joie nuançait ses traits. Il fut visité par plusieurs grands dignitaires ; il les entretint avec douceur et tranquillité. A huit heures il se rendit au spectacle, où il ne resta pas long-temps, car à neuf heures et demie il était déjà de retour. Le lendemain de bonne heure, un homme qui porte avec lui la malédiction publique, le sieur T.... entra dans le cabinet où était rassemblé un assez grand nombre d'individus. Dès que le premier consul l'eut aperçu : « J'ai à vous parler, lui dit-il, laissez écouler la foule. » En effet, il resta seul après que tout le monde fut

Digitized by Google

sorti. Dans ce moment Buonaparte le prit assez familièrement sous le bras, puis ils se mirent à se promener de long en large, tout en parlant avec véhémence. J'ignore quelle objection T.... fit au consul, mais celui-ci lui dit : « Venez , je vais vous en convaincre » ; et il l'entraîna dans une autre pièce où ils restèrent long-temps. On annonça Cambacérès. Il revenait directement de la Malmaison : il lui remit une lettre. « C'est de ma femme , dit le « consul sans l'ouvrir, je gage en savoir « le contenu. Mais tout ce qu'on peut « me dire est inutile : c'est un parti pris, « tout me le commande; oui, Monsieur, « tout me le commande. » Cambacérès était debout, le dos tourné au feu ; il ne répliqua rien. Tous les deux sortirent. Depuis cette époque jusqu'au 10 mars , il y eut tous les jours des conférences secrètes chez le consul. Peu de personnes y étaient admises , et c'étaient toujours les mêmes ; c'étaient les Thibaudeau , Réal, Merlin, Savary , et quelques au-

Digitized by Google

tres...... Dans la nuit du 10 au 11, le gouverneur de Paris, le général Hullin et un autre militaire, furent introduits dans le cabinet de Buonaparte : il était seul. Après avoir gardé le militaire un grand quart-d'heure, il le congédia. Son dernier mot fut, *de la diligence sur-tout.* Cet homme était le général Ordener; c'est ce que j'ai appris le soir même. Quatre à cinq jours après, madame Buonaparte fit demander à son époux un moment d'audience. « Qu'elle vienne, dit-il tout haut; mais si c'est pour ce que je présume, assurez-la qu'elle n'obtiendra rien. » Quelques instans après, nous la vîmes arriver. Le consul la reçut sur la porte du cabinet, qu'il ne voulut point fermer, afin d'empêcher son épouse de s'expliquer hautement. Cependant elle ferma la porte d'elle-même : alors ce ne fut plus qu'un bruit sourd, pendant à-peu-près dix minutes. Joséphine se retira chez elle le visage inondé de larmes; qu'elle ne cherchait pas à cacher. Son époux me dit de

la suivre jusque dans l'antichambre, et de venir lui dire ce qu'en diraient ses femmes. J'y restai bien une demi-heure. Madame Buonaparte avait versé des pleurs, et s'était mise au lit. Ses femmes me dirent seulement que c'était une grâce qu'elle avait sollicitée de son mari, qui la lui avait opiniâtrement refusée. Cette confidence n'étant pas de nature à la rapporter au consul, je ne lui parlai que de l'état où se trouvait son épouse. « C'est « sa faute, dit-il brusquement, et sans « faire attention qu'il me parlait; le duc « a mérité son sort : l'univers ne peut le « sauver; je le lui ai dit vingt fois, elle « persiste »; et puis, s'apercevant que j'étais-là : « Je ne sais plus ce que je dis, « cela me trouble. » Il se mit à regarder sa montre. « Je veux sortir dans une « heure. » Il se mit ensuite à la fenêtre en parlant toujours très-haut ; mais, comme il avait la tête en-dehors, je ne pus rien entendre. Le même soir de l'arrivée du prince au donjon de Vincennes,

le consul réunit un conseil secret. Sur les deux heures du matin, un courrier, venu de Vincennes, remet une lettre à Buonaparte. Celui-ci passe dans son cabinet, y reste peu de temps, appelle un aide-de-camp, lui donne l'ordre de courir à Vincennes, et de ne revenir qu'avec la réponse du billet dont il le charge. Cette affaire terminée, il revient au milieu du cercle; mais quelque effort qu'il fît, il ne put prendre part à la conversation. A cinq heures du matin, le même aide-de-camp arrive, remet un billet au premier consul, qui en brise le cachet et le lit, après quoi il ajoute tout haut : « Il y a assez long-temps; je n'en entendrai plus parler!... » Ce fut ainsi que ce monstre reçut la nouvelle que le crime qu'il avait ordonné était consommé.



Trois auteurs s'étaient particulièrement dévoués à l'adoration de Buonaparte : Etienne, Hoffman et Jouy. Ce

Digitized by Google

dernier sur-tout, vrai modèle d'amour-propre et de suffisance, flattait son maître avec une servilité sans exemple. Tout en vantant l'ancien régime, il prenait à tâche de le déprimer. Une seule citation mettra le lecteur à même de juger de la vérité de l'accusation. Nous en prendrons les preuves dans son ouvrage de l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, tome II, p. 121, n° 11, article intitulé : *Deux Journées à quarante ans de distance*. Il s'agit de donner en passant un coup d'encensoir à Napoléon, et un coup de patte à la famille auguste alors malheureuse. C'est l'Ermite qui parle : « (22 mars 1772)... A « Versailles... La parade n'a été ni plus « longue ni plus brillante qu'à l'ordi- « naire : une ligne d'habits bleus, une « ligne d'habits rouges, le salut des es- « pontons, et marche à la caserne ! Le « roi s'est montré un moment sur le « balcon, un bouquet à la main...... « (22 mars 1812)..... Je suis revenu du « Carrousel, où je me suis arrêté pour

« voir passer la revue. Quel magnifique « spectacle ! sous les armes vingt mille « hommes des plus braves, et des plus « belles troupes du monde, un état-« major brillant de gloire et de jeunesse, « tout le luxe de la guerre au milieu des « trophées de la victoire, et l'empereur « à cheval commandant une armée de « héros, dont il est à-la-fois le chef et le « modèle. » Cet auteur est sur-tout d'un amour-propre excessif. J'ai toujours admiré avec quel front, *faisant ses affaires lui-même,* comme le vieux et naïf Le Mierre, il vantait outre-mesure sa pitoyable tragédie de Tippoo-Saïb. Il y en a pour mourir de rire, lorsqu'on lit les lignes flatteuses que s'adresse ce faiseur de toutes les plus fades flagorneries impériales ; genre dans lequel il a surpassé ce Treneuil, aujourd'hui si *pur* et toujours si plat, qu'on n'a jamais forcé à louer Buonaparte, à moins qu'il ne s'y soit cru contraint par l'argument irrésistible de mille écus dont on payait exactement

Digitized by Google

ses hymnes adulatrices. Le sieur Hoffman ne mérite pas d'avoir un long article : il suffira de dire qu'il se rendit le détracteur de M. de Châteaubriand, lorsque celui-ci était malheureux et persécuté, et qu'il se proclama sans pudeur le défenseur d'Etionne, à l'époque où celui-ci avait fait la comédie des *Deux Gendres* aux dépens de celle de *Connaxa*. Pour Etienne..... Oh ! celui-là, je pense, est aujourd'hui suffisamment connu. Sous Buonaparte placé à la tête de la police littéraire, il recevait quarante mille francs de traitement, il pillait avec audace les anciens auteurs pour composer ses pièces nouvelles, il se chargeait des articles où l'on flagornait le gouvernement ; en un mot, l'empereur de l'île d'Elbe n'eut jamais de plus ardent Séide que ce fils naturel.



Le comte de P..... m'a raconté l'anecdote suivante, qu'il m'a certifiée ; d'ail-

leurs, je n'ai pas eu de peine à y ajouter foi, car elle ne fait que confirmer un mot bien connu de Buonaparte. Il se trouvait un jour au château, dans le salon des chambellans, lorsqu'il reçut l'ordre d'entrer dans le cabinet de l'empereur. Celui-ci était assis devant son bureau, déjà chargé de plus de vingt bougies, quoiqu'il fît encore grand jour, et fort occupé à considérer une immense carte géographique sur laquelle les quatre parties du monde étaient dessinées. « Je vous ai fait appeler, lui dit-« il, pour que vous me donniez quelques « renseignemens sur la Turquie, que vous « avez parcourue. » A ce propos, poursuivit le comte, nous entrâmes dans une longue discussion sur les gouvernemens orientaux, sur l'exaltation des Arabes, combien il serait facile de les faire mouvoir de nouveau. « Pourquoi, dit l'empe-« reur, ne puis-je diriger mes flottes sur « ce point ! J'étendrais bientôt la puis-« sance de la France sur tout le littoral « de l'Océan des Indes. Le Mogol et

« la Perse ne m'échapperaient pas. Mais
« puis-je me livrer à de telles idées,
« former de tels projets pour la grandeur
« de ma couronne, tant que je n'ai au-
« tour de moi que des rois jaloux, en-
« vieux de ma gloire, qui regardent
« avec dépit l'éclat qui m'environne ? Il
« leur semble que, parce que je suis le
« premier de ma dynastie, je ne puis
« marcher leur égal. » — « Mais, Sire,
« lui repartis-je, la plus grande partie
« des souverains de l'Europe me paraît
« l'amie de votre majesté. » — « Nous
« ne sommes pas de grands amis, je
« vous assure : ils me craignent, mais
« ils me haïssent. Mais ils ne me trom-
« pent point ; je sais à quoi m'en te-
« nir sur leur compte, bien convaincu
« *qu'au moindre revers, celui qui le plus*
« *me flagorne sera le premier à m'aban-*
« *donner*. On m'a prêté un propos qui
« n'est pas dépourvu de raison ; on as-
« sure que j'ai dit : *Avant dix ans, ma*
« *dynastie sera la plus ancienne de l'Eu-*

Digitized by Google

« *rope*. Je ne l'ai pas dit, mais j'aurais
« dû le penser : *il faut tout régénérer*
« *lorsqu'on veut établir des institutions*
« *nouvelles*. D'ailleurs, n'est-il pas vi-
« sible que ces vieux trônes sont plus
« qu'à demi-pourris ? Une dernière se-
« cousse donnée, et ils tomberont pres-
« que d'eux-mêmes. A-t-il fallu long-
« temps pour renverser celui de Louis
« XVI ? J'ai anéanti celui de Sardaigne,
« celui de Naples : ceux d'Espagne, de
« Portugal sont déjà rétablis sur un nou-
« veau plan, le sthatoudérat n'existe
« plus ; enfin, de seize têtes couronnées
« qui vivent en ce moment, cinq sont
« mes frères ou mes alliés, et par con-
« séquent de nouveaux souverains. Jo-
« seph en Espagne, Murat à Naples,
« Louis en Hollande, Jérôme en West-
« phalie, Bernadotte en Suède, et moi
« en France et en Italie, voilà déjà sept
« trônes occupés depuis peu. N'ai-je pas
« créé les trois rois de Wurtemberg,
« de Saxe et de Bavière ? Ainsi ne suis-

« je pas leur aîné ? Il reste encore les « empereurs d'Autriche, de Russie, le « sultan, et les rois d'Angleterre, de « Prusse, et de Danemarck. Pour ce « dernier, son royaume figure mal à « l'extrémité septentrionale de mon vaste « empire. Je donnerai la Norwége à « Bernadotte, et je garderai le reste, « *dont je ferai des majorats et quelques* « *établissemens pour les filles de mes frè-* « *res*. Jérôme réclame sa part de la « Prusse ; et d'ailleurs je ne puis souf- « frir ces *ganaches brunswickquoises*. Reste « donc l'Autrichien. *Oh ! pour celui-là,* « *il y aura trois beaux royaumes à faire* « *de la Hongrie, de la Bohême, et de l'Au-* « *triche. Avec de pareilles propriétés, je* « *récompenserai de grands services, et* « *j'acheverai d'établir les princes de ma* « *maison. Alors, si mon frère de Péters-* « *bourg veut m'entendre, nous ne ferons* « *qu'un déjeûner du turban vert*. De là « Grèce on passe en Asie. Ce sera là le « coup de foudre dont je t'anéantirai,

« insolente Angleterre ! » dit-il, en frappant à poing fermé sur la partie de la carte géographique où les îles britanniques étaient dessinées. J'avoue qu'une conversation aussi extraordinaire me jeta dans un étonnement qui se peignit sur ma physionomie ; l'empereur le remarqua, il s'aperçut même qu'il avait peut-être été trop loin; aussi il poursuivit en ces termes : « Convenez que je viens de dé-
« rouler devant vous de brillans châteaux
« en Espagne : on les fait aux Tuileries
« tout aussi bien que dans une obscure
« chaumière. » — « Sire, lui répliquai-
« je, les rois comme vous ont de grands
« moyens pour réaliser les rêves qu'ils
« peuvent faire, sur-tout lorsqu'ils doi-
« vent servir à augmenter la gloire de la
« patrie. » — « Oui, vous avez raison,
« repartit-il flatté de la tournure que j'a-
« vais donnée à ma réponse ; si je cher-
« che à agrandir la France, c'est pour
« la rendre la première et la plus flo-
« rissante des nations, et elle ne peut

« l'être, qu'alors où l'Europe lui sera liée
« par un pacte fédératif ou par les nœuds
« du sang : la chose est en assez bon train.
« Voilà déjà plus de la moitié du plan qui
« a réussi ; le reste ira de lui-même ; mais
« avant tout, il faut que je me donne
« des héritiers, car, peut-on toujours tra-
« vailler pour les autres ? Comte, (pour-
« suivit-il en s'appuyant familièrement
« sur mon bras, et en me regardant avec
« son bel œil qu'il savait rendre doux
« quand il en avait la fantaisie), vous
« avez couru l'Europe, que dirait-on si
« je me remariais ? Quelle princesse pour-
« rait partager mon trône ? Allons,
« voyons, conseillez-moi. » — « Que me
« demandez-vous, Sire ? Puis-je, comblé
« des bienfaits de l'impératrice, vous con-
« seiller à son préjudice ? » — « Bien, bien,
« j'aime qu'on soit reconnaissant ; mais
« la raison d'état ne s'arrange pas de ces
« considérations humaines ; *je ne veux*
« *pas d'adoption, cela ne me dit rien*. Je
« veux (en riant) un enfant tout à moi ;

« on m'en donne deux qui me tiennent
« de près, *mais avec les Parisiennes, on*
« *n'est jamais sûr de rien*. Parlez-moi
« donc à cœur ouvert; ma femme elle-
« même ne vous en saura pas mauvais
« gré. » — « Je dirai donc à votre ma-
« jesté qu'il n'est pour lui en Europe
« qu'une seule épouse, une archiduches-
« se. » — « Allons, allons, ils se sont
« tous donné le mot. Et pourquoi pas,
« s'il vous plaît, la sœur de l'empereur
« de Russie? » — « Sire, elle viendrait
« de bien loin; elle nous serait entière-
« ment étrangère, tandis qu'une alliance
« avec l'Autriche vous rend germain
« avec tous les princes qui règnent au-
« jourd'hui. » — « Croyez-vous que je
« l'obtiendrai sans guerre? *Ces vieux Cé-*
« *sars voudront-ils du plus jeune?* Au
« reste (poursuivit-il en faisant un
« geste d'écrasement), malheur à lui
« s'il me la refuse! oui, je pense qu'il
« faudra en venir là. Savez-vous que
« quatre princes, sortis de mon sang,

Digitized by Google

« tromperaient furieusement de nom-
« breuses espérances? Mes frères ne se
« croient-ils pas déjà mes successeurs ?
« *Eux, s'asseoir sur mon trône! je ne leur*
« *en donnerais pas pour trois mois.* Lu-
« cien eût pu seul y prétendre, et enco-
« re !.... *Tenez, en voilà un qui tire tout*
« *son éclat de son opiniâtreté; il n'a d'autre*
« *talent que celui de la résistance;* et s'il
« était chargé du poids d'un sceptre, on
« cesserait bientôt de lui dire quelque
« chose. *Il est une autre famille qui n'a*
« *pas perdu toutes ses illusions; elle songe*
« *encore à la couronne de France, et ce-*
« *pendant les dix-huit dernières années*
« *sont dix-huit siècles qui l'en séparent;*
« *vous auriez dans l'avenir pour monarque*
« *plutôt un archiduc, un Russe, un Prus-*
« *sien même, qu'un Bourbon.* Le dernier
« des Français prendra avant eux
« place sur le trône où je m'asseois; il
« n'est pas aujourd'hui un général de
« brigade qui ne le leur disputât. Oui,
« plus j'avance en âge, et plus je le vois,

« il me faut des enfans pour consolider « mon empire ; il ne me faut pas de « princes rivaux si je veux gouverner « avec sûreté. Voilà en deux mots ma « politique. Il est bien encore une troi- « sième chose dont je voudrais me pas- « ser, dont je me passerai certainement; « mais pour celle-là je ne puis vous la « dire, vous en savez déjà assez. » Je ne doutai pas qu'il ne parlât du pape. Ici nous fûmes interrompus, il me congédia, et je me retirai. Savez-vous quel fut sur moi l'effet d'une conversation pareille? Il me pénétra de terreur; je ne pouvais me faire à l'idée que l'empereur ne se re- pentît pas de la confidence qu'il m'avait faite, et dans ce cas, je savais le sort qui me serait destiné; heureusement qu'il n'en fut rien : néanmoins, sa méfiance ne fut pas entièrement mise de côté. Pendant plus d'un mois, les gros colliers de la cour cherchèrent à me faire parler ; on m'en- toura même dans mes habitudes parti- culières, on voulut savoir de moi les dé-

tails de ma conversation mystérieuse avec le monarque. Vains efforts, j'avais trop devant moi la vue du donjon de Vincennes; la frayeur servit de gardien à ma langue; aussi l'empereur fut-il si content de moi qu'il ne tarda pas à m'employer dans deux missions assez importantes. « Un autre jour (me dit le comte), vous saurez ce que j'y fis, et vous conviendrez que mes confidences valent les vôtres. » Il termina, et nous nous séparâmes.



Lettre de P. L. L., employé à la cour du roi J...., à son ami R.

Eh bien! mon excellent conseiller, mais fort mauvais prophète, vous voyez que je suis toujours ici, quoique vous m'eussiez prédit que je serais promptement sacrifié par l'inconstance de Jérôme à la haine de Napoléon. Oui, je suis toujours à la cour de Westphalie, et dans

une faveur croissante; bibliothécaire sans bibliothèque, et lecteur d'un prince qui n'aime pas les livres. Je ne lis pas, je conte. Je ressemble assez à la princesse Scheherazade, à qui le sultan demandait chaque nuit une de ces histoires qu'elle contait si bien. Si l'on vous disait qu'il est une cour sur la terre où l'on ne s'ennuie pas, où il n'y a ni intrigues, ni étiquette, peu de bals parés, de dîners d'appareil; dans laquelle le libertinage aimable s'est réfugié avec ses goûts recherchés, ses vices élégans; où les courtisans chansonnent le maître qui les fait chansonner à son tour; qu'il est un pays où personne ne s'occupe de politique, où le gouvernement est sans inquiétude, où la police est sans activité, où l'on oublierait le nom et l'existence de Napoléon, si l'on ne s'en rappelait à la vue des espions qu'il nous envoie, des instructions qu'il adresse à nos ministres, et des mercuriales un peu rudes qu'il adresse de temps en temps à son jeune frère; si l'on

vous disait que cette cour est celle du roi Jérôme, et ce pays le royaume de Westphalie, vous vous écrieriez que celà n'est pas possible, que cela n'est pas vraisemblable : invraisemblable soit, mais impossible, venez vous en convaincre vous-même. Il est vrai qu'on a fait beaucoup d'efforts pour nous donner une autre direction, qu'on a voulu obscurcir notre horizon de quelques nuages qui enveloppent le palais des Tuileries; mais on n'y a pas réussi; nous sommes restés gais malgré la sombre politique qui voulait nous dévouer aux tourmens de la haine, des soupcons, aux entraves de l'étiquette sévère, et d'une réserve repoussante. On nous a envoyé des instructions que nous n'avons pas lues, des ordres que nous n'avons pas exécutés, et des Mentors que nous avons séduits. Ceux-ci commencent d'abord par réprimander; ils boudent ensuite quand ils ne sont pas écoutés. Mais bientôt la contagion les gagne, nos mœurs faciles

les séduisent, et ils n'écrivent plus sur notre compte que ce que nous voulons bien leur dicter ; en sorte que nous pouvons nous écrier avec vérité : *Paris n'est plus dans Paris, il est tout où nous sommes.*

Vous connaissez le prince Jérôme, et vous devez bien penser que sa situation actuelle est loin d'avoir altéré son caractère. Moins surveillé, ou plutôt moins tyrannisé par son frère, il s'est livré à ses goûts avec plus d'abandon ; et excepté que nous lui avons ôté cette brusquerie qui est un des traits caractéristiques de tout ce qui porte le nom de Buonaparte, et que nous lui avons appris à être libertin sans scandale et débauché sans crapule, il est resté le même. Et la reine, direz-vous, dont les manières sont si froides et les mœurs si sévères, comment s'arrange-t-elle de la gaîté de cette cour? Ah! mon cher, la reine nous méprise trop pour s'occuper de ce que nous faisons ou pour s'en plaindre. Buonaparte

nous importune pour que nous ayons des héritiers. L'amour, le puissant amour, pourrait seul faire un miracle; mais il ne peut commencer où il n'y a point de contact; et je crois qu'il n'y en aura plus. C'est là le secret du roi; car vous pensez qu'il n'a pas osé avouer qu'il méprisait l'ordre que lui avait donné son frère de croître et de multiplier. Rien de plus piquant que la scène de la première nuit, telle que dans nos petites orgies de Napoléonshoéhe le roi s'amuse quelquefois à nous la retracer. Imaginez-vous un homme dont la première et véritable femme est encore vivante, un jeune Corse, un Jérôme Buonaparte, le fils d'un petit bourgeois d'Ajaccio, le frère de celui qui a fait verser tant de larmes aux princes et princesses de l'Europe; imaginez-le approchant sans ménagement une princesse orgueilleuse et timide, méprisant ses pleurs, la poursuivant jusque dans les bras de madame de Westerholt, sa gou-

vernante, près de laquelle elle s'était réfugiée; imaginez les sourires malins des dames d'honneur et la rougeur des demoiselles de compagnie, toutes réveillées par ce bruit inattendu; imaginez le lendemain Jérôme regardant sa nouvelle épouse avec un air moqueur, et celle-ci, chez qui la timidité était évanouie, lui opposant la hauteur la plus provoquante, et vous n'aurez qu'une faible idée de cet épisode unique en son genre, et dont je me propose de consigner les détails dans un roman qui paraîtra quand il ne me sera plus interdit de par Napoléon d'écrire des romans. Depuis ce temps la princesse nous méprise, et nous le lui rendons bien. Deux intrigantes consommées, la Bonneuil et la Reitz, que nous avons placées auprès d'elle, l'ont gagnée par leurs complaisances étudiées, leur conversation enjouée et spirituelle, et sur-tout par l'art avec lequel elles servent le goût qu'elles lui ont inspiré pour les modes françaises. Le roi

Digitized by Google

a cinq maîtresses, mais tout cela est ménagé avec autant d'adresse que de décence : aucune n'est en titre, les confidens du prince paraissent les avoir pour leur compte. Moi, je suis dans le bâtiment gothique de Napoléonshoéhe, avec l'aimable Caroline, qui a fait tourner tant de têtes à Paris avec sa jolie voix et sa figure mutine. Le médecin Personne est l'époux supposé d'une comtesse allemande que nous avons enlevée à Munich ; celle-là est la Junon de nos petits soupers, la mienne en est l'Hébé. Le brave S... notre ministre de...., ne se doute pas que son épouse entretient chez elle, sous le titre de première femme de chambre, la petite Heberti, qui, après avoir brillé quelques jours parmi les fringantes élèves de Therpsicore, a consenti, avec une complaisance que l'amour seul a pu lui inspirer, à végéter dans une situation obscure, dont les ennuis lui paraissent bien compensés par la préférence réelle que le roi lui accorde, mais qui, pour cela même, doit

être enveloppée d'un profond mystère si l'on ne veut pas exposer l'aimable enfant à être enlevée par l'ordre de Napoléon, comme le fut il y un an la petite Henin, qui avait eu la fantaisie de nous suivre de Paris à Cassel. Le secrétaire des commandemens couvre de son aile protectrice une Italienne charmante qui peint comme Kauffmann, et chante comme Festa, que le prince Borghèse avait enterrée dans les environs de Paris, et que nos limiers ont bien promptement découverte. L'histoire de cette femme est un roman, et les incidens de son séjour ici, ses jalousies, ses tendresses, ses caprices, ses froideurs et ses infidélités, offrent ce qu'il y a de plus piquant et de plus varié. Enfin la cinquième de nos houris était l'élève d'un de nos ministres; mais laissée par celui-ci à la merci de la générosité du roi, nous l'avons séduite: celle-là n'est sous la sauve-garde de personne; c'est une orpheline qui vit de nos bienfaits, et à qui, par égard pour la mémoire de son Mentor, nous laissons

la jouissance d'une des nombreuses chaumières éparses dans nos jardins royaux. Il faudrait le pinceau du grand Jean-Jacques pour retracer dignement les progrès et la suite de cette séduction, précédée de toutes les circonstances qui pouvaient en augmenter les délices, et de tous les remords faits pour en rendre les suites piquantes; mais je ne sais pas peindre comme Rousseau, et je ne suis, hélas! que le Callot du sentiment. Outre ce tour que nous a joué notre frère l'empereur, il en est un autre qui nous tient encore plus au cœur, parce que nous soupçonnons qu'il est le fruit d'une délation de la reine. Tornezy, banqueroutier gênois, mais, par la protection de la princesse Pauline, devenu banquier de la cour de Westphalie, a une femme charmante. La voir, l'aimer, fut pour le roi l'espace d'un moment, et l'obtenir, le résultat d'un désir. Après beaucoup d'obstacles que l'étiquette opposa aux volontés du souverain, celui-ci obtint enfin que sa maîtresse

serait présentée; cette difficulté étant vancue, on s'observa moins. On se plaît à embellir ce qu'on aime, et madame Tornczy eut les plus beaux diamans et le plus bel équipage de la cour : on aime aussi que l'admiration publique justifie le choix du cœur, et l'on ne peut se résoudre à jouir sans exciter un peu l'envie ; et dès-lors commencèrent les bals, les fêtes dans lesquelles la reine, se trouvant déplacée, cessa bientôt de paraître, laissant sa rivale l'objet de toutes les adulations et de tous les hommages. Nous disions tous au roi que cela ne pouvait durer, qu'il devait s'observer davantage, que ses amours finiraient par une catastrophe ; mais, exalté par sa passion, il prétendait qu'il devait être libre, qu'il n'en serait pas de cette femme comme des autres ; qu'il la disputerait à la tyrannie de son frère, et qu'au besoin il ferait un éclat qui étonnerait l'Europe. Un matin, à quatre heures, un courrier arrive avec un ordre spécial et péremp-

toire à Siméon, de faire partir sur-le-champ sous sa responsabilité, et autant que possible à l'insu du roi, Mme Tornezy et son époux. Siméon, les larmes aux yeux, entre chez le roi, lui communique cet ordre qui n'accorde aucun délai à la réflexion, aucun prétexte à la désobéissance. Hélas! le roi Jérôme n'était pas brave ce jour-là; il devint aussi tremblant que Siméon, se montra aussi soumis que lui, et à six heures du matin madame Tornezy quitta Cassel avec son mari, auquel on permit, par forme de compensation, d'emporter sa caisse. Vous pensez que plus cette soumission a été parfaite, plus elle a laissée de profondes traces de chagrin. Mais ce n'est que dans les petits soupers de Napoléonshoëhe, qu'on ose laisser transpirer le mécontentement, bien certain qu'il n'y a là ni traître ni espion. Quoique je vous aie dit qu'il y a à la cour peu de bals parés et de dîners, nous sommes obligés de nous prêter quelquefois à la représentation;

nous modelant alors sur la cour des Tuileries, nous sommes vraiment magnifiques. Ce n'est guère que dans ces circonstances que nous voyons les grands officiers de l'État. Le roi aime d'autant moins ces séances solennelles, qu'il faut qu'il y paraisse avec la reine, dont la belle tête, la fraîcheur et l'énorme embonpoint contrastent singulièrement avec sa petite stature, sa maigreur, son teint jaune, et cette certaine laideur qu'il tient de famille. Il a cependant en aisance ce qu'il n'a pas en noblesse, et en effronterie ce qui lui manque en majesté. C'est dans ces momens que, pour imiter son frère, il a toujours soin de rechercher dans la parure des individus qui lui sont présentés, ou qui viennent habituellement à la cour, quelque chose qui blesse le costume de l'étiquette, et de faire à ce sujet des scènes dont il est le premier à rire avec ceux-mêmes qui en sont l'objet. Mais il sait que Napoléon en sera instruit, et que cela lui arrachera un sourire. Le

costume du roi est superbe; c'est ordinairement un habit bleu magnifiquement brodé en or, avec des ordres et des diamans en profusion. Dernièrement un jeune Rossi, colonel au service du prince de Lucques et de Piombino, dont il est parent, et qui à ce titre a été bien reçu à la cour par les dames, prétendit prendre le pas sur un lieutenant des gardes du roi. Celui-ci, apprenant ce démêlé, arrive brusquement au milieu des contendans, et s'écrie : « Quoi! un colonel des soldats du pape, un homme au service d'un petit duc de Piombino, voudra l'emporter sur un lieutenant de mes gardes! Monsieur Rossi, si vous ne connaissez pas votre place, je saurai vous y mettre. » Tout le monde disait dans la soirée : Il y a du Napoléon dans ce jeune homme-là. M. Rossi écrivit au prince de Piombino, lequel s'en plaignit à l'empereur, qui fit répondre à son beau-frère : « Rappelez votre petit fat de cousin. Mon frère a raison, il fait respecter

son rang. » Vous connaissez le style de Napoléon, puisque vous avez quelquefois écrit sous sa dictée; mais vous ne connaissez peut-être pas les lettres confidentielles qu'il écrit parfois à son frère. Je vais vous en citer une dont j'ai eu lieu de me rappeler à raison des conséquences qu'elle a eues pour moi. Après le départ ou plutôt l'enlèvement de madame Tornezy, le roi Jérôme reçut la lettre suivante, toute entière écrite de la main de l'empereur : « Mon frère Jérôme, tout ce que j'apprends de vous me prouve que mes instructions, mes conseils, mes ordres font à peine de l'impression sur vous; les affaires vous ennuient, la représentation vous fatigue. Sachez que l'état de roi est un métier qu'il faut apprendre, et qu'il n'y a pas de souverain sans représentation. Vous aimez la table et les femmes. La table vous abrutira, les femmes vous afficheront. Faites comme moi, restez à table une demi-heure, n'ayez que des passa-

Digitized by Google

des et point de maîtresses. Le prince de Paderborn écrit à mon ministre des cultes que vous ne vous entretenez jamais avec lui d'affaires écclésiastiques. C'est mal; il faut s'occuper de tout, même de religion. Vous avez relégué votre chambellan Merfeldt à Hanovre, parce que, lui avez-vous dit, ses perpétuelles homélies sur l'étiquette vous fatiguaient. Et f..., comment saurez-vous jamais votre rôle de roi, si personne ne vous l'apprend? N'a-t-il pas fallu moi-même que je prisse des leçons, et beaucoup? Rappelez Merfeldt comme si cela venait de vous. Vous négligez la reine, et sac... polisson, n'est-elle pas trop bonne pour vous? Je n'entends point parler de sa grossesse, et cependant vous devez avoir des enfans, il vous en faut, entendez-vous, n'importe de quelle manière. Si vous courez les filles, si vous faites des orgies, ce n'est pas là le moyen de devenir père. Vous avez fait à la reine une mauvaise scène, quand vous avez feint d'être jaloux du baron de

Seckendorff, que je vous ai fait nommer colonel à votre service, par considération pour le roi de Wurtemberg, qui estime beaucoup le père de ce jeune homme ; c'est pour couvrir vos propres fautes que vous en attribuez à la reine... etc., etc. »

J'avais aidé le roi Jérôme, qui ne lit pas très-bien l'écriture de son frère. « P..., me dit-il, je te garderai le secret, parole de roi. Mais toi, qui es un Protée littéraire, fais-moi le plaisir de répondre à cette épître; je copierai exactement ce que tu auras écrit. » Hélas! je ne connaissais pas les rois, et sur-tout les Buonaparte. Voici la réponse fatale que je composai sur-le-champ, et qui fut dans le fait copiée et envoyée par le roi Jérôme telle qu'elle sortit de ma maudite plume.

« Monsieur mon frère, j'ai reçu les conseils de V. M.; je les respecte. Quant à ses ordres, je suis roi, je donne des ordres, et je n'en reçois point. V. M. me reproche d'aimer la table. J'avoue que comme je

n'aime pas à me repaître d'une vaine fumée de gloire, je cherche une nourriture plus substantielle; je suis gourmand sans être glouton : c'est tout ce qu'on peut exiger d'un roi. Vous me dites d'avoir des passades et non des maîtresses. Les passades sont bonnes pour ceux qui ne voient dans l'amour qu'une jouissance physique, et qui violent les femmes qu'ils ne peuvent ni séduire ni acheter. J'ai du sentiment, moi; j'ai du dégoût pour des faveurs que le cœur ne partage pas : c'est cette délicatesse qui distingue l'amour de l'homme de celui de la brute. V. M. se plaint de mes procédés envers la reine. V. M. a bien pu me forcer de l'épouser, mais non point à l'aimer; cela n'est pas en son pouvoir. N'est-elle pas dites-vous, assez grande dame pour moi ? Il n'y a rien d'assez grand pour le frère de Napoléon; voilà ce que vous m'avez répété mille fois dans une circonstance où vous vous plaigniez d'une mésalliance de ma part.

Si j'ai de l'orgueil, c'est vous qui m'en avez donné; je ne voulais pas d'une grande dame : votre majesté le sait bien. Vous me reprochez de ne pas aimer la représentation. Je ne l'aime pas, elle m'ennuie; et d'ailleurs, quand elle me plairait, elle ne va pas à ma taille, à ma tournure; deux choses qui dans notre famille, comme vous le savez, ne sont ni imposantes ni remarquables. Au reste, j'ai modelé ma cour sur la vôtre : je m'habille comme vous; que pouvez-vous exiger de plus? Le prince de Paderborn est un ennuyeux radoteur, qui me fait bâiller par ses éternelles homélies, ses longues messes : je dois le garder, parce que vous me l'avez donné; mais rien ne m'oblige à m'entretenir avec lui d'affaires ecclésiastiques, auxquelles je ne connais rien, auxquelles je ne veux rien connaître : je renvoie le tout à votre ministre des cultes; je crois qu'en cela je me conforme à vos intentions. J'ai nommé Merfeldt préfet à Hanovre, parce

qu'il est meilleur administrateur que chambellan agréable. Je n'aime pas d'employer des étrangers à mon service personnel ; j'ai germanisé les noms de ceux qui en sont chargés : c'est tout ce que je devais faire pour remplir vos vues, et pour ne pas heurter l'opinion de mes sujets, etc., etc. » Ce fut Rapp qui cette fois, allant reprendre le gouvernement de Dantzick, fut le ministre de la foudre du Jupiter des Tuileries. Depuis l'envoi de la lettre, nous n'étions pas sans inquiétude, mais nous étions loin de nous attendre à ce qui nous menaçait. Rapp arrive, nous surprend au milieu d'un petit souper auquel assistait la favorite du jour, plus Furstemberg et Witzingerodde, deux favoris germanisés par le roi, et moi, le misérable auteur de la lettre fatale. Rapp entre avec cette familiarité que vous lui connaissez ; je crois même qu'il y joignait un air d'importance. Il était accompagné d'un officier des gardes du roi. « Sire,

« dit-il, je suis chargé d'une commis-
« sion désagréable, qui ne souffre ni ré-
« sistance ni délai : je la tiens de votre
« frère, que j'ai laissé dans un état
« d'irritation et de fureur effrayant à voir,
« impossible à décrire. Je puis assurer
« votre majesté que ce n'est qu'à mon
« prompt départ qu'elle doit de ne pas
« avoir été plus maltraitée; car, dans
« les résolutions qui se succédaient dans
« son esprit irrité, il était à craindre
« qu'il n'en prît encore une plus vio-
« lente que celle dont je suis porteur. »
A ces mots, le roi Jérôme commence à pâlir; à peine a-t-il la force de dire à Rapp de s'asseoir; et au lieu de lui offrir un verre de vin, il en prend un lui-même, et boit une rasade pour se donner du cœur. Furstemberg jetait des regards menaçans sur l'envoyé de Napoléon, Witzingerodde lui faisait des mines : quant à moi, j'étais muet et confus comme un coupable. Rapp nous lit le terrible décret, qui était conçu en ces termes:

« Notre aide-de-camp, le général Rapp, partira sur-le-champ pour Cassel. Il fera venir en sa présence Muller, commandant des hussards de Westphalie, et se rendra chez le roi, qu'il commettra à sa garde. Le roi gardera les arrêts durant quarante-huit heures. P. L. B..., auteur de la lettre insolente que nous a écrite notre frère, sera mis au cachot pendant deux mois, et ensuite envoyé en France sous bonne et sûre escorte. Nous donnons nos pleins pouvoirs au général Rapp, pour qu'il requière la force publique dans le cas où, par un excès d'aveuglement, on s'opposerait à l'exécution de nos ordres. NAP...... »

« Cela ne sera pas! s'écria Furstem-
« berg: je vais faire assembler les gardes.
« C'est dégrader la majesté royale que
« de traiter le roi comme un polisson,
« comme un écolier. Muller, vous jouez
« ici un vilain rôle ». — « Calmez-vous,
« Furstemberg, dit le roi la larme à l'œil;
« je n'en veux ni à Muller ni à Rapp.
« Un éclat nous perdrait : la résistance

« est folle quand les forces sont autant
« inégales. Je serais épargné, sans doute;
« mais vous mourriez tous sur un écha-
« faud. Je me sacrifie; je vais garder
« les arrêts. Vous, P..., rendez-vous
« au cachot; mais que ce soit bien un
« cachot, entendez-vous. Je ferai expé-
« dier l'ordre qui légalisera votre dé-
« tention. » Hélas! j'obéis : on refusa de me recevoir, et, ce qu'il y a de bizarre dans ma situation, c'est que je fus obligé de me rendre chez un officier de justice à qui j'expliquai qu'un ordre du roi m'envoyait en prison, et qui ne m'écouta qu'après avoir pris à ce sujet les ordres de S. M. Quelle nuit! et combien je maudissais ma mauvaise étoile, qui me plaçait entre la collision de ces deux grands corps! Je fus quinze jours sans consolations, sans que qui que ce fût parût prendre part à mon sort. Le seizième, je me promenais tristement dans une cour de quinze pieds carrés, avec un prisonnier d'état qui a été dans l'intime

confidence de l'ancien électeur, et que Napoléon fait détenir jusqu'à ce qu'il ait donné des renseignemens sur tous les trésors cachés ou possédés par son maître. Je vois entrer un jeune homme qui se cache la figure jusqu'à ce que, par l'ordre du geolier, mon compagnon eût disparu : je le reconnais ; c'était ma pauvre ou plutôt notre Caroline. » Pauvre
« P..., me dit-elle, mon cher petit
« vieux, comme tu as souffert ! Va,
« nous te plaignons bien sincèrement.
« Mais que ce Napoléon est terrible !
« Et puis sais-tu que ce coquin de Rapp
« a laissé ici une escouade d'espions ?
« C'est pour toi que notre bon petit
« roi se soumet à tout ; il dit qu'il dé-
« serterait le trône si l'on t'enlevait à
« lui. Ah ! c'est que tu as plus d'esprit
« que nous tous..... Le cher Jérôme
« ne parle que de toi. Il avait écrit une
« lettre si soumise à Othello (c'est le
« sobriquet que la petite donne à Napo-
« léon), qu'il espérait abréger ta pri-

« son et te garder auprès de lui. On « lui a répondu : « *P..., si vous le ren-* « *voyez, sera libre sur-le-champ. Si vous* « *voulez le conserver, il sera traité* « *trois mois comme on doit traiter un* « *prisonnier qui a mérité le cachot.* » « Ainsi, mon ami, il faut te résoudre « à nous quitter, ou à ne pas sortir de « ton triste réduit. Te voir, nous ne « l'osons pas; te soulager, cela nous « priverait de toi : on prolongerait ta « détention. Choisis. » J'étais décidé, et je m'écriai : « Six mois de cachot plutôt « que de me confier à la clémence per- « fide de Napoléon! » Je recueillis dans mes rides deux ou trois larmes que l'aimable enfant y déposa en me faisant ses adieux; je fus ensuite deux mois et demi sans voir la lumière, et il y a cinq jours que je vole de plaisirs en plaisirs, pendant lesquels le plus doux est celui de vous écrire..., etc.



Parmi les pièces curieuses qui pourront servir à l'histoire de notre affreuse révolution, il en est plusieurs soigneusement recueillies par un de nos amis, et dont quelquefois il nous a permis la lecture. Dans le grand nombre qu'il a rassemblé, il y en a trois que nous retrouvons en ce moment sous notre main, et nous croyons que notre lecteur ne sera pas fâché de les connaître. La première est la protestation du parlement de Toulouse, uni en chambre de vacation, consignée sur les registres de cette illustre cour. Lorsque l'assemblée constituante, ayant pris la résolution de détruire tous les anciens corps de magistrature, prorogea les chambres de vacation de tous les parlemens du royaume, toutes obéirent au *très-exprès commandement du Roi*, et enregistrèrent provisoirement les lettres de prorogation. Celle de Toulouse, voyant que l'anéantissement des cours souveraines allait en être la conséquence, ne voulut pas qu'on pût lui reprocher

Digitized by Google

d'avoir favorisé une entreprise aussi désastreuse, par la modération et le silence que lui avait prescrit jusqu'alors la situation périlleuse du Roi. Elle prit en conséquence, le 5 septembre 1790, cet arrêt mémorable. « La cour, séante en vacation, considérant que la monarchie française touche au moment de sa dissolution, qu'il n'en restera bientôt plus aucun vestige, que les anciennes cours de justice ne sont pas respectées ; considérant que les députés aux états généraux n'avaient été envoyés que pour mettre un terme aux dilapidations des finances, auxquelles les parlemens n'ont cessé de s'opposer ; considérant que ces mêmes députés n'ont pu changer la constitution de l'État sans violer leurs mandats et la foi jurée à leurs commettans ; considérant que, pour qu'ils pussent détruire la magistrature, il faudrait que leurs mandats leur en donnassent charge expresse ; qu'au contraire plusieurs cahiers des sénéchaussées du ressort demandent ex-

pressément la conservation du parlement de Languedoc; considérant que le clergé a perdu ses biens, dont une longue possession semblait devoir lui assurer la jouissance à jamais; que la noblesse a été privée de tous ses droits et de ses titres, contre les principes constitutifs d'une véritable monarchie; que la religion est dégradée et entraînée vers sa ruine; que le nouvel ordre judiciaire ne peut qu'aggraver sur la tête du peuple le fardeau de l'impôt : la cour, inviolablement attachée à la personne sacrée du Roi, aux princes de son auguste sang et aux lois anciennes, proteste, pour l'intérêt dudit seigneur Roi, contre le bouleversement de la monarchie, l'anéantissement des ordres, l'envahissement des propriétés, la suppression de la cour de Languedoc; et vu que ses précédens arrêts et déclarations n'ont été transcrits par elle sur les registres, que provisoirement et à la charge de l'être de nouveau à la rentrée de la cour, clause maintenant il-

lusoire, elle déclare lesdits enregistremens non-avenus. » Deux jours après, sur la lecture du décret qui supprimait toutes les chambres des vacations, elle prit un second arrêté conçu en ces termes : « Le 25 septembre, le procureur-général du Roi entré, et les lettres-patentes de suppression déposées sur le bureau, la cour, considérant son précédent arrêté, et l'impossibilité où elle est de se détruire elle-même, déclare ne pouvoir procéder à l'enregistrement desdites lettres-patentes. » Cet acte de courage devint, pour les membres du parlement de Toulouse, l'arrêt futur de leur mort : elle fut jurée par les niveleurs, et par deux fois la presque totalité de ce corps vénérable fut conduit au supplice. On vit, dit un auteur célèbre, les membres du parlement de Toulouse marcher à l'échafaud du même air qu'ils auraient été à une cérémonie publique !!! Hélas ! la rage de leurs assassins fut telle que la plupart de ces victimes périrent sans jugement. On peut se

convaincre de cette horrible particularité en consultant les originaux de ces arrêts sanguinaires, déposés aux archives de la cour royale de Paris ; on en trouve plusieurs qui sont en blanc !!... Nous nous en sommes assurés par nous-mêmes.



La seconde pièce promise prouvera à quel point la dépravation et l'impiété de nos révolutionnaires étaient poussées. Elle est extraite des registres de la section Poissonnière, du 5 septembre 1792, *l'an quatrième de la liberté, et le premier de l'égalité.* Le curé constitutionnel de Saint-Laurent avait écrit à la section pour l'inviter à assister à une cérémonie funèbre célébrée en l'honneur des patriotes morts à la journée du 10 août. Voici la réponse que la section fit au curé par l'organe de son président : « Il a été fait lecture d'une lettre de M. le curé de Saint-Laurent, qui invite l'assemblée à assister à un service pour nos frères

morts le 10 août dernier. L'assemblée, persuadée qu'il est temps enfin de parler le langage de la raison, a arrêté qu'il lui serait fait la réponse suivante : Les martyrs de la liberté, nos braves frères morts pour la patrie le 10 août, n'ont pas besoin, Monsieur, d'être excusés ni recommandés auprès d'un Dieu juste, bon et clément. Le sang qu'ils ont versé pour la patrie excuse toutes leurs fautes, et leur donne des droits aux bienfaits de la Divinité. Quoi! nous irions prier Dieu de ne point condamner nos frères au supplice du feu? Ce serait l'outrager, le calomnier; ce serait lui dire qu'il est le plus féroce, le plus absurbe, le plus ridicule des êtres. Dieu est juste, Monsieur, par conséquent nos frères jouissent d'un bonheur parfait que rien ne pourra troubler. Les mauvais citoyens peuvent seuls en douter. Montrez-nous sur vos autels les glorieuses victimes de la liberté couronnées de fleurs et occupant la place de saint Crépin et de saint Cucufin; substi-

tuez les chants de la liberté à ces absurdes cantiques attribués à ce féroce David, à ce monstre couronné, le Néron des Hébreux, dont les moindres crimes étaient de faire assassiner les maris, pour coucher plus commodément avec leurs femmes ; alors nous nous réunirons à vous, et nous célébrerons ensemble le Dieu qui grava dans le cœur de l'homme l'instinct et l'amour de la liberté ».

Signé, Dev...., président ; Tac..., secrétaire.



La dernière pièce appartient à cet homme abominable, que d'odieuses voix osent vanter encore ; à ce Fouché de Nantes, qui se souilla de tous les crimes, et dont la vie ne fut qu'un enchaînement de forfaits et d'impunités ; lui qui, tout couvert du plus beau sang, a été ministre du frère de sa victime, et qui, chez l'étranger, étale son faste insolent, triomphe de la perversité hu-

Digitized by Google

maine. La lettre que nous allons transcrire est peu connue : elle servira à faire mieux apprécier le monstre dont nous nous occupons. Il l'écrivait, de concert avec Collot-d'Herbois, lorsque les proconsuls remplissaient d'épouvante et de sang la ville de Lyon. Elle fut reçue par la convention le 15 novembre 1793.

Commune-Affranchie, le 10 novembre 1793.

Citoyens représentans, l'ombre de Challier est satisfaite : ceux qui dictèrent l'arrêt atroce de son supplice sont frappés de la foudre, et ses précieux restes, religieusement recueillis par les républicains, viennent d'être portés en triomphe dans toutes les rues de Commune-Affranchie. C'est au milieu même de la place où ce martyr intrépide fut immolé à la rage effrénée de ses bourreaux, que ses cendres ont été exposées à la vénération publique et à la religion du patriotisme. Aux sentimens profonds et énergiques qui remplissent toutes les âmes,

a succédé un sentiment plus doux, plus touchant : des larmes ont coulé de tous les yeux à la vue de la colombe qui l'avait accompagné et consolé dans son affreuse prison ; et qui semblait gémir auprès de son simulacre. Tous les cœurs se sont dilatés. Le silence de la douleur a été interrompu par les cris mille fois répétés *vengeance ! vengeance !* Nous le jurons ; le peuple sera vengé, notre courage sévère répondra à sa juste impatience. Le sol qui fut rougi du sang des patriotes sera bouleversé, tout ce que le crime et le vice avaient élevé sera anéanti, et sur les débris de cette ville superbe et rebelle, qui fut assez corrompue pour demander un maître, le voyageur verra avec satisfaction quelques monumens simples élevés à la mémoire des amis de la liberté, et des chaumières éparses, que les amis de l'égalité s'empresseront de venir habiter pour y jouir des nombreux bienfaits de la nature.



Nous avons assisté, dans les premiers jours de la révolution, à une scène terrible dont rien encore n'a pu effacer les funestes impressions. C'est au supplice de l'innocent et infortuné Favras, à qui nous attachaient l'estime et des rapports de société. Hélas! il mourut victime de l'audace et de la faiblesse. Condamné à mort par le châtelet, il fut conduit vers les trois heures du soir au lieu du supplice. Dix mille hommes sous les armes formaient d'immenses barrières le long des quais et sur la place de Grève. Un peuple ameuté par des émissaires du parti qui immolait le marquis de Favras, remplissait toutes les rues. Les toits, les fenêtres étaient couverts d'une multitude de spectateurs, pour la plupart avides du supplice du condamné. Celui-ci, dans le tombereau de l'infamie, les cheveux épars, les mains liées, vêtu de l'ignoble chemise, ayant à côté de lui la torche ardente, et auprès le bourreau; portant sur sa poitrine et derrière ses épaules un

double écriteau où l'on lisait ces mots, *Conspirateur contre l'État*, présentait une image qu'on ne pouvait contempler sans attendrissement et sans vénération. Une sorte de majesté était répandue sur toute sa personne, et se réfléchissait sur tout cet appareil dont on l'avait environné. Une populace altérée de son sang battait des mains, le huait, le maudissait. Lui, mille fois plus calme que ses assassins, s'entretenait paisiblement avec le curé de Saint-Paul. Arrivé devant l'église de Notre-Dame, il descend avec fermeté, prend des mains du greffier l'arrêt qui le condamne, et le lit lui-même. Levant ensuite les yeux vers le ciel, il prend à témoin de son innocence le Dieu juste qui va le juger, et le prie de pardonner à ses bourreaux. Lorsqu'il fut à l'hôtel-de-ville, il demanda qu'il lui fût permis de faire des déclarations essentielles. Il les dicta lui-même au greffier avec une tranquillité d'esprit qui ne peut se rendre. Cette tranquillité fut telle qu'il corrigea

les fautes de ponctuation et d'orthographe qu'avait faites le secrétaire. Cette imperturbable fermeté était d'autant plus héroïque, qu'il entendait les hurlemens de la multitude qui ne cessait de lui demander qu'il vînt lui donner le spectacle de sa mort. Un capitaine de la garde nationale eut même l'inconcevable barbarie de monter à l'hôtel-de-ville et de lui crier brutalement : *Allons donc, Monsieur, finissez, dépêchez-vous; le peuple vous attend.* Envier à un malheureux condamné trois minutes de vie, quelle atrocité ! de quel sentiment elle dut affecter l'âme de l'infortuné Favras ! Il n'en parut rien sur son visage. Se tournant paisiblement vers cette bête féroce, il lui dit : « Vous avez raison, Monsieur, je serais bien fâché d'être la cause du plus léger mouvement. Je n'ai plus que deux ou trois lignes à dicter, et je suis à vous ». Enfin, sur les huit heures, Favras se leva, dit un éternel adieu aux personnes présentes, descendit d'un pas assuré les

marches de l'hôtel-de-ville, et s'avança au lieu du supplice. A la vue de cette potence, à la vue de l'homme innocent qui allait y être suspendu, le curé de Saint-Paul perdit tout courage; ses forces l'abandonnèrent entièrement, et il tomba évanoui sur le sein de la victime. Quelle image! jamais il ne s'en présenta une plus touchante aux yeux des hommes. Chose incroyable, et qu'on n'avait pas encore vue, ce fut le condamné qui présenta au pasteur les secours qu'il en attendait. Favras, en rappelant au curé de Saint-Paul les vérités consolantes de la religion dont il était le ministre, et qui ne trompe point dans les promesses qu'elle fait à l'innocence opprimée, lui rendit, avec l'usage des sens, la fermeté qui l'avait abandonné un instant. Lorsque la victime fut sur l'échafaud, la beauté de sa physionomie, la douceur de son regard, la sérénité de son front, la dignité de son maintien, ses longs cheveux flottans, la blancheur même de sa chemise qui

en faisait comme la robe du sacrifice, tout commandait le respect et le silence : la rage même de la multitude fut enchaînée, le bourreau se sentit attendri, ses entrailles furent émues, des larmes mêmes coulèrent de ses yeux. Et lorsque du haut de cette échelle Favras cria : *Concitoyens, je meurs innocent ; priez pour moi le Dieu de bonté*, l'exécuteur lui dit en sanglotant : *De grâce, criez plus haut, qu'ils vous entendent.* Favras, élevant la voix, s'écria : *Concitoyens, je meurs innocent. Priez Dieu pour moi.* L'exécuteur resta immobile ; mais le plus profond silence continuant à régner sur la place, Favras se tourna vers lui, et avec une sérénité angélique, il lui dit : *Exécuteur de la justice, faites votre devoir.* Le bourreau obéit, et le sacrifice fut consommé !!!



Sous le gouvernement impérial, un chef de division du ministère de la police, d'une parcimonie que maintes gens

qualifiaient d'avarice, quêtait de tous les auteurs des billets de spectacles. Outre ceux que l'on donnait à ses bureaux, une partie lui servait pour son usage, et l'autre était secrètement vendue ; car M... ne négligeait aucun profit, même les plus médiocres. Un soir qu'il en avait un pour les Français, il proposa à sa femme de venir à ce théâtre, et tous les deux s'acheminent pédestrement du fond de la rue Saint-Jacques pour arriver au Palais-Royal. On se place ; et auprès de la dame, qui alors était assez jolie, s'établit un jeune homme quelque peu connu du chef de division ; personnage aimable, porteur de beaucoup d'assurance et d'une très-jolie figure. Après que la conversation est entamée, que la pièce est écoutée, et la toile baissée, il faut songer à s'en revenir. Le temps paraissait se couvrir. La dame réclame de son époux la galanterie d'un fiacre : celui-ci se récrie ; il prétend que la nuit est superbe, qu'il

n'y a point d'apparence de neige ou de pluie; que comme il fait froid, il est plus convenable de marcher pour s'échauffer que de se renfermer dans une méchante voiture ouverte à tous les vents coulis. Enfin il se retranche sur l'état de sa santé, qui lui ordonne impérieusement d'éviter le cahotage d'un carrosse, et de faire son chemin pédestrement. Sa femme, loin de se rendre à une raison pareille, insiste de nouveau, se plaignant de la longue course qui lui reste à faire, et perdant par-là tout le plaisir que le spectacle a pu lui procurer. M...., loin de se rendre à ses nouvelles instances, résiste de plus belle, et la querelle s'engageait lorsque le jeune homme, resté jusqu'alors toujours auprès d'eux, propose de se charger du soin de ramener la dame. Je loge, dit-il, dans la rue des Bernardins : il m'est assez égal de prendre le fiacre à l'heure ; ainsi je puis offrir de grand cœur une place à Madame, si la santé de Monsieur ne lui permet

pas de monter avec nous. A ce propos, le mari demeura tout confus de la proposition qui lui était faite : ayant prononcé son refus d'appeler une voiture, et motivant sa résistance sur le besoin de sa santé, il ne put accepter pour lui, mais il le fit pour sa femme. D'ailleurs, pensait-il en lui-même, ce serait le moyen de ne pas lui faire gâter ses souliers, et voilà une économie bien légitime à ajouter aux autres. Madame... est donc confiée par son époux au galant jeune homme, et le fiacre est parti.... Mais peu de temps est écoulé, et déjà le mari inquiet se repent de sa confiance; il se reproche d'avoir laissé toute seule une jeune et charmante femme avec un beau garçon, il mesure en frémissant la longueur de la route, il lui passe mille fâcheuses idées dans la tête, la jalousie le pousse, et voilà que tout-à-coup, prenant son parti, il court après le fiacre, le reconnaît, monte derrière, et s'y tient fortement cramponné. Il eût bien voulu demander la

permission d'y entrer; mais il n'osa le faire, craignant de passer tout-à-la fois pour avare et pour jaloux : il se contente de son poste, et cherche par l'œil-de-bœuf à inspecter ce qui se passe dans la voiture, profitant de la clarté des réverbères. Cependant le ciel s'était décidément chargé de nuages, et la pluie commençait à tomber à flots. Le char poursuit sa route, et loin de tourner dans la rue du Roule, il file vers celle de la Féronnerie, et puis entre dans celle des Lombards. Cette marche, qui ne conduisait pas à la montagne Sainte-Geneviève, étonne le chef de division. Sa colère ne tarde pas à être à son comble montée, lorsqu'il s'aperçut que le cocher ne songeait nullement à traverser les ponts, et qu'on le menait au Marais. Dieu sait alors combien de rêves fâcheux se présentèrent en foule à son imagination : il ne douta plus que le couple amoureux n'eût ordonné ce long détour pour avoir plus le temps de se livrer à sa tendresse. Enfin, ne pouvant plus se

Digitized by Google

contenir, il allait s'élancer vers la portière, lorsque le fiacre, parvenu dans la rue des Tournelles, s'arrête tout-à-coup devant une grande porte cochère. M...... n'a que le temps de se jeter de côté, voulant examiner où descend son épouse infidèle; mais, ô surprise! un homme âgé, une femme peu jeune, et quatre enfans assez grands descendent de la voiture, paient le cocher et s'enferment. Nous laissons à penser quelle dût être la confusion de notre héros. Il s'aperçoit qu'en étourdi il a pris un carrosse pour un autre, et se trouvant si loin de sa meure, il se voit contraint à prendre le fiacre, et à payer sa course trois francs, car minuit venait de sonner. Il eut encore en arrivant chez lui la douleur de ne pouvoir s'assurer de la fidélité de sa femme, et un gros rhume qui lui advint acheva de le peindre.



Lorsque les Anglais voulurent forcer

le passage des Dardanelles et se portèrent sur Constantinople, ils eussent sans doute réussi dans leur projet, si l'ambassadeur français auprès de la sublime Porte, n'eût mis à la disposition du divan tous les officiers qui se trouvaient auprès de lui. Le sénateur comte de Pontécoulant, conduit à Constantinople par sa curiosité, ne voulut pas négliger de se distinguer dans cette circonstance, et il fut un des premiers à se rendre sur la côte et à diriger les préparatifs de défense. Tandis qu'il donnait toute son application à l'établissement d'une batterie, le sultan Sélim III, qui parcourait les lignes, le remarqua, et fut frappé de son zèle et de son activité. Sachant que c'était un des membres du premier corps de l'État français, il fut à lui, et après lui avoir fait d'amples remercîmens par le canal d'un interprète, il lui mit dans la main, en forme de cadeau, une grosse poignée de petite monnaie d'argent : le tout pouvait valoir cent cinquante francs.

Cette particularité fut bien vîte répandue, et le secrétaire d'ambassade, que le général Sébastiani envoya à l'empereur, crut devoir régaler Napoléon de cette anecdote, et la lui raconta en plaisantant. Mais elle ne fut pas écoutée de même; car l'empereur, affectant beaucoup de gravité, répliqua: « Sans doute le comte de Pontécoulant a reçu avec le respect qu'il devait une telle faveur. Je suis trop assuré qu'il est convaincu que tout honore de la main d'un souverain. »



DANS le recueil de pièces intéressantes dont nous avons plus haut parlé, nous en extrairons deux encore. Elles feront connaître ce qu'étaient ces hommes, qui, à la place d'une auguste monarchie, établirent une épouvantable république. De parcils traits ne peuvent jamais être trop connus.

Paris, le 15 brumaire.

« Le sans-culotte Piorry, représentant du peuple, aux sans-culottes composant la société populaire de Poitiers.

« Braves et vigoureux sans-culottes, vous avez paru désirer dans votre sein un bon b... de représentant qui n'a jamais dévié des principes, c'est-à-dire, un véritable montagnard : j'ai rempli vos vœux, et vous posséderez à cet effet le citoyen Ingrand parmi vous. Songez, braves sans-culottes, qu'avec le patriote Ingrand vous pouvez tout faire, tout obtenir, tout casser, tout briser, tout renfermer, tout juger, tout déporter, tout guillotiner, et tout régénérer. Ne lui f... pas une minute de patience; que par lui tout tremble, tout s'écroule, et rentre sur-le-champ dans l'ordre le plus stable, etc. » Nous pensons que rien ne peut être ajouté à cette exécrable pièce, et nos réflexions n'augmenteraient en rien la juste indignation. Voici la seconde

pièce; elle n'est pas datée du camp de Tamerlan, mais d'Angers, an 2eme de notre régénération. « Les représentans du peuple délégués par la convention nationale près l'armée de l'Ouest et dans les départemens de l'ouest et du centre, requièrent le général commandant l'armée de l'Ouest à Angers de donner de suite, et sous sa responsabilité personnelle, les ordres les plus pressans pour organiser une compagnie d'incendiaires, qui, au premier ordre, se trouvera prête à marcher et à incendier les maisons et les bâtimens qui lui seront désigné s par le commandant de la place, qui de sa part demeure chargé de faire lesdites indications. *Signé* FRANCASTEL, ESNUC-LA-VALLÉE.



IL existait une haine toute particulière entre le prince de T.... et le duc de B... Le premier, rempli d'esprit, d'adresse et d'astuce, eût battu perpetuéllement le

second, si le chef suprême n'y eût mis bon ordre. On ne peut se rendre raison de la tendresse de l'empereur pour cet inepte ministre. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tout en ne l'écoutant point, il ne laissait pas que de lui abandonner une grande portion d'autorité. Le prince de T... s'en montrait vivement jaloux; aussi ne perdait-il aucune occasion de lui jouer qnelque méchant tour. Certes, il l'eût renversé vingt fois si M... n'eût pas été soutenu par le maître. Dans plusieurs rencontres les deux personnages en vinrent presqu'aux mains, si l'on peut s'exprimer ainsi, et leur animosité divisa durant un temps la cour.



Après avoir tonné dans son conseil d'état contre le comte Portalis, que Napoléon accusait de soutenir la cause du pape; après avoir fait à l'abbé d'Astros la scène dont nous avons rendu compte, l'empereur se décida à frapper le grand

coup, et à renverser sans retour le trône pontifical. Dans le conseil secret qui fut convoqué à cet effet, toutes les voix furent unanimes; elles tendirent à déclarer la guerre à Pie VII, et à s'emparer de ses états à main armée. L'empereur lui seul ouvrit un autre avis. La surprise de ses auditeurs fut grande lorsqu'ils l'entendirent parler en ces termes : « Je ne sais pourquoi l'on me propose de faire marcher des troupes contre le souverain de Rome, lorsque mes soldats inondent ses États, lorsque le pavillon français flotte sur la tour du château Saint-Ange. Le moyen serait tout-à-la-fois odieux et ridicule, il compromettrait ma dignité. Je puis employer une voie plus sûre, plus frappante, et qui d'ailleurs ouvrira la porte à d'autres prétentions en consacrant les droits de ma couronne. Successeur de Charlemagne, j'ai hérité de tous ses droits : comme lui, je gouverne l'empire; je suis César, je suis Auguste, et ce que fit

Charlemagne doit servir de règle à ma conduite. Le domaine pontifical reçut son accroissement des bienfaits de ce monarque; par la raison que les papes marchèrent franchement sous sa bannière, il les récompensa des services qu'ils lui rendirent en leur abandonnant une portion du domaine impérial. Maintenant que, par une conduite contraire, le pape se déclare mon ennemi; maintenant qu'il ne craint pas de résister à son seigneur suzerain, je déclare anéanti la donation de mon auguste prédécesseur; et investi de sa toute-puissance, dont j'ai hérité de plein droit, je casse, j'annulle la donation faite par lui au Saint-Siége, et je réunis à mon empire les provinces que la munificence de Charlemagne en avait détachées. Par là j'accoutume les peuples à reconnaître que la couronne impériale est véritablement sur ma tête, et lorsque je voudrai faire revivre le titre d'empereur d'Occident et de Rome, la démarche que je fais au-

jourd'hui en aura aplani toutes les difficultés. » On doit croire combien le conseil assemblé dut être surpris d'une déclaration pareille. Mais nul d'entre ceux qui le composaient n'osa faire connaître son idée ; bien au contraire, on applaudit à la sagesse du monarque qui devinait une affaire qu'on proposait auparavant de trancher ; et sur-le-champ, encouragé par les nombreux suffrages, Napoléon ordonna au duc de Bassano de dresser le décret impérial qui réunit les États romains à l'Empire français. Cet acte, aussi extravagant qu'il était inique, fut rendu, le 7 janvier 1810, dix jours après que les ambassadeurs de France et d'Autriche eurent signé à Vienne la convention du mariage entre Napoléon et Marie-Louise. Ce décret fut suivi d'un autre qui, le 28 février suivant, remit en vigueur les libertés de l'église gallicane et la fameuse déclaration du clergé, ouvrage de l'immortel Bossuet.

Digitized by Google

Lorsque le prince Louis, qui n'était point encore roi de Hollande, fut aux eaux de Bagnères, en 1807, avec la princesse Hortense, sa femme, il voulut visiter le collége de Sorèse, où il séjourna quelques heures. De là il se rendit à Castelnaudary, où il attendit la princesse, qui comme lui, parcourait à son tour et Sorèse et le bassin de Saint-Fériol dans la Montagne noire, cet ouvrage admirable du règne de Louis-le-Grand, et qui alimente le canal de Languedoc. Hortense prolongea son voyage plus qu'elle ne le devait. Son retard inquiéta son époux, qui, pour charmer l'ennui de l'attente, composa les vers suivans, qu'il écrivit avec un crayon sur la cheminée de sa chambre. Ils ne sont pas bien remarquables par la pensée, mais enfin les voici tels que nous les avons transcrits; peut-être sont-ils encore tracés en original dans l'auberge de Notre-Dame, où le monarque se trouvait alors.

Digitized by Google

Petits oiseaux, auprès d'Hortense
Volez, et pressez son retour.
Dites-lui bien qu'un si long jour
Me fait mourir d'impatience.
Sur la montagne de Sorèse
Elle s'arrête trop long-temps :
Je crains pour elle le malaise,
L'ennui, sur-tout le vent d'autans.

On voit que dans cette famille le prince de Canino n'est pas le seul qui se mêle de poésie. Mais chacun du reste connaît le roman composé par le roi de Hollande, intitulé *Marie, ou les Peines de l'amour.* On le dit assez agréablement écrit. Nous n'avons point fait encore sa lecture.



J'ai connu un préfet qui, ayant obtenu du conseil du département une somme de quinze cents francs pour servir de traitement à l'archiviste de la préfecture, imagina de donner cette place au maître d'italien de ses enfans, et puis se faisait remettre par lui tous les ans sept cents francs. Ce fait si odieux, je puis

d'autant mieux le certifier, que je le tiens du pauvre maître d'italien, qui encore se mourait de peur en me le racontant, tant il redoutait de se trouver compromis vis-à-vis le misérable qui le volait si indignement, et dont la fortune était immense. Voilà un de ces hommes qui se plaignent aujourd'hui de n'être pas employés.



Napoléon, poursuivi par sa mauvaise fortune, était tombé du trône où il avait su se placer. Ayant jusqu'au dernier moment disputé l'empire, il perdit par la prise de Paris toute espérance de le conserver. Marie-Louise, étrangement déçue dans cette circonstance, en quittant la capitale, décida sans retour du sort de son époux et de celui de son fils. Certes, les choses eussent pris pour elle une bien meilleure tournure, si se contentant d'éloigner le roi de Rome, elle fût demeurée dans son palais, comme

d'abord elle en avait eu l'envie. Voyant les ennemis s'approcher, elle convoqua un conseil secret, où l'on appela tous les grands dignitaires de l'empire, et une partie des ministres d'état. Chacun redoutait de donner son avis dans une circonstance pareille. Le comte Regnaud, dont les hautes vues égalaient son attachement pour la dynastie impériale, engagea la princesse à attendre l'empereur son père dans le château des Tuileries. « Soyez persuadée, Madame, lui dit-il, que votre présence dans Paris, en comprimant l'audace des ennemis de la couronne, échauffera le zèle de vos partisans. L'empereur Alexandre, dès son arrivée, s'empressera de vous apporter ses hommages : vous pourrez causer directement avec lui de vos intérêts. Votre auguste père se joindra à vous, et si les puissances alliées exigent de votre époux d'importans sacrifices, du moins conserverez-vous la certitude que le trône ne vous sera pas enlevé.

Si vous abandonnez Paris, qui pourra vous répondre de l'impulsion que des traîtres donneront aux habitans de cette ville immense? Ne seront-ils pas alors les maîtres d'y conspirer ouvertement? Ne seront-ils pas appuyés par les Anglais et les Prussiens? J'espère que votre majesté réfléchira sur l'imprudence d'une fuite. Non que je veuille qu'elle garde auprès d'elle le roi de Rome; ce jeune prince doit être emmené dans un lieu sûr et auquel les étrangers ne puissent pas atteindre : mais vous, Madame, votre place est dans ces murailles, et votre sceptre dépendra de la résolution que vous allez prendre. » Ce discours rempli de sens fut vivement combattu par le prince de T..., dont déjà toutes les mesures étaient prises; il représenta au contraire à l'impératrice la honte d'être prisonnière des adversaires de son époux, de la nécessité de suivre les ordres de Napoléon; enfin il pérora avec tant d'adresse, que Marie-Louise, complète-

ment aveuglée sur ses vrais intérêts, se détermina à abandonner Paris, et par conséquent à perdre son empire. La suite ne tarda pas à prouver combien était sage l'avis ouvert par le comte Regnaud.

On ne sait à quoi attribuer la résolution subite prise par Napoléon de cesser toute attaque lorsqu'il eut reçu la nouvelle foudroyante de la prise de Paris. Dès ce moment, ce ne fut plus le même homme, toute son énergie sembla l'avoir abandonné. Au lieu de suivre son inspiration de se porter à marches forcées vers sa capitale, et de tenter de la surprendre par un coup de main, en profitant de l'exaltation extrême de ses troupes, il courut se réfugier à Fontainebleau, et passa à délibérer le temps qu'il aurait dû mettre à agir. On eût dit que la main divine, qui jusque-là lui avait prêté son activité, s'était retirée pour l'aban-

donner à toute sa faiblesse. On le voyait se promener dans les salles du château, comme un homme entièrement accablé et tout hors de lui-même. Il se réveillait parfois de cet engourdissement, et s'écriait : « Mon Dieu! ah! mon Dieu, cela est-il possible? » Cependant plusieurs de ses serviteurs, qui lui étaient restés fidèles malgré son infortune, le berçaient encore d'un avenir plus heureux. On lui faisait luire dans le lointain l'éclat de la couronne qu'il venait de perdre, et qu'on le flattait de pouvoir ressaisir un jour. Ce fut durant une conférence pareille, qui avait lieu dans les jardins du château, qu'on lui demanda de choisir un signe qui pût servir de ralliement à ses amis. Sur ces entrefaites, un jeune enfant s'avance tenant à pleines mains un gros bouquet de violettes, et les présente au monarque malheureux. Il les prend, les regarde, puis tout-à-coup, s'adressant à ceux qui l'entourent : « Vous me demandez un signe, leur

dit-il ; eh bien ! que cette fleur, qui rappelle le printemps, qui annonce une saison nouvelle, soit l'emblême de notre espoir et de nos projets. Oui, comme la violette annonce les beaux jours, croyez que je reviendrai comme elle, et que chacun de vous désormais se pare de cette fleur symbolique. » Il dit, et l'on se partage les débris du bouquet, et désormais la violette fut la marque du ralliement des partisans de l'empire. Peu de gens ont observé qu'après le 20 mars, plusieurs personnes, en imitation de la décoration du lis, portèrent à leur boutonnière une aigle d'argent suspendue à un ruban violâtre ; mais Napoléon n'en donna jamais l'ordre ; on le toléra seulement, et peu-à-peu on vit disparaître cet ordre nouveau que personne n'avait créé. Mais après les cent jours, la plus aimable des fleurs devint l'objet de la haine des royalistes ; les violettes furent enveloppées dans les proscriptions qui désolèrent cette époque ; on l'arracha de

presque tous les jardins; enfin il lui fallut, pour pouvoir reparaître, que le Roi déclarât solennellement qu'il la comprenait dans ses lois d'amnistie, et elle rentra en grâce beaucoup plus tôt qu'un grand nombre de malheureux exilés.



L'EMPEREUR, depuis long-temps, avait formé le projet de réunir les diverses communions chrétiennes. Déjà, lors de la venue du pape en France, à l'époque du couronnement, il avait essayé de rapprocher le Saint-Père de M. Marron, président du consistoire de l'église réformée, qu'ordinairement il qualifiait de *M. le pape protestant*. On assure que Pie VII fit à ce sujet le calembour suivant: « Je voudrais pouvoir tirer le Marron du feu. » Mais si l'empereur échoua dans ce projet, il eut plus de facilité à résoudre le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, à agir de concert avec M. Marron pour procéder ensemble, chacun suivant

le rit de son culte, au mariage d'un couple particulièrement favorisé par Napoléon. Cette cérémonie nouvelle et curieuse eut lieu à Saint-Cloud, en présence de Joséphine et de toute la cour. Le futur était protestant, et la jeune personne catholique. En conséquence, le ministre, conformément à l'étiquette, eut la place d'honneur dans les diverses occasions, et le prélat, revêtu de la pourpre romaine, consentit à lui céder le pas, soit dans les chapelles, soit au banquet nuptial. Il arriva quelque temps après une aventure à-peu-près semblable à celle-ci, que nous allons rapporter. Une Anglaise, célèbre par sa beauté, et dont les lettres à Junius ont parlé dans plusieurs circonstances, vint à décéder dans une campagne dépendante de la paroisse de Corbeil : c'était la fameuse Anne Parson. Elle inséra dans son testament qu'elle voulait que ses restes fussent ensevelis dans le cimetière du village, et reçussent auparavant les honneurs rendus aux

morts dans l'église de Corbeil. M. Marron, prévenu de ses intentions, fit une visite au curé pour l'engager à y accéder, quoiqu'il ne se flattât guère de réussir, ainsi qu'il nous l'a raconté lui-même. Il se montra donc assez étonné lorsque l'ecclésiastique, loin de le refuser, lui dit qu'il était instruit des désirs de la défunte, et qu'il ne prétendait y apporter aucun obstacle. M. Marron, surpris de cette tolérante réponse, demanda au curé s'il ne redoutait pas de se faire une affaire avec ses supérieurs; mais le curé le rassura, en lui apprenant qu'il s'était mis en règle, et qu'il avait obtenu la permission des vicaires-généraux qui administraient le diocèse, le siége étant vacant. Il proposa au ministre d'enlever de l'église les monumens transportables, tels que le Christ, les images, et de voiler le reste. M. Marron s'y refusa. « Les protestans, disait-il, ne rendent pas de culte aux images, mais ils les respectent. D'ailleurs, la disparution de ces objets pour-

raient donner de l'inquiétude aux simples, aux naïfs villageois, et nous faire regarder comme des athées : laissez les images et les tableaux. » Ce qui fut fait. Durant la cérémonie, le curé et les marguilliers, ainsi que plusieurs desservans des environs, se placèrent dans le banc de l'œuvre avec les autorités municipales. Tous les assistans catholiques, pour la plupart, récitaient les prières pour les morts et le *de profundis*, tandis que les ministres protestans répétaient à-peu-près les mêmes psaumes en français. Mais les marques particulières de déférence d'un culte pour l'autre étaient bien loin d'être la preuve que les différentes communions étaient sur le point de s'agglomérer. On obtenait merveille sur tout ce qui ne touchait pas au dogme, et sur ce point chacun demeurait inflexible. En revanche, les prélats se prêtaient avec la meilleure volonté possible aux mesures qui pouvaient assurer l'exécution des lois de la conscription. Un certain ar-

chevêque, dont nous tairons le nom par égard pour sa famille, se permit de dire un jour en chaire, que Jésus-Christ lui-même s'était soumis dans sa jeunesse à la conscription. Il y avait dans cette allégation non de l'ignorance, mais une bien mauvaise foi. Le prélat traduisait par conscription le mot inscription, ou dénombrement qui eut lieu sous Auguste, lorsque Cyrénias était gouverneur de la Syrie, et qu'il força Joseph à se rendre à Bethléem avec son épouse, qui à cette époque portait le sauveur du monde dans ses entrailles sacrées. Ainsi le zèle de l'archevêque allait si loin, qu'il étendait la conscription à des femmes enceintes ou à des enfans non encore nés.



Lorsque les Français eurent évacué Troyes, au commencement de mars 1814, un régiment polonais, faisant partie de l'avant-garde de l'armée russe, marcha vers Fontainebleau. Les troupes

furent cantonnées dans un village voisin, et y commencèrent des désordres qui, sans utilité pour elles-mêmes, eussent occasionné des torts considérables aux propriétaires. Les soldats s'amusaient à couper les digues des étangs remplis de poisson, à détruire les écluses. Pendant qu'ils se donnaient ce passe-temps, et que les officiers les laissaient faire, ils furent bien surpris de s'entendre apostropher en leur langue par un homme habillé en riche fermier. Cet homme fit des représentations sur les dégâts inutiles que les Polonais se permettaient, et leur ordonna de se retirer. Les officiers, étonnés de cette audace, s'avancèrent : ils furent tancés à leur tour. « Messieurs, leur dit l'inconnu, lorsque je commandais l'armée dont votre régiment fait partie, je punissais sévèrement les actes que vous semblez autoriser par votre présence. Ce n'aurait pas été sur les soldats, mais sur vous, que j'en aurais fait tomber le châtiment. » Etre

ainsi réprimandés par un fermier français dans leur langue maternelle, dans de telles circonstances, avec de telles expressions, c'était plus que les officiers polonais n'en pouvaient supporter. Ils remarquèrent en même temps que les paysans qui entouraient l'orateur avaient la tête nue, et le serraient de près, comme pour le défendre en cas de voies de fait. Tandis que les plus anciens soldats regardaient l'étranger avec des regards inquiets, et semblaient agités d'un tremblement involontaire, ils le conjurèrent plus positivement, et avec intérêt, de leur dire qui il était. Alors le prétendu paysan, essuyant les larmes dont ses yeux étaient remplis, dit d'une voix étouffée: « Je suis Kosciusko. » Ce nom produisit l'effet d'une commotion électrique: les soldats se prosternèrent les bras croisés à la manière de leur pays, et couvrirent leur tête de sable: c'était un pur hommage du cœur. On doit croire que dès ce moment les troupes rentrèrent dans

l'ordre. Kosciusko revint après cette scène dans la maison de campagne voisine qu'il habitait, et y trouva un poste russe pour lui servir de garde. L'empereur Alexandre, ayant appris que ce grand homme résidait en ce pays, lui envoya une garde d'honneur. Les contrées environnantes furent par lui à l'abri des pillages, et même des contributions de guerre. C'était dans ce modeste asile que Kosciusko vivait depuis plusieurs années, après avoir rejeté toutes les offres de Napoléon.



Après avoir quitté Fontainebleau, escorté par les commissaires des puissances alliées, Napoléon parvint jusqu'à Valence environné des témoignages de l'attachement public. Ce fut après cette ville que la haine de la nation méridionale commença à se manifester. Son entrevue avec le maréchal Augereau l'avait rempli d'amertume. Ils se rencontrèrent

Digitized by Google

le 24 avril à midi. L'empereur et Augereau sortirent chacun de leur voiture ; le premier embrassa son ancien compagnon d'armes en ôtant son chapeau, et le maréchal ne lui rendit point cette simple politesse. Napoléon lui dit alors : « Où vas-tu comme ça ? Tu vas à la cour ? » Augereau, surpris de cette interrogation, ne sut que répondre ; il balbutia d'abord quelques excuses, et affirma qu'il n'allait qu'à Lyon. Bientôt après ils s'animèrent l'un et l'autre, et alors commença une dispute assez vive. Napoléon lui dit ces propres termes : « Certes, ta proclamation est bien bête. Pourquoi des injures contre moi ? Il fallait simplement dire : Le vœu de la nation s'étant prononcé en faveur du nouveau souverain, le devoir de l'armée exige que chacun s'y soumette. Vive le Roi ! vive Louis XVIII ! » Augereau, de son côté, sortant du respect dont, durant tant d'années, il avait fait l'apprentissage, le tutoya, et lui répliqua en lui reprochant son in-

satiable ambition. Enfin, oubliant tout ce qu'il devait à celui qui avait été son maître et ce qu'il se devait à lui-même, il refusa à Napoléon toute espèce de civilité en se séparant de lui. Aussi, lorsque l'empereur fut revenu à Paris, son premier soin fut de dépêcher à Augereau, qui alors se trouvait à Rouen, l'ordre de sortir de son commandement et de s'en démettre. Le maréchal, à la vue du colonel de gendarmerie qui lui fut envoyé, laissa éclater son trouble, et lui demanda s'il avait l'ordre de l'arrêter. Cet officier eut toutes les peines du monde à le persuader que sa mission se bornait à lui enjoindre de se rendre promptement à Paris. Dès que Napoléon eut mis le pied en Provence, la populace irritée lui prodigua les insultes et les outrages de toute espèce : sa vie même ne fut plus en sûreté, et ce n'est qu'à la faveur d'un ignoble déguisement qu'il échappa à la rage de la canaille. A Saint-Maximin, où il s'arrêta, il apprit que

le sous-préfet de l'arrondissement d'Aix était dans l'auberge : il le fit venir, et son courroux assez légitime s'exhala en ces termes : « Vous devez rougir de me voir en uniforme autrichien, que j'ai dû prendre pour me mettre à l'abri des insultes des Provençaux. J'arrivais avec pleine confiance au milieu de vous, tandis que j'aurais pu amener six mille hommes de ma garde. Mais qu'est-ce ce que j'y trouve? Un tas d'enragés qui mettent ma vie en danger. C'est une méchante race que les Provençaux, qui ont commis toutes sortes d'horreurs et de crimes dans la révolution, et qui sont tout prêts à recommencer. Mais quand il s'agit de se battre, ce sont des lâches : jamais la Provence ne m'a fourni un seul régiment dont je pusse être content. Mais tout autant qu'ils paraissent aujourd'hui être contre moi, demain ils le seront contre Louis XVIII. Ils croient, ces imbécilles, qu'ils n'auront plus rien à payer ; et quand ils verront que les con-

tributions ne changeront que de noms, ils seront tout aussi enclins à la révolution que dans l'année 1790. Vous n'avez donc pu contenir cette populace ? » A Fréjus, il rencontra un auditeur au conseil d'Etat, qui revenait d'Italie. A la vue de son ancien souverain, ce jeune homme ne put cacher ses larmes : il les laissa couler abondamment, et se précipitant aux genoux de Napoléon, il lui renouvela les expressions de son respect et de sa douleur. Il en fut touché. « Je suis fâché, lui dit-il, de ne vous connaître que lorsque je ne puis rien faire pour vous. Espérons des temps plus heureux, poursuivit-il; oui, nous serons plus heureux. M. l'auditeur, quand vous verrez une violette, pensez à moi, je vous prie. » Le magistrat, à son retour à Paris, où nous nous rencontrâmes, me confia cette particularité, et je crois, sans le désobliger, pouvoir aujourd'hui la faire connaître. Enfin Napoléon quitta le sol de la France. Il avait eu quelque crainte sur la réception

Digitized by Google

que les Elbois lui pourraient faire; mais elle fut bientôt dissipée. Les habitans de cette île accueillirent avec enthousiasme la nouvelle de son arrivée; ils apprécièrent facilement combien la présence de cet homme célèbre leur serait avantageuse, et ils firent de leur mieux pour le recevoir d'une manière convenable. Dès qu'il y fut débarqué, il se hâta de visiter l'île, d'en examiner les fortifications, et de faire tracer le plan de celles qu'il y voulait ajouter. Son inconcevable activité trouva un aliment dans ces nouveaux soins, et l'on crut long-temps que satisfait de son partage, il s'accoutumerait à la tranquillité, et ne chercherait plus à troubler la paix du monde. Pourquoi cette espérance ne fut-elle pas réalisée?



Dans un sermon de don Blas Ostolasa, confesseur du roi d'Espagne, imprimé à Burgos, et qui en est à sa septième

édition, voici ce que nous avons trouvé de plus remarquable. Il parle d'abord de la vie que Ferdinand VII menait à Valançay, ainsi que les princes de sa famille. « Le roi, dit-il, se levait à huit heures, entendait la messe, déjeûnait, faisait ensuite quelques parties de billard, rentrait dans son cabinet pour se faire lire les lettres qui lui étaient adressées, ou quelques passages des livres saints, brodait au tambour jusqu'à deux heures, moment où il allait faire une petite promenade en voiture. Il dînait à son retour, faisait une petite prière, recevait les infans et les personnes attachées à sa cour, soupait, et, avant de se coucher, récitait avec toute sa maison les litanies, qu'il entonnait lui-même. Un agent de Napoléon, dont il fallait supporter la présence impie, employa tous les moyens de séduction pour arracher l'infant à ses saintes occupations. Il fit venir des danseuses de Paris, et sa propre femme, pour essayer de charmer le roi; mais je m'aperçus à

certains signes, ajoute le confesseur, dont nous traduisons littéralement le sermon, que les appas de ces dames indécemment étalés faisaient un dangereux effet sur le prince, prêt à tomber dans le septième péché capital. Je l'avertis à temps, et semblable à l'esclave de Putiphar, don Ferdinand échappa à ces dangereuses syrènes. Le roi était surtout indigné de la pauvreté du maître-autel de la paroisse de Valançay, et de ce qu'il y eût dans le château une salle de spectacle, tandis qu'il n'y avait ni chapelle ni oratoire. Le roi broda lui-même une belle robe de soie blanche avec des paillettes et des franges d'or pour la Vierge; il fit construire un riche maître-autel doré, et servit lui-même plusieurs fois la messe aux pieds de la reine des anges. La reine des anges fut très-sensible à ses royales attentions, et le manifesta par plusieurs signes. Il arriva sur-tout un soir qu'un écclésiastique du pays s'était assoupi dans l'église. La

Vierge lui apparut sortant du maître-autel : elle s'avança vers le prêtre, fit plusieurs tours sur elle-même pour lui montrer l'élégance de sa toilette, et lui dit en souriant que son fils recevait les vœux du roi en récompense de la belle robe qu'il lui avait donnée; que les princes espagnols ne tarderaient pas à être délivrés, et qu'ils devraient former un ordre du Saint-Sacrement dont tous les chevaliers seraient armés pour sa défense. Le prêtre, fort touché de ce discours, se réveilla, et vint me raconter sa vision miraculeuse. Je lui répondis en l'assurant que la sainte Vierge en avait déjà dit autant au roi lui-même, qui, pour la remercier, lui avait promis qu'à son retour en Espagne il ferait fleurir son culte dans toutes les provinces soumises à sa domination. »



Il arriva en 1814, à l'un de nos chansonniers célèbres, une aventure assez désagréable. Ce chevalier de nouvelle fa-

Digitized by Google

brique, qui a fait depuis éclater en 1815 le même enthousiasme patriotique dont il avait déjà donné de si vives marques en 1813, mais sous une autre bannière, avait endossé un habit brodé pour aller faire sa cour à un grand seigneur du jour, ou pour mieux dire des anciens jours. Après avoir sollicité de S. Exc. la faveur de lui présenter un tribut de sa muse renfermant l'expression de ses invariables sentimens, il tire de sa poche un papier où doit se trouver l'éloge de Louis XVIII. Hélas! c'était une ode sur la naissance du roi de Rome, qu'il avait oubliée dans le malencontreux vêtement.



Durant les querelles sans nombre qui s'élevèrent entre Lucien et son frère Napoléon, il faut remarquer la dernière, celle qui nécessita impérieusement leur séparation. Dans un entretien assez vif qu'ils avaient ensemble, Lucien lui re-

procha son peu de modération, son ambition toujours croissante, et la crainte bien naturelle que la France n'en fût un jour la victime. Napoléon se fâcha vivement, et faisant approcher son frère d'une fenêtre : « Voyez-vous cette étoile? lui dit-il. » — « Non, répliqua Lucien, je ne la vois ni ne m'en soucie. » — « Eh bien! je la vois, moi, répondit le premier consul, et tant que je l'apercevrai seul, je ne cesserai d'y avoir confiance. » Lucien, à ce propos singulier, haussa les épaules, puis, tirant sa montre, il la jeta de colère sur le parquet, en s'écriant : « Vous serez brisé comme cette montre, insensé qui allez chercher votre fortune dans le ciel; et un jour viendra où vous serez malheureux ainsi que la France et toute votre famille. »



Un particulier faisait dernièrement le compte des membres du sénat, et au lieu de les porter à cent vingt il écri-

vit 1,200. « Vous vous trompez, lui dit-on; vous mettez un zéro de plus. » — « Cela peut être, répliqua-t-il; mais je n'y en mettrai jamais autant qu'il s'y en trouve. »



Dès que Napoléon se fut établi à l'île d'Elbe, ce point jusqu'alors presqu'inaperçu, devint l'objet de l'attention publique. Tous les voyageurs curieux se dirigèrent vers Porto-Ferrajo dans l'espoir de contempler l'homme extraordinaire qui y avait établi son séjour. Plusieurs Anglais de marque s'y rendirent, et quelques-uns parvinrent à causer avec lui. Tous demeurèrent étonnés de sa bonhomie et de sa simplicité; c'était absolument Dioclétien à Salonique, entièrement revenu de toute pensée de grandeur, et plus occupé de son jardinage que de l'empire par lui autrefois gouverné. Lord C..., que nous avons particulièrement connu, nous donne les détails les

plus précis sur l'entrevue qu'il en obtint, et nous allons ici en donner un extrait.

« J'avais le plus grand désir de voir Napoléon, et m'étais fait, je l'avoue, une bien haute idée de cet homme, dont aucune époque ne nous présente l'image. Mais, peu jaloux de faire une course inutile, j'écrivis au comte Bertrand pour lui demander qu'il sollicitât pour moi la faveur d'une audience particulière. Je motivai ma prière sur mon sentiment d'admiration. La réponse ne se fit pas attendre. Le grand-maréchal du palais me manda que S. M. I. me recevrait avec plaisir, et me fixa un jour très-prochain. Charmé d'avoir vu accueillir ma demande, je partis de Livourne, et favorisé par un temps superbe, je fus rendu en peu d'heures à Porto-Ferrajo. C'était pour le lendemain que l'audience était accordée : je m'amusai, en attendant, à examiner les curiosités les plus remarquables de l'île. Le jour suivant je me rendis au palais : il était gardé par cet

escadron de la vieille garde impériale, qui se faisait remarquer par la vigueur de sa discipline, sa bonne tenue, et l'air martial de tous ceux qui le composaient. Je dois dire que je m'adressai à un jeune colonel de service, le baron L..., et que je demeurai enchanté de ses manières franches, polies, de ses paroles gracieuses, et qu'il me parut aussi aimable Français qu'il était vaillant militaire. Sous ses auspices je parvins jusqu'à l'hôtel-de-ville, dont on avait fait provisoirement le palais du souverain. J'étais annoncé; aussi me fit-on peu attendre, et je pénétrai dans le cabinet de l'empereur. Je le trouvai debout, appuyé contre une fenêtre, vêtu d'un uniforme bleu foncé, ayant la simple croix d'argent de la légion d'honneur à sa boutonnière, des culottes courtes, des bas de soie blancs, et des souliers à boucles. Sa taille est moyenne. Je lui trouvai le visage plein, la bouche charmante, et les yeux remplis d'un feu inconcevable. Je fus à lui,

et le saluai profondément. « Eh bien! milord, me dit-il, vous êtes du nombre de ceux que l'envie de me voir attire dans mon île. » — « Sire, lui répliquai-je, j'étais désireux de présenter mes hommages au premier capitaine du monde, et de lui exprimer mon admiration et mon respect. » — « Grand-merci de l'un et de l'autre, mais je ne suis plus rien. » — « L'histoire est là pour vous contredire. » — « L'histoire! l'histoire! Ah! on lui a fait dire souvent de cruelles sottises. Je suis peut-être le seul qui puisse écrire celle de mon temps; je m'en occupe, et je ne veux rien omettre. Je vous assure que j'apprendrai des choses dont personne ne se doute, et qu'il a fallu être moi pour savoir. » — « Ce sera un ouvrage susceptible du plus haut intérêt, et attendu avec la plus vive impatience. » — « Oh! je ne me presserai pas de le faire paraître; et d'ailleurs il est bien possible que j'y ajoute quelques chapitres nouveaux : mais rien n'y

sera oublié. Avez-vous été à Paris ? »
— « J'en arrive, Sire. » — « Est-on satisfait? Aime-t-on toujours le Roi? Allons (voyant que j'hésitais), il ne faut pas être embarrassé pour me répondre : dites ce que vous pensez; oui, dites la vérité. » — « Sire, il paraît que la nation française soupirait après la paix ; elle en avait besoin, et elle la trouve sous l'égide des Bourbons. » — « Oui, voilà ce qu'on lui fait accroire; mais la paix, qui peut se flatter de la conserver? Encore un peu de temps, et toute l'Europe sera en armes. Nous sommes à une époque où la fièvre guerrière dévore tous les peuples; on ne se soucie nullement de la tranquillité, quoiqu'on ait l'air de la désirer de toutes parts. Où allez-vous en partant de ce lieu? » — « A Rome, Sire. » — « Baiser les pieds du Saint-Père? » — « Je suis protestant. »
— « Ah ! vous ne seriez pas le premier qui eût fait cette simagrée. » A la suite de ces propos, il me parla de l'Angleterre;

il me demanda si le peuple anglais était satisfait : puis tout-à-coup, en me regardant fixement : « Savez-vous, milord, que vous êtes chez vous plus près d'une révolution que vous ne pouvez le croire? La balance penche trop d'un côté : craignez l'effort qui sera tenté pour la remettre en équilibre. » J'avoue que cette espèce de prophétie me surprit ; j'eus l'air de vouloir détourner la conversation : il s'en aperçut, et me faisant le salut d'usage, il me renvoya. Je partis très-satisfait de cette visite, me promettant bien de ne pas en perdre de sitôt le souvenir.



Après que Napoléon eut quitté l'île d'Elbe , ce lieu demeura toujours le but des courses de plusieurs voyageurs. Des lettres de Porto-Ferrajo racontent qu'en novembre 1815, une illustre dame (la princesse de Galles) y arriva sur un vaisseau anglais. Après avoir fait an-

noncer que l'unique motif qui l'amenait dans l'île était le désir de visiter la maison qu'avait habitée l'ex-empereur, elle descendit à terre avec toute sa suite, et se rendit directement au lieu de son pélerinage, qu'elle visita avec une sorte d'attention et de recueillement religieux, observant chaque chose dans le plus grand détail, et sur-tout dans la chambre à coucher de Napoléon. Arrivée dans le salon, elle aperçut son portrait, et s'arrêtant devant cette image, elle dit: « Napoléon, je te salue; j'ai eu et je conserverai toute ma vie la plus grande estime pour toi. » L'illustre étrangère passa ensuite dans la salle de billard. Quelqu'un lui ayant présenté la queue dont il se servait pour jouer, elle fit connaître le désir qu'elle avait de l'emporter; elle la fit renfermer dans une boîte comme un monument précieux. Le lendemain elle voulut dîner dans cette habitation, où elle passa la nuit; et lorsqu'elle s'éloigna, elle parut être très-sa-

tisfaite de son voyage. Il paraît que cette princesse n'est point difficile à satisfaire.



Dans le ménage de Crouton, vaudeville qu'on joue aux Variétes, l'acteur Potier, représentant un mauvais peintre d'enseigne, en rendant justice au beau talent de David, trouve cependant à redire aux bras qui prêtent serment. On se récrie sur l'injustice de sa critique : « Je m'y connais, dit-il, c'est ma partie depuis vingt ans : je ne fais que des bras qui prêtent serment. »



Napoléon, par les plus adroites menées, trompant l'attention de ceux qui pouvaient épier ses mouvemens dans son île, était parvenu à inspirer une profonde sécurité. On ne voulait plus croire qu'il se dégoûtât de sa retraite : on oubliait que la pensée d'un trône ne se perd pas.

Digitized by Google

Nulle surveillance n'avait lieu, et la bonhomie sur ce point était si forte, que M. d'A..., ministre de la police en France, s'écriait qu'il ne balancerait pas à permettre à Napoléon d'en retoucher le sol, si l'état de sa santé l'exigeait impérieusement. De pareilles niaiseries sembleraient inventées, si de toutes parts elles n'étaient pas certifiées. L'empereur en profitait; il amassait en silence les moyens nécessaires à exécuter ses grands projets, et le moment favorable arrivé, il partit de la manière la plus inattendue. La princesse Borghèse, sa sœur, donnait un bal le 26 février, lorsque les officiers reçurent l'ordre subit de se préparer à leur embarquement. On leur fit d'abord un mystère du lieu où l'on allait; mais leurs conjectures ne tardèrent pas à le leur faire connaître. La joie s'empara de ces braves, et ils coururent avec empressement exécuter les ordres qu'on venait de leur donner. Dès qu'ils eurent mis le pied sur les navires qui devaient

les transporter, Napoléon leur fit jeter la cocarde de l'île d'Elbe, qui était rouge au centre, blanche à l'entour, et sur le blanc, Napoléon avait fait ajouter trois abeilles d'or; la cocarde tricolor lui fut substituée aux cris de *Vive l'Empereur! vive la France!* Durant la navigation, on éprouva quelques craintes à la vue de plusieurs bâtimens qui croisèrent la flottille; mais n'en étant pas attaqués, la confiance renaquit, et le 1er mars 1815, les vaisseaux entrèrent à pleines voiles dans le golfe Juan, non loin de Cannes, et le débarquement s'effectua. Le maire de Cannes se rendit auprès de Napoléon à l'instant où celui-ci, après avoir mis pied à terre, s'était écrié : *Le congrès est dissout*. Cependant diverses tentatives faites contre la ville d'Antibes ne réussirent pas, les habitans et le major de la place s'étant réunis pour s'opposer à la séduction. On arrêtait en même temps tous les individus qui passaient sur la grande route. Par une rencontre singu-

lière, à l'instant où buonaparte descendit sur le sol français, le prince de Monaco, duc de Valentinois, arrivait à Cannes pour se diriger ensuite vers sa principauté, dont le congrès lui avait rendu la propriété. Le général Cambronne, en étant informé, se rendit auprès de lui pour lui déclarer qu'il le faisait son prisonnier, et il plaça une sentinelle à sa porte. Buonaparte apprit la capture qu'on venait de faire. Il connaissait le prince, qui autrefois avait été son chambellan : il ordonna qu'on le lui amenât, et lui demanda où il allait. Sur la réponse du duc, qui lui dit se rendre à Monaco, pour se faire reconnaître souverain de ce pays, Buonaparte lui répliqua : « Mon cher duc, vous et moi allons faire la même chose : il est cependant plus aisé de rentrer à Monaco que de ressaisir le sceptre de la France. J'espère pourtant que nous serons également heureux dans notre entreprise. Mais voulez-vous remettre la vôtre et venir avec moi ? » — « Non,

lui répliqua le prince; je suis impatient comme vous d'aller dans mes États. » — « Vous avez raison, je vous en laisse le maître; mais quelque jour nous nous reverrons. » Ici ils se séparèrent, et comme le prince s'éloignait, Napoléon lui cria en riant : « Duc de Valentinois, ne manquez pas de venir faire votre service auprès de ma personne, lorsque l'époque de votre quartier arrivera.

Le 2 mars, la nuit étant superbe, Buonaparte fit lever le camp, et commença à s'avancer dans le pays. Le lendemain on entra dans Grasse, où l'on trouva peu de monde, ce qui étonna la troupe impériale, qui se flattait d'une autre réception. Il laissa son canon en ce lieu, ayant appris qu'il y aurait trop de difficultés à le conduire au travers les montagnes de la Provence et du Dauphiné. Le même soir on arriva au village de Cérénon, ayant fait vingt lieues dans la journée. Napoléon ne s'épargnait pas dans ces premiers momens: quoiqu'une

calèche l'eût suivi, il fit presque toute la route à pied, afin de mieux encourager son monde. Il broncha plusieurs fois. Ses grenadiers lui avaient donné le surnom de Jean-de-l'Épée; l'un d'eux l'aidant à se soutenir, « A la bonne heure, dit-il gaîment, il ne faut pas que Jean se donne aujourd'hui une entorse, il faut avant qu'il devienne Jean-de-Paris. » Le 3, avant l'aube, ils se remirent en route, et avancèrent sans rencontrer le moindre obstacle. Les proclamations furent imprimées à Digne, et dès que cette ville fut dépassée, les impérialistes virent pour la première fois accourir à eux la population, qui jusqu'alors s'était dérobée à leurs regards. On entendit des Français prononcer de coupables exclamations, et dès-lors Napoléon put se flatter de voir s'augmenter le nombre de ses complices. Après Sisteron, il rencontra sur la grande route un ecclésiastique que son avant-garde avait arrêté. » Je vous fais

peur, M. le curé ? lui dit-il. » — « Celui qu'on arrête peut concevoir quelque crainte. » — « Où alliez-vous donc ? » — « Je retournais dans ma paroisse. » — « Eh bien ! allez-y ; vous chanterez le *Te Deum* en mon honneur. » — « Je ne chanterai jamais qu'un *De profundis* pour vous. » — « Ah, ah ! M. l'abbé, vous ne m'aimez pas ; bon voyage, nous nous passerons de vous et de bien d'autres. » Ils se séparèrent ainsi, et Buonaparte ordonna qu'on ne lui fit pas de mal. Lors de son entrée à Gap, il fut si content des transports qu'on lui témoigna, qu'il crut devoir faire éclater sa satisfaction par une proclamation qui fut répandue avec profusion : on la trouve partout ; nous ne la rapporterons pas ici. Plus loin, sur la proposition qui lui fut faite de faire sonner le tocsin pour ameuter les campagnes : « Non, dit-il ; vos sentimens me font connaître que je ne me suis pas trompé : ils sont pour moi un sûr garant de ceux

de mes soldats. Ceux que je rencontrerai se rangeront de mon côté : plus ils seront, plus mon succès sera assuré. Restez donc tranquilles chez vous. »

Le 6 mars, il vint coucher à Gorp. Là, quarante hommes du corps du général Cambronne allèrent jusqu'à la Mure, où ils rencontrèrent l'avant-garde d'une division de six mille hommes qui venaient de Grenoble pour arrêter leur marche, ou, pour mieux dire, dans l'intention de se joindre à eux. Le général Marchand, qui commandait dans cette ville, fit mine de vouloir se défendre : sa loyauté ne crut pas possible de composer avec son devoir. En conséquence, il ordonna à la troupe de ligne de se porter en avant, et de combattre les ennemis qui paraissaient se diriger sur cette route ; mais il ne se doutait pas qu'il ne serait plus obéi. Cambronne, dès qu'il eut aperçu le fort détachement qui venait à sa rencontre, s'arrêta : il voulut parlementer avec les avant-postes ; mais

ceux-ci, croisant la baïonnette, le repoussèrent en lui disant qu'un ordre supérieur leur défendait de communiquer. Cependant cette avant-garde d'une armée qui ne paraissait marcher que pour combattre, recula de trois lieues; elle vint prendre position dans un défilé entre plusieurs lacs et près d'un village. Napoléon, instruit des dispositions apparentes de l'armée française, se porta lui-même sur les lieux. Il trouva sur la ligne opposée un bataillon du cinquième régiment d'infanterie, une compagnie de sapeurs, une de mineurs, en tout environ huit cents hommes. Après avoir réfléchi un moment, il envoya en parlementaire le chef d'escadron Raoul, son officier d'ordonnance, pour parler à ces troupes, et leur apprendre son arrivée; mais quelque zèle que mît cet officier à remplir sa mission, il fut constamment repoussé par les avant-postes, qui lui opposèrent la défense qui leur avait été faite de communiquer.

Digitized by Google

Il s'en retourna vers son maître, lui faire part de l'obstacle qu'il avait rencontré. Buonaparte, après l'avoir écouté, s'écria : « Eh bien! allons voir si je ne pourrai rien par moi-même : Jean-de-l'Epée doit agir ici. » En disant ces mots il mit pied à terre, et alla droit au bataillon, suivi de sa garde, portant l'arme au bras, et ayant leurs mouchoirs posés et noués sur les batteries (ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à Paris). Dès que Napoléon fut à portée de se faire entendre : « Me voilà, dit-il, me reconnaissez-vous? S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son empereur, il le peut faire. » Ce discours, cette action véritablement héroïque transportèrent les troupes : de toutes parts s'éleva le cri de *Vive l'Empereur!* Les officiers, les soldats se pressèrent d'accourir autour de lui : ils arrachèrent leurs cocardes blanches, les deux corps se mêlèrent, s'embrassèrent en pleurant; tant est fort le prestige de gloire, tant a de puissance cette magie

attachée à de grands souvenirs. Cependant on leur ordonna de reprendre leurs rangs, on les fit ranger en bataille, et Napoléon leur parla en ces termes : « Je viens avec une poignée de braves, parce que je compte sur le peuple. Le trône des Bourbons est illégitime, puisqu'il n'a pas été élevé par la nation; il est contraire à la volonté nationale, puisqu'il est contraire aux intérêts de notre pays, et qu'il n'existe que dans l'intérêt de quelques familles. Demandez à vos pères, interrogez tous ces habitans, qui arrivent ici des environs, vous apprendrez de leur propre bouche le véritable état des choses. Ils sont menacés du retour des dîmes, des priviléges, des droits féodaux, et de tous les abus dont vos succès les ont délivrés. N'est-il pas vrai, citoyens ? » — « Oui, répondirent les individus placés à dessein autour du général ; on voulait nous attacher à la glèbe. Vous venez comme l'ange du Seigneur pour

nous sauver. » Dès ce moment, et après l'avoir entendu, les soldats qu'on avait envoyés pour lui résister furent les premiers à demander à marcher sur Grenoble, où Buonaparte avait la prétention de vouloir aller coucher le soir même. Il savait que son entreprise hardie ne pouvait réussir que par la rapidité : ne pouvant gagner les cœurs, il fallait les entraîner et les éblouir. Une garnison nombreuse était dans Grenoble; on parut essayer de les engager à combattre : tout fut inutile. Ni les soldats, ni la populace n'obéissaient plus aux lois ; ils se portaient dans les places, sur les remparts, faisaient entendre des clameurs séditieuses, appelant à haute voix celui qu'ils se flattaient de voir entrer bientôt dans leurs murailles : la fermentation était extrême. Le colonel du 7me régiment de ligne, M. de La Bedoyère, fils d'un ancien procureur-général au parlement de Bretagne, fut le premier à lever l'étendard de la rébellion. Ne pre-

nant conseil que de lui-même, inspirant à ses soldats de pareils sentimens, il leur ordonna de marcher en avant aux cris de *Vive l'Empereur!* A peine furent-ils sortis de la ville, qu'après avoir crevé un tambour, il ent ira une aigle en bois doré qu'on attacha au bout d'une barre de saule, et un second tambour également éventré fournit aux soldats plusieurs centaines de cocardes qu'il renfermait dans ses flancs. Aux clameurs que poussaient ces troupes insensées, le maréchal de camp Devilliers accourut en toute hâte pour les exhorter à rentrer dans le devoir. Ayant par hasard rencontré un cheval sur la route, il le monta pour arriver plus vîte. Il se porta vers les déserteurs; mais ses efforts furent vains auprès du colonel La Bedoyère. « Je lui parlai, dit M. Devilliers, d'honneur et de patrie; il me répondit patrie et honneur, mais apparemment qu'il n'entendait pas les mots de la même manière que je pouvais les

entendre, et je ne pus rien en obtenir. »
La Bedoyère, persistant, continua sa marche, et aborda Napoléon, qui le salua du nom *du premier des fidèles*, et l'embrassa tendrement. Napoléon poursuivit sa marche, et en avançant il se vit pareillement rejoint par le quatrième régiment de hussards, qui accourut au pas accéléré. La nuit arriva. Il semblait que la reddition de Grenoble n'était pas encore si prochaine, et qu'elle pouvait se retarder au moins au lendemain. Les généraux Marchand, Devilliers, nombre d'autres militaires, le préfet de l'Isère, M. Fourier, et autres fonctionnaires publics, cherchaient à retenir dans le devoir la populace et le reste de l'armée. On avait fait rentrer dans la ville la portion des troupes qui ne s'était point déclarée, les portes avaient été soigneusement barricadées, et toute communication avec les dehors demeurait interdite. Les remparts étaient occupés par la garni-

son, et la garde nationale était rangée par derrière.

Vers les huit heures et demie du soir, une avant-garde de lanciers polonais se présenta à la porte de Bonne, suivie de près par Buonaparte, qui ne tarda pas à s'avancer dans le faubourg. La porte était fermée ; le général Marchand en avait lui-même pris les clefs afin de s'assurer qu'elle ne serait pas livrée. Cependant les hussards et le peuple du faubourg demandaient à grands cris qu'on vînt ouvrir à celui qu'ils nommaient leur empereur. Les soldats placés en faction sur les remparts répondaient à leurs instances par des cris d'alégresse ; les canonniers placés auprès de leurs pièces, et qui avaient reçu l'ordre de les allumer, s'y refusaient ; les conjurés allaient dans l'intérieur excitant l'audace, réclamant la révolte; mais les clefs ne se trouvaient pas, et les portes ne pouvaient pas être ouvertes. Alors les sapeurs, qui avaient déjà donné

l'exemple de la désertion, se mirent à frapper la porte à grands coups de hache; des ouvriers du faubourg se joignirent à eux : chaque coup était porté aux cris de *Vive l'Empereur!* ce cri retentissait au milieu des ténèbres, comme un tonnerre précurseur d'une tempête prochaine. Quel tableau offrait ce lieu! Des soldats dont chaque action devenait un crime, encouragés par des supérieurs plus coupables encore; une populace enivrée de débauche et de fanatisme, travaillant à la lueur de quelques torches funèbres dont les sanglantes clartés rendaient plus hideux les visages qu'elles éclairaient vaguement; plus loin, à moitié caché dans l'ombre, la figure enfoncée dans un manteau, se tenant à l'écart non sans quelque émotion, Napoléon alors semblait un chef des anges rebelles. La ressemblance était si frappante, qu'il était impossible que ses partisans ne s'en aperçussent pas; son cœur éprouvait peut-être de la joie à pénétrer de force dans

Digitized by Google

la première ville de France qui lui offrait une apparence de résistance; il lui semblait par-là acquérir le droit de traiter comme sa conquête le beau royaume qu'il venait envahir. Enfin les madriers tombent, les ais se dispersent en éclats, la barrière est franchie, et Buonaparte s'avance à cheval précédé et suivi d'une populace furieuse. Le maire de Grenoble, le sieur Renauldon, à la tête du corps de ville et des administrations, se présente aussitôt au conquérant; ils le haranguent comme leur maître, et veulent le conduire à l'hôtel de la préfecture; mais il s'y refusa; il leur dit qu'il y avait à Grenoble un de ses anciens gardes, le sieur Laburre, qui tenait auberge: c'était chez lui qu'il voulait descendre, étant charmé, ajouta-t-il, de revoir le brave dont il était séparé depuis longues années. Buonaparte était à peine établi dans l'hôtellerie des Trois-Dauphins, que le peuple, mettant le comble à son délire, vint apporter aux pieds de

son souverain les débris de la porte de Bonne, en lui disant : « Napoléon, nous n'avons pu t'offrir les clefs de ta bonne ville de Grenoble; mais, en revanche, en voilà les portes. » Une pièce de 40 fr. paya mal, dit-on, ce cadeau. Le lendemain, les autorités religieuses, civiles et militaires vinrent mettre le sceau à son entreprise impie en lui rendant leur hommage. Tous les corps le haranguèrent de nouveau ; ils lui exprimèrent *leur amour, leur dévouement* : Napoléon en demeura charmé. En débarquant à Cannes, il ne s'était cru qu'un simple chef de parti; il commença à se croire ce qu'il avait été autrefois en se revoyant dans Grenoble environné de tous les fonctionnaires, d'une armée, des acclamations de la multitude, et put rêver dès-lors une seconde fois la monarchie universelle. Ce fut de là qu'il fit partir promptement les émissaires destinés à aller séduire le maréchal Ney, et à répandre ses proclamations sur toute la

route, depuis Lyon jusqu'à Paris. Il trouva dans cette ville des lettres que le parti républicain lui adressait, et dans lesquelles on lui rappelait sa promesse de rétablir la république. En les lisant, et plein de la confiance inspirée par ce qui se passait autour de lui, il ne put s'empêcher de dire en riant au comte Bertrand : « Ils ne sont pas où ils croient en être. Certes, la France vaut bien que celui qui en fera la conquête cherche à la conserver s'il le peut. » — « Sire, répondit Bertrand, je crains qu'en se voyant trompés dans leurs projets, ils ne suscitent à votre majesté de nouvelles traverses. » — « Qu'ils ne s'en avisent pas. Tenez, maréchal, avec ce tube (il montrait un canon de fusil) je saurai les faire taire et me débarrasser d'eux : vous ne connaissez pas toute l'éloquence d'une bouche pareille. Cependant, pour remercier les habitans de l'Isère de la réception qu'ils lui avaient faite, il leur adressa une proclamation sèche et froide,

comme toutes celles de cette époque, excepté cependant celle à l'armée, tant remarquable par son art et sa chaleur.

Le 9 mars, il continua sa route. Il coucha ce jour-là à Bourgoin. Les sociétés populaires qui venaient de se former dans les bourgs, villes et villages voisins, accoururent saluer leur monarque. « Il y a long-temps que nous vous attendions, lui dirent les députés du peuple. Vous voilà enfin arrivé pour nous délivrer de l'insolence de la noblesse, du joug des prêtres, et des prétentions de l'étranger. » Buonaparte leur répondit : « Ah! je retrouve ici les sentimens qui, il y a vingt-cinq ans, me firent saluer la France du nom de la grande nation. Oui, vous l'êtes encore, la grande nation, et vous le serez toujours. » Durant ce temps, Lyon était dans la confusion; les instigateurs de la révolte l'emportaient sur les partisans de l'autorité royale; les troupes, la plus grande partie des habitans soupiraient

après la venue de Napoléon. Le comte d'Artois essaya vainement de changer ces méchantes dispositions; ses discours, ses promesses, tout fut inutile : l'exemple du maréchal Macdonald, dont la fidélité était inébranlable, rien ne put toucher des cœurs enrichis ou égarés. Monsieur voulut, le 10 au matin, faire une dernière tentative en passant les troupes en revue : il fut accueilli par un silence glacé. Vainement sa suite fit-elle retentir les airs du cri, *Vive le Roi!* aucun soldat n'y répondit. S. A. R., s'adressant elle-même à un vieux militaire, lui dit : « Allons, mon camarade, crie *Vive le Roi!* » — « Non, mon prince, lui répondit ce soldat audacieux; aucun de nous ne combattra contre son père. Je ne puis vous répondre qu'en criant *Vive l'Empereur*, et vous ne le voudriez pas. » Monsieur vit bien alors que tout était perdu, et son âme généreuse désespéra du salut de la monarchie. Vainement s'était-il écrié, lorsqu'on lui représentait que les

armes manquaient : « La guerre de la Vendée a commencé avec des pioches et des bâtons ; nous avons des fusils, et je me mettrai à votre tête. » Il se vit donc obligé de se retirer, et partit pour Paris la mort dans l'âme, abandonné de toute la population lyonnaise, et accompagné dans sa retraite par un seul garde national, auquel Napoléon fit donner la croix de la légion d'honneur. Le duc de Tarente, sur le point d'être arrêté, n'évita le péril que par la fuite.

En même temps une reconnaissance du quatrième de hussards déboucha du faubourg de la Guillotière, et s'avança vers le pont du même nom, précédée d'une multitude sans nombre, et tous criant *Vive l'Empereur!* A l'instant les troupes placées dans l'intérieur de la ville répètent la même acclamation. Les barricades construites pour la défense sont enlevées, les arbres, les pieux qui les composaient sont jetés dans le Rhône ; les soldats s'embrassent avec transport,

se jurent de ne plus se quitter, et faisant volte-face, marchent ensemble pour occuper la ville. Ce moment fut terrible. Plus de vingt mille habitans s'étaient portés sur le passage de ces troupes : en un clin-d'œil les drapeaux blancs sont renversés, les aigles se déploient, et les cocardes tricolores deviennent celles de la populace. Cependant les troupes continuaient à s'avancer au pas de charge ; elles vont se ranger en bataille sur la place Belcour, qui, dès cet instant, reprit son nom de place Buonaparte.

A sept heures du soir Napoléon entra dans la ville, environné d'une foule innombrable dont les transports le charmaient, et lui faisaient concevoir les plus flatteuses espérances. Néanmoins, parmi tous ces insensés, il se trouva, dit-on, un homme qui voulut terminer cette rapide entreprise : il tira un coup de fusil à Napoléon; mais la balle s'égara et fut frapper un des obscurs satellites du tyran, qui s'avançait avec autant de

bonheur. Le même soir le comte de Fargues, homme monarchique s'il en fut jamais, se hâta de venir apporter à Napoléon l'hommage de son respect et les clefs de la ville. Approuve qui voudra cette conduite; je crois que lorsqu'on déteste un maître, on a tort de vouloir le servir : de quelque nom que la trahison se décore, elle n'en reste pas moins ce qu'elle est. Il est possible que le comte de Fargues eût reçu des ordres secrets de nos princes; mais depuis il eût dû les faire connaître. La cour royale suivit son exemple. Ce fut alors que Napoléon dut tout-à-fait se croire notre maître. De Lyon partit cette foule de décrets impériaux par lesquels fut anéanti tout ce qu'avait fait Louis XVIII depuis sa rentrée en France. La noblesse, les ordres furent abolis, la charte annulée, les chambres dissoutes, les proscriptions annoncées. Tant de mesures précipitées, ces actes de violence, annoncèrent que le caractère de Napoléon n'était pas

changé, et que nous allions le retrouver toujours le même : son expérience, ses malheurs n'avaient pu anéantir son impétuosité naturelle. Il paraît qu'une assez nombreuse partie de son ancien conseil d'état le vint rejoindre à Lyon, et l'aider de ses avis. Le duc de Rovigo ne fut pas le dernier à venir rendre hommage à son maître. Il en reçut l'ordre de se rapprocher de Paris, et de ressaisir son poste de ministre de la police, dès que les circonstances le lui permettraient. A peine se fut-il éloigné, que Napoléon reçut une lettre de Fouché, qui, le félicitant sur son retour, lui offrait ses services, et le prévenait de certaines choses qui pouvaient lui être utiles. Fouché avait vu que le moment de se montrer était favorable : stimulé d'ailleurs par C.... et R...., il se crut obligé de se mettre en évidence, car il ne renonçait pas à avoir une part considérable dans le gouvernement hétérogène qui allait se former. Cependant, tout en agissant ainsi,

cet homme profondément pervers n'abandonna pas la peau du renard dont il avait revêtu son cœur de tigre; il eut l'audace, à ce qu'on assure, de dire au comte de Blacas : « Monsieur, sauvez le Roi; je réponds de la monarchie. » Mot qui fut trouvé sublime, lors de la seconde restauration, par des badauts qui ignoraient que celui qui prétendait sauver la monarchie était celui qui avait le plus contribué à perdre le Roi. Buonaparte ne se souciait guère de se mettre sous la tutelle des jacobins : aussi, pour les déjouer, se rendait-il plus populaire qu'eux-mêmes, jouant ainsi leur rôle, et les combattant avec leurs propres armes. Dans cette vue, loin de bien recevoir la garde nationale à cheval de la ville de Lyon, composée des jeunes gens des meilleures familles, il répondit au désir qu'ils lui exprimèrent de faire le service auprès de sa personne en leur disant : « Votre conduite envers le comte d'Artois me fait juger de ce que vous

feriez à mon égard si j'éprouvais des revers. Je vous remercie de vos services. »
Il nomma un préfet de Lyon, et ce fut M. Fourier qui venait de remplir les mêmes fonctions à Grenoble. On demeura surpris qu'il eût élevé à ce poste celui qui naguère, dans ses proclamations, l'avait traité de brigand et d'aventurier; tout le parti s'extasia à ce choix; on y vit la magnanimité d'Auguste : ce pouvait bien être la duplicité de Cromwel. Le même soir Buonaparte se montra aux deux théâtres de Lyon. Partout il fut accueilli avec des transports frénétiques, qui redoublaient dans tous les lieux où il se présenta. Enfin on eût dit que cette ville tout entière avait été frappée d'un esprit de vertige dont rien n'égalait l'extravagance. Dès ce moment, l'étiquette impériale recommença à se montrer : il eut des chambellans; les préfets du palais reprirent leur service, et les conseillers d'état leur costume et leur arrogance. Napoléon sen-

Digitized by Google

tit qu'il fallait reconnaître l'amour qu'on lui témoignait. Déjà, à plusieurs reprises, il leur avait dit : « Lyonnais, je vous aime ; » il jugea convenable de le leur répéter dans la sèche proclamation qu'il leur laissa pour adieux. Non content d'annoncer aux Lyonnais son prochain retour, il leur dit de vive voix qu'il avait le projet, à la paix, de transporter pour long-temps le siége de son empire dans leur ville, et qu'à perpétuité un prince ou une princesse de sa famille viendrait y tenir sa cour. Ceci rentrait dans le plan qu'il avait formé. Instruit du grand effet que la présence du duc et de la duchesse d'Angoulême avait produit dans la ville où ils avaient séjourné, il prétendait à l'avenir effacer ces impressions et s'assurer mieux des grands propriétaires, en envoyant dans les grandes villes de son empire divers membres de sa famille chargés de le représenter, d'exercer une surveillance directe, et d'attirer à lui, par l'appât des charges et

des dignités ainsi réparties, ceux qui jusqu'alors avaient témoigné le plus de répugnance pour lui. Lyon, Nantes, Rouen, Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Marseille, Lille, et Limoges devaient être le centre de divers gouvernemens généraux, où les rois, les reines eussent été établir le reste d'éclat de leur fortune passée. Nous pouvons certifier que le projet non-seulement a été formé, mais qu'il fut même sur le point d'être mis à exécution : il eût eu lieu si la bataille de Waterloo n'eût pas renversé de plus hautes espérances. Lucien, comme le moins docile, eût été le plus près : Rouen devait être sa résidence; Nantes celle de Joseph; on envoyait Jérôme à Bordeaux; l'ex-grande-duchesse de Toscane eût tenu sa cour à Toulouse; Murat, détrôné sans retour, se fût retiré à Nîmes; le prince Eugène ou la reine Hortense à Marseille; le cardinal Fesch et Madame mère à Lyon; la princesse Borghèse à Limoges. On espérait, par ce

rapprochement, diminuer la prévention nationale, et opposer des obstacles locaux à toute tentative entreprise pour changer la face de l'empire.

Napoléon cependant quitta Lyon. Villefranche, Mâcon lui montrèrent la même alégresse. Dans cette dernière ville, lorsqu'il querella les habitans sur le peu de résistance qu'il avaient opposée en 1814, on lui répondit : « Sire, pourquoi nous aviez-vous donné un mauvais maire? » A Tournus il n'eut que des éloges à distribuer, tant l'esprit public lui parut à la hauteur convenable. Il félicita les citoyens sur le patriotisme signalé dont ils avaient tant donné de preuves à toutes les époques de la révolution. Ce fut principalement aux Châlonnais que ses complimens s'adressèrent : il savait que, dans la dernière guerre, ils avaient, durant quarante jours, défendu le passage de la Saone, et repoussé les attaques des Autrichiens avec une bravoure bien française. Il se fit rendre

compte des actions héroïques qui avaient signalé ces temps de calamité. Ne pouvant aller à Saint-Jean-de-Lône, il envoya la croix de la légion d'honneur au maire, qui s'était signalé en 1814 par son énergique résistance à une invasion étrangère. Ce fut en cette circonstance où Buonaparte, la saisissant avec habileté, s'écria en s'adressant à une foule de bourgeois et de paysans dont il était entouré : « C'est pour vous, braves gens, que j'ai institué la légion d'honneur, et non pour les émigrés pensionnés par nos ennemis. » Il reçut à Châlons la députationde Dijon.

Le 15 mars il se rendit à Autun, le 16 à Avalon; là on lui remit une lettre confidentielle de R..., qui lui mandait de se méfier de C..., de F... et de M... Il prétendait avoir saisi quelque chose de leur arrière-pensée, et R... jugeait convenable d'en prévenir celui qu'elle pouvait regarder plus particulièrement. Buonaparte fut sensible au zèle

Google

que R... lui montra dans cette circonstance : il n'avait pas besoin, du reste, d'être prévenu. Jugeant les autres d'après lui, il leur atribuait ce qu'il pensait lui-même. Durant la route, il se plut à affecter une sécurité imprudente; il voyageait toujours en avant de ses troupes, toujours dans sa calèche, courant la poste, toujours accompagné d'une faible escorte composée de quelques lanciers polonais qui s'étaient montés avec les premiers chevaux rencontrés. Partout où il passait, il accueillait les plaintes de la multitude, destituant les fonctionnaires qui avaient le malheur de déplaire au peuple, ou plutôt au parti.

Le 17 sa station fut à Auxerre. Il y fut rejoint par le prince de la Moskowa, que son mauvais génie entraînait. Buonaparte, en le voyant, le salua du titre de *brave des braves*, qu'il lui avait déjà donné. Il lui fit quelques confidences vraies ou fausses, pour le récompenser de son dévouement. Il l'assura qu'il apportait

dans sa poche un traité de paix avec l'Autriche, et une trève de vingt ans avec l'Angleterre. L'impératrice, disait-il, et le roi de Rome avaient quitté Vienne pour venir à Paris le jour même où il s'était embarqué de l'île d'Elbe. Le prince Eugène allait, à la tête d'une armée de Bavarois, se réunissant à celle de la Saxe, arrêter les efforts que la Prusse pourrait tenter; puis, changeant de conversation, il prouva au maréchal Ney que, quoiqu'absent de Paris, il avait été instruit à point nommé de tout ce qui s'y était passé depuis l'arrivée des princes de la maison de Bourbon, et cela dans les moindres détails. « Par exemple, dit-il, j'ai su que le jour de la Saint-Louis, au dîner du Roi à l'hôtel-de-ville de Paris, les maréchaux n'avaient pas eu de place, et que les femmes de plusieurs n'avaient pas même été invitées. » Le maréchal Ney se laissa prendre à ces niaiseries, et il quitta Buonaparte plus enchanté que jamais.

On avait fait pourtant à Montereau quelques préparatifs de défense pour l'arrêter dans sa course; on y avait rassemblé des détachemens de compagnies des gardes-du-corps. A l'approche de Napoléon, il vint des ordres pour évacuer cette position, et le bulletin impérial osa dire : « que le pont de Montereau était gardé par des partis de la maison du Roi; que des lanciers polonais s'étant présentés, les jeunes gardes-du-corps, peu accoutumés aux coups de lance, avaient pris la fuite, en laissant deux d'entr'eux prisonniers. » C'était un mensonge.

Napoléon, à toute force, voulait entrer le 20 mars à Paris, tenant à célébrer ainsi le jour de la naissance du roi de Rome. Le matin de ce jour, il entra à Fontainebleau. A sept heures, il reçut la nouvelle que la famille royale avait quitté Paris : elle lui fut expédiée par le comte L......., qui s'était emparé de vive force de l'hôtel des postes, comme

nous le dirons plus bas. Buonaparte, après avoir lu le message, se mit à sourire, et s'adressant au courrier d'un air qui peignait sa satisfaction, il dit : « M'attend-on à Paris ? » Puis il ajouta : « Retourne à ton directeur : dis-lui que je me rends à Paris ; qu'il prévienne B......, et qu'ils viennent tous les deux me rejoindre aux Tuileries. » L'instant d'après il passait en revue dans la cour du château un régiment de lanciers, lorsque sa garde de l'île d'Elbe arriva avec une partie de l'armée qui le suivait depuis Grenoble et Lyon. Tous les officiers-généraux alors à Paris, les grands dignitaires de l'empire, hors le duc de Cambacérès, se hâtèrent de se rendre à Fontainebleau pour y saluer leur ancien maître. Le comte Le M... entr'autres, aide-de-camp de Buonaparte, conduisait avec lui une magnifique voiture à six chevaux, sur laquelle, depuis déjà plusieurs jours, il avait fait peindre les armes de l'empire, tant il avait été précaution-

Digitized by Google

neux. Il la destinait à l'entrée solennelle de Napoléon, qui ne voulut pas l'accepter. Ce dernier continua sa route dans sa calèche ordinaire : c'était la même qu'il avait lorsque l'an passé il fut s'embarquer à Fréjus. Plusieurs équipages l'accompagnaient. Cette fois-ci il était précédé des lanciers polonais, courant au grand galop pour éclairer la marche : un groupe assez considérable d'officiers-généraux l'entourait. En arrivant aux portes de Paris, il aperçut venir à lui l'armée qu'on avait rassemblée pour le combattre, et qui s'avançait dans de moins hostiles sentimens.

Dès le matin, une consternation profonde régnait dans Paris. Cette ville immense, livrée à elle-même, demeurait morne et silencieuse. A six heures, les regards portés sur le grand pavillon du château des Tuileries n'aperçurent plus le drapeau blanc, dont la présence était un signe certain de celle du monarque.... *Le Roi est parti!!!* tel est le cri douloureux

qui est poussé et qui dans un instant se répand dans la ville. *Le Roi est parti !* c'est-à-dire, plus de bonheur, plus de tranquillité : il a emporté avec lui la fortune de la France, il nous a laissé le trouble, la guerre, tristes fléaux désormais inévitables. Une foule nombreuse, composée de gens de toutes les opinions, se précipite vers le château : toutes les grilles étaient fermées, mais au travers les barreaux, on appelle, on questionne les gardes nationaux qui étaient de service ; on écoute avec avidité les récits qu'ils font. Une sombre émotion se peint sur quelques visages, tandis que le plus grand nombre laisse éclater la joie qui le possède. Toutes les familles attachées à la cour abandonnent la capitale, redoutant les sinistres événemens qui vont se passer : elles partent le deuil dans l'âme, et plusieurs vont encore suivre les Bourbons dans leur exil. Tous les ministres, tous les ambassadeurs prennent la route de Lille : ils vont hâter l'accomplissement des me-

Digitized by Google

naces qu'ils ne cessaient de nous faire depuis plusieurs jours. Immédiatement après le départ du Roi, le chancelier, qui n'était point parti, voulut faire imprimer et afficher la proclamation de Louis XVIII, écrite peu de temps avant que le souverain n'abandonnât la capitale : il en fut détourné par plusieurs individus, qui lui signifièrent que la police se faisait au nom de Napoléon. La matinée s'avançait, des groupes se formaient sur les quais, dans les places, le long des boulevards ; chacun exprimait son désespoir ou son alégresse ; des cris de *Vive le Roi !* se faisaient entendre ; on criait aussi *Vive l'Empereur !* mais ce n'était qu'avec une sorte de timidité, ou plutôt les conjurés avaient recommandé à leurs satellites une grande prudence. L'opinion exaspérée et trop violemment repoussée eût pu entraîner les partis à répandre du sang, et il ne fallait pas qu'une seule goutte salît l'entrée de cet homme qui à toutes les époques avait tant craint de répandre celui des Français.

On marchait au hasard, mais sans faire de bruit. Une foule nombreuse se pressait dans les lieux publics; elle était muette; ce n'était qu'à voix basse qu'on osait entre soi se communiquer ses réflexions. On allait vite, parce qu'on craignait à tout moment d'entendre retentir le signal du pillage, de l'incendie, ou de l'assassinat. Le moindre événement pouvait produire un embrasement général. Une attraction particulière entraînait la multitude sur la place du Carrousel : on savait que dans ce lieu devait se dénouer la scène terrible dont on était le témoin.

Ici on doit rappeler que lors de son voyage à Besançon, S. A. R. le comte d'Artois avait promis à une dame infortunée une somme de 1,500 francs. Le 19 mars au soir ses agens n'avaient pas remis cette somme : le prince en fut instruit, il la fit payer sur-le-champ.

Vers les midi, les proclamations royales furent arrachées par ordre de la nouvelle

police, et on les remplaça par une longue diatribe contre la noblesse, le clergé, la famille royale et les émigrés. Dès neuf heures le comte L........, ex-intendant-général des postes, et allié par sa femme à la maison de Beauharnais, car par lui-même il est d'une obscure naissance, et nullement de la race illustre dont il a pris le nom, se présenta, revêtu de son costume, à l'hôtel des postes, rassembla promptement les employés dans la salle d'audience, et leur dit : « Je prends possession, Messieurs, de l'hôtel des postes au nom de l'empereur. » Il demanda ensuite si le comte Ferrand, nommé par le Roi, était dans l'hôtel : sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il alla le trouver, lui dit qu'il venait le remplacer ; qu'il ne le mettait pas à la porte, lui laissant le temps d'enlever ses papiers, de prendre ses effets, et de partir. Après cette expédition, L........, se regardant comme installé, diriga les mouvemens, se hâta d'écrire à Buonaparte pour lui annoncer ce qu'il

Digitized by Google

venait de faire. Il arrêta les journaux royalistes, et écrivit une circulaire à tous les directeurs de postes de province, conçue en ces termes :

Paris, le 20 mars, à 4 heures et demie du soir.

« L'empereur sera dans Paris dans deux heures, et peut-être la capitale est dans le plus grand enthousiasme; tout est tranquille, et quoi qu'on puisse faire, la guerre civile n'aura lieu nulle part. Vive l'empereur! »

Ainsi l'audace des conjurés ne se cachait plus : Paris était leur conquête, et ils pouvaient le gouverner à leur gré. Peu-à-peu un nombre considérable d'officiers à demi-solde de toute arme se rassembla sur la place du Carrousel, autour et sous l'arc de triomphe. Des femmes de mauvaise vie circulaient à l'entour dans tout l'éclat de leur parure indécente, et la joie peinte dans leurs regards. On affirmait aux ouvriers que les grands travaux allaient recommencer sur tous les points de la capitale : les hommes cré-

dules le croyaient; et déjà, par avance, saluaient par leurs cris *le grand entrepreneur des bâtimens de Paris*. C'était Napoléon qu'ils désignaient sous ce titre. De hardis menteurs, courant çà et là, affirmaient venir de Saint-Cloud, où ils avaient vu arriver l'impératrice et le roi de Rome. Chaque femme était parée d'un bouquet de violette, et tous les buonapartistes en portaient à leurs boutonnières. Vers deux heures arrivèrent presqu'à-la-fois le général E........, qui se rendit aux Tuileries, et le duc de R....., qui s'installa au ministère de la police. E........, suivi de quelques officiers, parcourut les quais en criant: *Vive l'Empereur!* Il se fit ouvrir les portes du château, et y entra portant à sa main un drapeau tricolor qu'il alla planter sur le dôme de la salle des maréchaux. La populace salua de ses clameurs cet étendard sinistre, et l'on crut apercevoir le génie du despotisme et le démon de la guerre qui se jouaient dans les longs replis de ce dra-

Digitized by Google

peau que le vent semblait agiter à regret. La journée s'avançait. La garde nationale, par la fermeté de sa conduite, contenait les factieux : elle veillait au maintien du bon ordre et de la tranquillité publique. Le groupe délirant de l'arc de triomphe augmentait à chaque instant, et Buonaparte ne paraissait pas encore. Quelques corps de son armée, déjà entrés dans Paris, occupaient une partie du Carrousel et de la cour du château.

A huit heures, Napoléon enfin se présenta aux barrières de Paris. Nulle autorité ne vint à sa rencontre; on ne le harangua pas; les clefs de la ville ne lui furent point présentées : il semblait qu'on consentait à se laisser conquérir, mais qu'on ne voulait pas avoir l'air de le reconnaître. Il était neuf heures lorsqu'il parut sur la place du Carrousel, ayant traversé la Seine au pont d'Austerlitz et suivi le long des boulevards. On ne l'attendait plus; néanmoins la foule était encore aux environs du pa-

Digitized by Google

lais. Dès qu'on l'eût reconnu, on se porta vers lui avec les transports du délire le plus extrême. *Vive l'Empereur! Vive Napoléon!* s'écriait-on de toutes parts. C'était à qui l'approcherait de plus près; on tenait à honneur de toucher son vêtement. Il redouta que dans la foule un assassin ne se glissât : aussi se montra-t-il impatient d'échapper à ces transports frénétiques. « Mes amis, leur criait-il, je n'en puis plus; vous m'étouffez. On le porta comme en triomphe, jusqu'au pied du grand escalier; là il trouva le comte M........., ex-ministre de l'intérieur, quelques aides-de-camp, et des officiers qui le prirent de nouveau malgré lui, et lui firent franchir la distance qui le séparait de ses appartemens. Là une nouvelle scène lui était réservée. La reine Hortense l'attendait dans la chambre à coucher avec ses enfans : elle voulut tomber à ses genoux; mais Buonaparte la serra dans ses bras; il la remercia des services qu'elle avait

Digitized by Google

rendu à sa cause ; puis il lui demanda gaîment des nouvelles du procès qu'elle avait avec son mari. « Votre arrivée, Sire, lui dit-elle, vient de me le faire gagner. » On annonça en même temps une autre ex-reine, la femme de Joseph, qui, toute honteuse du rôle auquel on la contraignait, se présenta devant son beau-frère, qui la reçut assez froidement. Elle amenait avec elle sa fille, que dans des temps plus heureux, elle avait cru destinée à devenir l'épouse de Ferdinand VII. On n'ignore pas que ce prince l'avait plusieurs fois demandée en mariage. La réunion aux Tuileries se trouva complète par l'arrivée des anciens ministres, des ex-grands-officiers de la maison impériale, au nombre desquels le comte de M.........., grand-chambellan, ne fut pas le dernier à se montrer. Aussi, pour récompense, fut-il nommé commandant en chef de la garde nationale, à laquelle, par une proclamation, il fit prendre le lendemain la cocarde

tricolor. Vers les minuit arrivèrent au château, par de secrètes issues, les principaux conjurés. Cette entrée donna lieu à une scène de caractère : Buonaparte, en les voyant, présenta à Carnot, qui s'avançait le premier, sa main à baiser; mais le républicain, voulant dès l'abord lui rappeler les engagemens qu'il avait pris, l'embrassa sans façon, après avoir cordialement serré cette main qui s'était avancée avec tant de dignité. Bientôt même, se prétendant fatigué, il s'assit sans autre façon, et quelques conjurés suivirent son exemple. Buonaparte dissimula à peine l'indignation dont le remplissaient de pareilles manières; il ne pouvait ou il ne voulait pas s'y accoutumer. Néanmoins il crut prudent de n'en rien faire connaître, se réservant de se venger lorsqu'il ne serait plus incertain du pouvoir. On lui apportait la liste de ses ministres. Le prince archichancelier devait être à la justice, le duc de G... aux finances, M.... à la secrétai-

Digitized by Google

rerie d'état, D..... à la marine, Fouché à la police, D...... à la guerre, et Carnot à l'intérieur. Ainsi déjà ses ennemis le circonvenaient, bien décidés à ne pas lui céder dans l'avenir, sans lui opposer la plus vive résistance, les postes auxquels ils paraissaient consentir à être appelés par sa volonté. Cette même nuit les officiers à la demi-solde bivouaquèrent dans la cour et dans le jardin du château, accompagnés de quatorze pièces d'artillerie, et pendant deux jours les grilles demeurèrent constamment fermées. Le bataillon qu'on appelait *sacré*, et qui l'avait accompagné de l'île d'Elbe, occupa l'hôtel des cent-suisses de la garde, sur lequel on fit graver cette inscription fastueuse: *Quartier des braves*. Les murmures du reste de l'armée ne tardèrent pas à obliger de la faire disparaître.

Le 21 mars au matin, Napoléon monta à cheval, et passa la revue générale de toute l'armée qui se trouvait alors à Paris. Après qu'il eut parcouru les rangs, et que les soldats se furent formés en

bataillon carré, il leur adressa ce discours : « Soldats! je suis venu avec neuf cents hommes en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats! je vous en remercie : la gloire de ce que nous avons fait est toute au peuple et à vous; la mienne se réduit à vous avoir connus et appréciés. Soldats! le trône des Bourbon était illégitime, puisqu'il avait été élevé par des mains étrangères, puisqu'il avait été proscrit par le vœu de la nation, exprimé par toutes les assemblées nationales; puisqu'enfin il n'offrait de garantie qu'aux intérêts d'un petit nombre d'hommes arrogans dont les prétentions étaient opposées à nos droits. Soldats! le trône impérial peut seul garantir les droits du peuple, et sur-tout le premier des intérêts, celui de notre gloire. Soldats! nous allons marcher pour chasser du territoire ces princes auxiliaires de l'étranger. La nation non-seulement nous secondera de ses vœux, mais elle

Digitized by Google

suivra notre impulsion. Le peuple français et moi nous comptons sur vous. Nous ne voulons pas nous mêler des affaires des nations étrangères, mais malheur à qui se mêlera des nôtres. » Ces phrases reçurent les acclamations des militaires et de la populace. Un instant après on vit paraître et s'avancer au pas accéléré le général Cambronne et le détachement de la vieille garde qui avait suivi Napoléon dans l'île d'Elbe. Cette troupe rapportait avec elle les anciennes aigles de la garde : elle avait en dix-huit jours, par une rapidité de marche presque inconcevable, franchi l'espace qui sépare le golfe de Juan de Paris, et qu'on ne fait ordinairement qu'en quarante-cinq jours de marche. A la vue des aigles, le nouvel empereur reprit la parole : « Voilà les compagnons qui m'ont accompagné dans le malheur : ils sont tous mes amis; ils étaient chers à mon cœur. Toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les divers régimens de l'armée ;

car dans ces six cents braves, il y a des hommes de tous les régimens. Tous me rappelaient les grandes journées dont le souvenir m'est si cher; car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à ces batailles mémorables. En les aimant, c'est vous tous, soldats de toute l'armée française, que j'aimais. Ils vous rapportent ces aigles. Qu'elles vous servent de point de ralliement. En les donnant à la garde, je les donne à toute l'armée. La trahison et des circonstances malheureuses les avaient couvertes d'un crêpe funèbre; mais, grâce au peuple français et à vous, elles reparaissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles se trouveront partout où l'intérêt de la patrie les appellera. Que le traître et ceux qui voudraient envahir notre territoire ne puissent en soutenir les regards. » *Nous le jurons* fut le cri unanime de l'armée. Les troupes défilèrent ensuite au son de la musique, qui joua l'air *Veillons au salut de l'empire.*

Le même jour, l'ex-roi de Naples et

d'Espagne, Joseph Buonaparte, quittant sa demeure de Prangin, accourut pour rejoindre son frère. Il ne tarda pas à être suivi du prince de Canino, qui vint ainsi démentir par sa présence la bonne opinion que quelques personnes avaient conservée pour lui. On reconnut alors que sa conduite précédente n'avait été que le résultat d'un plan fallacieux; car tandis qu'on le croyait l'ennemi juré de Napoléon, il était son espion dans les cours étrangères. Ce fut par cet odieux manége qu'il récompensa les souverains de Rome et de Londres de l'hospitalité qu'ils lui avaient si généreusement accordée.

Le 22 mars commença sous les fenêtres du château des Tuileries, du côté du jardin, une comédie assez misérable. Les acteurs qui la représentaient, couverts de guenilles pour la plupart, et sortis de la dernière classe du peuple, hurlaient de toute leur force pour contraindre leur empereur à se montrer à

Digitized by Google

son peuple bien-aimé. Cette foule était quelquefois grossie par une multitude d'employés y conduisant leur famille, d'une centaine de filles publiques venant y chercher des dupes, et de quelques curieux honteux de se faire voir en si mauvaise compagnie. La police se montrait généreuse envers ceux qui représentaient ainsi la nation, en leur distribuant la pièce de vingt sous, ou celle de six francs, suivant le costume ou la tenacité du crieur. Nombre de Savoyards ne manquaient pas de s'y rendre. Plus d'un décroteur, à l'heure de midi, quittant sa banquette, refusait son service, prétextant l'heure de la *criée* qui allait sonner : ainsi l'on appelait cette nouvelle manière de gagner de l'argent. Un jour mademoiselle Bourgoing passe dans ce lieu : elle voit un polisson qui crie faiblement. L'espiègle court à lui, le tapote, le soufflète en riant : *Allons, va donc plus fort,* lui disait-elle. *Ne t'a-t-on pas assez bien payé ? fi! le paresseux.* Et l'enfant de

s'excuser, jurant ses grands dieux qu'il en donnait autant qu'il pouvait le faire, et hurlant de manière à s'égosiller. Il faut tout dire : parmi les aboyeurs en permanence, il se trouvait quelquefois des personnes qui avaient reçu de l'éducation. Aussi les fonctions qu'elles venaient remplir jetaient-elles dans l'étonnement les curieux royalistes qui, pour se dissiper, venaient assister *à la criée.* Un jour nous y vîmes, environnée de sa famille, une jeune personne âgée de quinze à seize ans, aux vives couleurs, aux beaux yeux bleus, se démenant avec un patriotisme tout-à-fait plaisant. Elle sortait des mains de madame.....; aussi appelait-elle Napoléon le sauveur de la France, assurant qu'il était le père de toutes les demoiselles de la maison d'Écouen, ce qui nous édifia beaucoup; car la malignité nous avait fait penser autre chose. De temps en temps Napoléon se montrait à la populace. Le premier jour il parut accompagné de l'ex-

reine de Hollande, et présenta le général Bertrand, qu'on accueillit d'une triple salve d'applaudissemens. Les ministres étant venus le saluer en corps, il répondit à leurs flagorneries : « Les sentimens que vous exprimez sont les miens. Tout à la nation, et tout pour la France, voilà ma devise. Moi et ma famille, que ce grand peuple a élevé sur le trône des Français, et qu'il y a maintenu malgré les vicissitudes et les tempêtes politiques, nous ne voulons, nous ne devons, nous ne pouvons jamais réclamer d'autres titres. » Il dit au conseil d'État, dont la déclaration fut si fameuse : « Les princes sont les premiers citoyens de l'État; leur autorité est plus ou moins étendue, selon l'intérêt des nations qu'ils gouvernent. La souveraineté elle-même n'est héréditaire que parce que l'intérêt du peuple l'exige. Hors de ce principe, je ne connais pas de légitimité. J'ai renoncé aux idées du grand empire dont depuis quinze ans je n'avais encore po-

sé que les bases. Désormais le bonheur et la consolidation de l'empire français seront l'objet de toutes mes pensées. » Il prononça la réponse suivante à tout ce que lui dit la cour de cassation : « Dans les premiers âges de la monarchie française, des peuplades guerrières s'emparèrent des Gaules. La souveraineté, sans doute, ne fut pas organisée dans l'intérêt des Gaulois, qui furent esclaves, ou qui n'eurent jamais de droits politiques ; mais elle le fut dans l'intérêt de la peuplade conquérante. Il n'a donc jamais été vrai de dire dans aucune période de l'histoire, dans aucune nation, même en orient, que les peuples existassent pour les rois : par-tout il a été consacré que les rois existaient pour les peuples. Une dynastie créée dans les circonstances qui ont créé tant de nouveaux intérêts, ayant intérêt au maintien de tous les droits, de toutes les propriétés, peut être seule naturelle et légitime, et avoir la confiance et la force, ces deux pre-

miers caractères de tout gouvernement. »

Mais tandis qu'il paraissait s'occuper de proférer les nouveaux principes de son administration, il était loin de s'endormir sur le précaire de sa position : il étendait son activité dans toutes les parties de la France. De toutes parts il se trouvait dignement secondé par les chefs militaires ; la sédition prenait de nouvelles forces, elle gagnait le midi, le nord, l'ouest : les progrès étaient rapides et immenses. Strasbourg fut la première cité importante où le joug de Napoléon fut reconnu. La nouvelle du débarquement de Buonaparte y parvint le 8 mars. Le 11, l'arrivée d'un personnage important changea la direction de l'esprit public, qui jusqu'à ce moment-là avait été bon, et le gouvernement impérial ne tarda pas à être reconnu. Dans l'ouest de la France les officiers eurent d'abord la même conduite. Dès que la fatale nouvelle fut parvenue en Bretagne et dans

le Poitou, des âmes généreuses se levèrent avec promptitude pour combattre celui qui venait envahir le trône des enfans de Henri IV. La présence du duc de Bourbon ajoutait à l'enthousiasme : on l'avait envoyé pour diriger le mouvement qui devait avoir lieu dans les provinces fidèles; mais la marche des événemens fut si rapide et la trahison si habile à enchaîner, sous divers prétextes, le zèle de ces bons Français, qu'ils ne purent, dès le premier instant, s'armer pour le soutien d'une cause qui leur était si chère, et le soulèvement général fut ajourné.

Vers cette époque j'étais, le 15 avril 1815, au ministère de l'intérieur, dans le cabinet d'un des chefs de division, lorsqu'on apporta le Moniteur. Nous y lisons : « Que sa majesté n'a pas voulu voir des pièces nombreuses propres à compromettre un grand nombre de gens connus; que ces pièces ont été brûlées sur-le-champ par ses ordres. » (Mo-

Digitized by Google

niteur du 15 avril 1815, page 428, colonne 2.) Je me méfiais beaucoup de cette clémence extraordinaire dont les preuves avaient toujours été si rares : on tâchait d'ébranler mon incrédulité, lorsqu'un huissier entre, et remet un ordre du ministre ainsi conçu : « S. M. me prescrit de faire rechercher dans les bureaux de mon ministère toutes les demandes qui seraient apostillés par quelqu'un de la famille du comte de Lille, et qui prouveraient les services que voudrait rendre ou qu'aurait rendus le pétitionnaire. Je vous invite à en faire la recherche, en tenant la disposition secrète. L'empereur veut que je mette sous ses yeux ces papiers mardi prochain. » Cet ordre fit ouvrir les yeux au bon homme qui prenait le Moniteur au pied de la lettre. Je ne saurais vous peindre l'effet que fit sur nous cette hypocrisie dans un homme investi de la force. Certainement ce n'était pas pour les brûler qu'il demandait ces pièces,

il pouvait ordonner qu'on le fit. Entre deux mesures contradictoires, nous choisîmes celle qui était contenue dans le journal officiel; et pour remplir les intentions bienveillantes de sa majesté, nous fîmes un auto-da-fé des pièces demandées : nous n'en exceptâmes qu'une parce qu'on savait qu'elle était notée et connue. C'était une demande de l'ancien secrétaire du général Pichegru, couverte des preuves de l'intérêt que lui portaient nos princes. On effaça l'indication de la demeure, et l'on fit connaître chez lui l'obligation où l'on avait été de rendre cette pièce spécialement réclamée; mais on ne le trouva pas, il avait sagement prévenu par la fuite toute recherche ultérieure.

Je fus, avant cela, témoin d'une mystification assez singulière que Napoléon essuya. Pendant qu'appelé par les cris de la populace, il se montrait à une fenêtre, des coups de canon se firent entendre du côté de la plaine de Grenelle;

Digitized by Google

on essayait un nouveau procédé pour faire porter la mitraille presque aussi loin que les boulets. On avait lu le matin dans les journaux que des relais de dragons et de lanciers avaient été disposés sur la route de Strasbourg, afin d'escorter l'impératrice, et que les équipages de cette princesse étaient depuis longtemps partis de Versailles. Les spectateurs s'imaginèrent naturellement que les salves d'artillerie avaient pour objet de célébrer cette arrivée. Aux cris de *Vive l'empereur!* se mêlèrent les cris de *Vive l'impératrice!* mais les acclamations ne furent pas de longue durée : l'air sombre et rêveur de Napoléon faisait connaître aux moins physionomistes qu'il ne se dissimulait point ce que sa position avait de fâcheux. Ce n'était pas Marie-Louise, c'était la paix que l'on désirait avec tant d'ardeur.

Tandis que ces événemens se passaient à Paris, LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Angoulême se rendaient à Bor-

deaux pour y célébrer, par une fête solennelle, l'anniversaire du 12 mars 1814. Cette ville attendait avec impatience cette époque si glorieuse pour elle; de grandes fêtes étaient préparées. Le jour même de l'arrivée de l'illustre couple, un courrier extraordinaire leur apporta la fatale nouvelle. Ils convinrent, pour ne pas troubler la joie publique, que le prince ne se rendrait au poste où l'appelait la confiance du Roi qu'après la fête dont la ville les avait priés d'accepter l'hommage. A six heures et demie, prétextant la fatigue, ils se retirèrent dans le palais, et à minuit le prince monta en voiture, prenant la route de Toulouse, où il organisa le gouvernement central, et de là, poursuivant son chemin, il fut sur les bords du Rhône et de la Durance chercher de nouveaux dangers et une gloire nouvelle. Madame resta dans Bordeaux : quoique femme, elle avait le courage du premier sexe. Fille du sang confondu de Louis XIV et de Ma-

Digitized by Google

rie-Thérèse, elle ne les démentit pas. Sa bravoure, sa fermeté, son énergie l'ont placée au premier rang des héroïnes dont la France s'honore. Dès le 8 mars au matin elle convoqua les magistrats auprès d'elle, leur apprit ce qui se passait, et par un discours rempli de courage et de dignité, elle leur dicta leurs nouveaux devoirs. Tous lui jurèrent de mourir pour la défense de sa cause, et le feu dont elle était animée passa dans leurs âmes.

Bientôt on sut dans la ville l'invasion de Buonaparte. Les chevaliers du 12 mars firent un appel à tous les braves : cet appel fut entendu. Le lendemain les autorités civiles et militaires vinrent en corps renouveler aux pieds de Madame le serment de vivre et de mourir pour elle, pour son auguste famille, et pour leur Roi. Les officiers à la demi-solde, ceux en retraite se joignirent à ce serment unanime ; chacun voulut faire un sacrifice particulier. Des corps nom-

breux de volontaires se formèrent ; on établit un conseil composé des notables de toutes les classes qui devait chaque jour, s'assemblant au palais, aviser à la défense de la ville si le cas arrivait qu'elle pût être attaquée. Les généraux répondirent sur leur tête des garnisons des forts de Blaye, de la Teste, et de Bordeaux. Tout semblait annoncer d'heureux résultats; mais dès le commencement on s'aperçut que l'on manquait de munitions pour armer la garde nationale et les volontaires royaux, eux seuls vraiment fidèles, et sur qui on pouvait réellement compter. Sur ces entrefaites les nouvelles devinrent chaque jour plus inquiétantes : les courriers n'apportaient que les récits des plus tristes événemens; on apprenait les défections nombreuses qui avaient eu lieu. Grenoble, Lyon avaient ouvert leurs portes, et Napoléon, sans trouver d'obstacles, marchait vers Paris. Madame, se roidissant contre l'évidence, trouvait dans

son cœur l'énergie qui partout paraissait être éteinte : elle enflammait le zèle des volontaires, elle caressait l'esprit des troupes, cherchant par son exemple, par ses discours, à améliorer leur opinion. Les généraux recevaient d'elle les promesses les plus positives ; elle hâtait les mesures de sûreté et de défense. Mais tout cependant lui échappait : chaque jour lui en apportait la pénible conviction. Etonnée de ne point voir parmi la foule des militaires empressés à lui faire leur cour le commandant de la citadelle de Blaye, instruite d'ailleurs qu'il n'était pas venu prêter son serment de fidélité au Roi, elle engagea le comte D...., gouverneur de la division, qui toujours la flattait de l'obéissance des troupes, de donner des ordres pour que cet officier parût au palais le lendemain. Le jour parut, et le commandant n'obéit pas. S. A. R. en exprima sa surprise au gouverneur, qui, s'excusant, s'engagea à envoyer la nuit même un de ses

Digitized by Google

aides-de-camp à Blaye pour faire l'inspection de la place, et pour en rendre compte. Le général partit et ne tarda pas à revenir. Il rendit les meilleurs témoignages de l'esprit de la garnison, et des mesures de défense prises pour conserver la citadelle à Louis XVIII. « Mais l'artillerie ? dit Madame. » — « Je ne l'ai pas vue, répliqua l'envoyé. » — « Eh! pourquoi le commandant n'a-t-il pas obéi à l'ordre que je lui avais fait donner ? » — « Il ne m'en a point parlé. » Ici le comte D.... prit la parole. Il chercha le sieur S... G... et affirma qu'il ne tarderait pas à venir lui-même. En effet on le vit paraître quatre jours après, mais avec une telle extinction de voix, que le gouverneur fut obligé de parler pour lui, et de renouveler le serment en son nom. Madame forma dès-lors le projet de le destituer; mais tout ce qu'elle put obtenir, tant déjà elle était peu obéie, fut qu'un officier dont elle avait meilleure opinion lui serait adjoint dans le commandement.

Le remède était trop faible, il ne produisit aucun bien. S. A. R. passa le dimanche de Pâques la revue des troupes de ligne et de la garde nationale, rangées sur le Champ-de-Mars. Le gouverneur leur parla, les exhorta à la bonne intelligence entre les divers corps, ne dit qu'un mot de Madame, et presque rien de la fidélité due au Roi.

Chaque jour, de plus en plus, annonçait les progrès de Napoléon et la défection successive de l'armée. S. A. R., sentant l'importance du fort de Blaye pour la sûreté de Bordeaux, résolut de remplacer définitivement le commandant de cette place, ainsi que la garnison toute entière, par des compagnies de volontaires royaux pris au sein de la garde nationale bordelaise; mais le gouverneur, loin de consentir à ce mouvement, se contenta d'envoyer une soixantaine de gardes nationaux auxquels on refusa l'entrée de la citadelle, sous le spécieux prétexte qu'ils n'apportaient pas

avec eux l'ordre par écrit de les introduire. Dès qu'on eut appris d'autre part que le général Clausel assemblait, d'après la volonté de Napoléon, un corps d'armée à Angoulême, pour passer ensuite sur la rive gauche de la Gironde, on ne douta plus qu'il ne s'emparât de Bordeaux, dont le gouvernement lui avait été donné par avance. On savait néanmoins qu'il avait peu de monde avec lui; que trois rivières lui restaient à traverser, et les Bordelais étaient décidés à ne point le laisser pénétrer dans leur ville. Vain projet! Déjà un émissaire de Clausel était parvenu auprès de D....., et celui-ci avait répondu de lui et des siens. Aussi ne prit-il dorénavant que de fausses mesures; il mit dans sa défense simulée de l'indécision et de la nonchalance : il prétendit avoir fait retirer sur la rive gauche les bateaux, les ponts flottans, et il n'en était rien. Il envoya ostensiblement un nombre de volontaires pour défendre les deux passages, et en même

temps il venait avec une mine consternée apprendre à Madame que la garnison de Blaye était en insurrection complète. Dès ce moment, lui et les généraux de son parti affectèrent de craindre la sédition des troupes, qu'ils fomentaient secrètement. Mais tandis qu'ils trahissaient la princesse, les gardes nationales, les volontaires royaux demandaient des armes qu'on leur refusait obstinément, malgré les ordres de la princesse. En même temps, M. L.... crut devoir faire une proclamation, ridicule dans le fond, car il parlait comme président de la chambre des députés, oubliant qu'il n'a aucun pouvoir séparé d'elle. Son intention était bonne, elle donne pourtant la mesure de son esprit, petit, vain à l'excès, et peu clairvoyant.

Le samedi, vers les quatre heures du matin, on apprit qu'une fausse alarme ayant fait abandonner aux volontaires royaux les bords de la Dordogne, le général Clausel avait passé cette rivière,

Digitized by Google

et marchait vers Bordeaux secondé de la garnison de Blaye, qui l'avait joint. A cette fatale nouvelle, les généraux furent trouver la duchesse, lui dirent qu'il leur était impossible de retenir les troupes; qu'elles voulaient absolument proclamer l'empereur, et qu'il était temps de sauver Son Altesse Royale elle-même. La princesse répliqua qu'elle n'abandonnerait pas ainsi une ville qui paraissait vouloir se défendre; que les gardes nationales et les volontaires suffisaient pour cet effet; qu'ils ne demandaient qu'à combattre, et qu'elle pouvait compter sur eux. « Je me mettrai à leur tête, ajouta-t-elle, et nous marcherons à l'ennemi. » Les généraux lui répliquèrent qu'en vain elle voudrait résister, la garnison étant décidée à attaquer la garde nationale plutôt que de souffrir que celle-ci passât la rivière pour aller s'opposer à Clausel. « Quoi! repartit Madame avec vivacité, ne pouvez-vous contenir aujourd'hui les troupes dont vous me ré-

pondiez hier, en m'assurant de leur obéissance? Ne me reconnaissent-elles plus, et n'avez-vous plus de pouvoir sur elles? On lui répondit par de vagues défaites. La petite-fille de Henri IV ne s'en contenta point. « Voyons, s'écria-t-elle, par moi-même, si je ne pourrai rien sur eux: je veux me satisfaire. Assemblez vos soldats dans leurs casernes respectives; j'irai leur parler. » Surpris de cette résolution, ils ne purent lui cacher que depuis plusieurs jours on avait distribué des cartouches en secret à la troupe, et que les passer en revue n'était pas sans danger. En apprenant cette trahison nouvelle, la duchesse laissa tomber sur eux un regard de mépris. Elle n'en persista pas moins dans son projet. Il n'était pas facile d'inspirer de la terreur à cette autre Marie-Thérèse. S. A. R. insista pour que les ordres fussent donnés sur-le-champ; elle monta à cheval, et partit comme à son ordinaire, entourée d'une foule nombreuse se pressant sur son passage, et

faisant retentir l'air de ses acclamations. Madame, en arrivant à la caserne d'infanterie, mit pied à terre, et d'un air riant, se plaça au centre du carré. Elle parla à la troupe ainsi qu'aux officiers; elle chercha à rallumer dans leur cœur quelque étincelle de ce feu sacré dont si long-temps les Français avaient brûlé pour leurs maîtres; elle fit un appel à leur honneur, à leur générosité même. Hélas! ces malheureux restèrent sourds aux accens de cette princesse magnanime; ils virent sans pitié la descendante de tant de rois les prier de la défendre. Vains efforts! ils étaient tous vendus à son ennemi; tous se refusèrent donc à marcher, déclarant qu'ils ne se battraient jamais contre leurs frères d'armes. Plusieurs poussèrent l'outrage jusqu'au bout, en offrant à Madame leur insolente protection. Disons cependant avec plaisir qu'on vit quelques soldats démentir leurs chefs par une contenance abattue; le remords, la dou-

leur se peignaient sur leurs figures; mais les officiers virent sans pitié comme sans émotion les pleurs que leur insensibilité arracha à Son Altesse Royale. Convaincue qu'il n'y avait rien à espérer d'eux, Madame se retira, et voyant que ses efforts seraient vains pour conserver au Roi cette ville fidèle, tant que le soldat ne seconderait pas les habitans, elle s'en revint sur le quai, où la garde nationale était assemblée, et lui parla à-peu-près en ces termes: « Ne pensez plus, braves Bordelais, à la défense de vos murailles, de votre prince, de votre Roi. Ceux auxquels l'Etat avait confié le soin de combattre pour ses intérêts le trahissent; ils n'ont plus de patrie; seuls vous êtes restés attachés à vos sermens. Je cesse d'en réclamer l'exécution. Je sais que votre courage ne serait pas secondé: ainsi votre bravoure serait vaine. N'aggravons pas les malheurs de la France. » A ce discours, prononcé d'une voix émue, les gardes nationaux, le peuple se

précipitent aux genoux de Madame : ils la supplient de leur permettre de combattre. Leur enthousiasme, les aveuglant sur le danger, semblait les assurer de la victoire. Leurs prières, leurs instances furent inutiles ; Madame persista dans son dessein. Elle revint au palais ; là elle parla de nouveau à ses serviteurs. « Je répondrai au Roi du sacrifice pour mon cœur et pour le vôtre, que je suis forcée d'exiger de vous comme le seul moyen qui me reste de sauver cette ville qui m'est si chère, et de conserver au Roi des sujets qui, je l'espère, lui prouveront dans peu de nouveau leur amour. » Les généraux conspirateurs étaient présens ; Madame, enfin, s'adressa à eux. « C'est vous, Messieurs, qui devez me répondre de la sûreté de la ville et de ses habitans : vous l'avez en votre pouvoir ; maintenez vos troupes ; et préservez Bordeaux de tout désordre. » — « Nous le jurons, s'écrièrent-ils. » — « Non, point de serment, répliqua la

noble duchesse, il y en a assez eu de parjurés. Obéissez seulement au dernier ordre que vous recevrez de la fille de votre Roi. » Tandis qu'elle parlait encore, plusieurs décharges se font entendre, et tout-à-coup le cri terrible : *on tire sur la garde nationale!* ajoute à l'horreur de cette position. Chacun tremble pour Madame; seule elle était calme. On crut que la garnison se soulevait. Les généraux sortirent effrayés eux-mêmes. Bientôt ils rentrèrent, en disant qu'un fusil tiré par hasard avait causé cette alarme. Ils en imposaient; la vérité était qu'après que Son Altesse Royale avait quitté le quai, plusieurs gardes nationaux, désespérés de la trahison qui chassait Madame, et soupçonnant certains de leurs officiers d'y prendre part, avaient fait feu sur eux, les punissant ainsi de leur perfidie.

Cependant il fallait capituler avec des rebelles. Les autorités envoyèrent une députation à Clausel pour traiter avec lui.

On convint qu'il n'entrerait dans la ville qu'après le départ de la princesse. Celle-ci, instruite de cet arrangement, fixa le moment de son départ à la nuit prochaine. Une frégate anglaise l'attendait dans la rivière. Cependant le tumulte allait croissant ; les soldats et les citoyens de leur parti acquérant une nouvelle audace, on conseilla à la duchesse de ne pas s'exposer aux excès inévitables, et que facilement on pouvait prévoir : elle avança son voyage. Vers les neuf heures du soir, elle monta dans sa voiture, au milieu de quelques fidèles sujets qui la bénissaient à voix basse, de peur que les acclamations qui se fussent fait entendre n'excitassent des cris séditieux. Pour la première fois, depuis vingt-six jours, les rues par où elle passa ne furent pas illuminées : on observait un profond silence. Un détachement de volontaires et de gardes nationaux à cheval l'accompagnaient. La nuit était obscure et froide; il pleuvait par petites ondées. Madame

témoigna la crainte que la pluie n'incommodât ceux qui l'escortaient; mais que ce souci était loin de leurs âmes! ils ne songeaient qu'à la douleur de cette malheureuse princesse. Elle arriva à huit heures du matin à Paulhac : là, elle entendit la messe, fit ses adieux à son escorte de la façon la plus noble, la plus touchante, et entra dans la chaloupe qui devait la porter à bord du vaisseau anglais.

Laissons ici parler un témoin de cette scène attendrissante. « Qui pourrait peindre le désespoir de la garde fidèle qui avait accompagné Madame quand il fallut enfin se séparer de sa personne? A peine dans sa chaloupe s'éloignait-elle du rivage, qu'ils se jetèrent dans de petites embarcations, et la suivirent. Dès quelle fut montée à bord, ne pouvant se décider à la perdre de vue, ils flottent autour du Vanderer, en demandant à revoir encore Madame. Elle parut aussitôt sur le pont, et un cri de dou-

leur se fit entendre. Chacun, pour adoucir l'amertume de ses regrets, sollicita pour dernière faveur la moindre chose qui eût appartenu à Madame, le plus petit objet de quelque peu de valeur qu'il puisse être. Profondément émue de tant de marques de respect et d'amour, Son Altesse Royale détache en même temps et les rubans et le panache blanc qui orne sa coiffure; elle les jette de sa main au milieu de la foule de ses gardes, en s'écriant pour les rappeler à la vie comme à l'espérance : « Adieu. Quand je viendrai, je vous reconnaîtrai tous; oui, soyez sûrs que je vous reconnaîtrai tous. » Un mouvement involontaire et spontané fit tomber à genoux tous les témoins de cette scène auguste et déchirante. Avec quels transports de reconnaissance ces fidèles serviteurs reçurent les précieux cadeaux de Madame, et quel espoir ils emportèrent en songeant que le panache blanc de la noble duchesse les rallierait tous encore dans les champs de l'hon-

neur! Avant de s'éloigner, elle voulut s'adresser à tout un peuple animé des mêmes sentimens : aussi leur laissa-t-elle cette proclamation, dans laquelle son âme respire toute entière.

« Marie-Thérèse de France, fille de France, duchesse d'Angoulême, aux Bordelais.

« Braves Bordelais, votre fidélité m'est connue. Votre dévouement sans bornes ne vous laisse entrevoir aucun danger ; mais mon attachement pour vous, pour tous les Français, m'ordonne de les prévenir. Mon séjour plus long-temps prolongé dans cette ville pourrait aggraver votre position et faire peser sur vous le poids de la vengeance. Je n'ai pas le courage de voir les Français malheureux. Je vous quitte, braves Bordelais, pénétrée des sentimens que vous m'avez exprimés. Je vous donne l'assurance qu'ils seront fidèlement transmis au Roi. Bientôt, avec l'aide de Dieu,

dans des circonstances plus heureuses, je vous témoignerai ma reconnaissance et celle des princes que vous chérissez.

« Marie-Thérèse.

« *Bordeaux*, 1er *avril* 1815. »

Toulouse se livrait à l'espérance de posséder bientôt dans ses murailles le duc et la duchesse d'Angoulême, lorsque des lettres de commerce arrivées de Marseille annoncèrent que Napoléon avait débarqué. L'agitation fut extrême dans la ville. Le même soir on se porta au théâtre, où l'air *Vive Henri Quatre* est unanimement demandé. On y répond par le serment de combattre pour la défense des enfans de ce prince chéri. Dans cet instant s'avance dans la loge de l'état-major le lieutenant-général Cassagne. Il tend la main au public : à la vue de ce geste, un calme profond règne. Le général, entouré de son état-major, prononce ces paroles : « Vive

le Roi! vive la famille royale! guerre aux séditieux qui tenteraient de troubler la tranquillité de l'Etat. C'est le vœu, c'est le cri de l'armée. » Ces mots sont accueillis avec un transport sans exemple, et l'on ne craint plus que la troupe arbore jamais le symbole de la sédition. La garde urbaine, dès ce jour, reprit son service, déclarant qu'elle était toute prête à marcher au premier signal. Le duc d'Angoulême traversa cette ville le 21 mars, à quatre heures du matin. A peine put-il s'y arrêter quelques heures. Il reçut les protestations des magistrats, des militaires, notamment du comte de Laborde, qui s'exprimait en ces termes : « Nous serons fidèles à notre Roi : tel est le serment de l'armée. Sa majesté a reçu nos sermens de fidélité; mais il est de notre devoir dans cette circonstance de les lui renouveler... Hâtons-nous de déposer au pied du trône les assurances de notre zèle et de notre dévouement... Nous sommes prêts

à reprendre les armes pour combattre les ennemis de notre Roi. »

Tandis qu'un détachement de volontaires royaux, équipés et formés avec assez de peine, se dirigeait vers Nîmes, un gouvernement provisoire s'organisait à Toulouse. Le baron de Vitrolles était celui auquel le duc d'Angoulême avait confié ses pleins-pouvoirs. Il était possible qu'on n'eût pu trouver un agent plus fidèle, mais du moins on n'aurait pas eu de peine à rencontrer un plus habile administrateur. Le baron de Vitrolles était complètement au-dessous de son poste : une bonne volonté ne suffisait pas; dans cette position difficile, il fallait réunir à une ferme résolution, une rare énergie, une tenacité à vouloir faire le bien, aussi forte, aussi constante, que les factieux l'avaient à vouloir faire le mal. Le baron de Vitrolles manquait de ce courage moral qui commande aux circonstances : il crut tout le monde aussi fidèle que lui, et lorsque ses yeux

Digitized by Google

furent dessillés, il n'osa pas faire tout ce qu'il aurait pu encore. On l'instruisit exactement de tout ce qui se tramait, et il resta dans l'inertie. Vainement un officier de la garde nationale, que des circonstances particulières mirent à même de lui parler, chercha-t-il à l'éclairer, à lui faire connaître le péril que courait la bonne cause; il voulut, emporté par l'excès de son zèle, l'engager à prendre des mesures vigoureuses qui eussent sauvé la ville. Il eût suffi de s'emparer du comte de Laborde et de quelques autres boute-feux. M. de Vitrolles frémit à la pensée d'un acte aussi courageux; il se refusa à l'arrestation des coupables : aussi fut-il arrété le lendemain lui-même.

On eût dit qu'un voile était tombé sur tous les yeux; on ne songeait qu'aux dangers éloignés, et nul ne prévoyait que le jour ou la nuit suivante devait faire éclore le péril le plus à redouter. Le comte de Laborde, s'apercevant de la froideur avec laquelle on le trai-

tait, accordant aux royalistes l'énergie dont son âme était remplie, craignit qu'on ne devançât ses complots : aussi ne crut-il pas qu'il fût plus possible de les retarder, et il décida qu'il fallait agir dans la crainte d'être peut-être prévenu. Quatre compagnies d'artillerie, dont la fidélité était suspectée, avaient été renvoyées de Nîmes et se portaient sur Toulouse. Le baron de Vitrolles, jugeant, par la même raison, inutile de les laisser entrer dans la ville, leur fit donner, par le maréchal Pérignon, l'ordre de rétrograder jusqu'à Narbonne; mais Laborde, commençant déjà son plan de résistance ouverte, leur envoya un aide-de-camp pour leur enjoindre de sa part de continuer la route qui d'abord leur avait été tracée, et de se porter à marche forcée jusqu'aux limites du faubourg de Toulouse. Ce fut dans la nuit du 3 au 4 avril que ces troupes arrivèrent au lieu qui leur avait été indiqué. Là, prenant des chemins détournés,

Digitized by Google

elles s'avancèrent jusque sur la promenade publique, où elles s'arrêteren un moment. Ce temps fut employé à garnir les roues, les essieux de leurs canons, avec du foin et du gazon, pour empêcher les pièces de faire du bruit lorsqu'elles rouleraient sur le pavé des rues. On voulait ne point arracher les Toulousains aux douceurs d'un sommeil qui leur devait être si funeste. Ce soin pris, ils s'avancèrent : nul regard vigilant ne déjoua cette entreprise. Maréchal, gouverneur, commissaires extraordinaires, agens subalternes, tout dormait. Une négligence sans pareille, un défaut de toute précaution impardonnable facilita le succès d'une pareille tentative. Vers les quatre heures du matin la porte Montolieu fut ouverte d'après les ordres du comte de Laborde, sans aucune résistance : on n'avait pas même pris la précaution d'y établir un corps-de-garde. Les compagnies d'artillerie pénétrèrent donc sans bruit dans les

murs de la cité; elles s'emparèrent des principales places, et se postèrent auprès de leurs pièces la mèche allumée : elles attendirent que le jour vînt éclairer le succès de leur machination. En même temps le comte de Laborde envoya l'adjudant-général N... G..., chef de l'état-major de la division, à l'hôtel de la préfecture, où il arrêta le baron de Vitrolles, qui connut, mais trop tard, que les séditieux n'avaient pas hésité à se servir contre lui des moyens qu'il s'était refusé à prendre contre leurs complots. Le comte de Damas fut pareillement arrêté; mais comme on était loin de le regarder comme un homme dangereux, tant sa bonhomie était connue, on le relâcha presque sur-le-champ, tandis que le baron de Vitrolles, auquel on croyait des talens, fut retenu et envoyé au château de Vincennes, où il demeura jusqu'au retour du Roi.

Après s'être ainsi emparé des agens de Son Altesse Royale, le comte de La-

borde se rendit auprès du maréchal Pérignon, pour lui annoncer les dispositions qu'il avait prises, et lui proposer de se mettre à la tête de ce mouvement. Le maréchal s'y refusa avec indignation, et ne tarda pas à quitter Toulouse où on ne lui obéissait plus. A l'instant les drapeaux blancs furent précipités de la çime des clochers, et l'étendard tricolor proclama, en flottant dans les airs, que la nouvelle révolution était consommée. La cocarde nationale prise par les soldats, le cri de *vive l'Empereur!* qu'ils poussèrent, apprirent aux Toulousains que l'ennemi avait pénétré dans leurs murailles, qu'ils avaient si mal gardées. Les chauds royalistes se laissèrent désarmer tranquillement à toutes les portes; un coup de fusil ne se tira pas, et ceux qui avaient juré de mourir pour le monarque, vécurent paisiblement sous le règne de Napoléon. Toutes les autorités premières accédèrent aux changemens de gouvernement, tandis que

les administrations secondaires se distinguèrent par une honorable résistance.

Toulouse occupé ainsi que Bordeaux, le reste du Languedoc et de la Guyenne ne tarda pas à se soumettre. Marseille, frémissant que la course rapide de Buonaparte l'eût dérobé à sa vengeance, fut la dernière à subir le joug, et longtemps elle résista aux efforts du maréchal Masséna, dont la conduite en cette circonstance fut loin d'être à l'abri de tout reproche.

Pendant que tous ces événemens se passaient, le duc d'Angoulême, redoublant d'efforts et d'activité, ordonna la formation de trois corps d'armée formés sur différens points de réunion, à Clermont en Auvergne, à Pont-Saint-Esprit en Languedoc, et à Sisteron en Provence. Ces corps, devant simultanément marcher sur la même ligne, se seraient réunis sous les murs de Lyon. Le premier, formé dans le département des

Bouches-du-Rhône, et commandé par le lieutenant-général Ernouf, devait déboucher de Sisteron sur Gap et Grenoble ; le second, commandé par le prince en personne, se serait porté sur Montelimart, eût passé la Drôme, et aurait occupé Valence. Le lieutenant-général Compans, auquel le soin de former le troisième était confié, devait, en conservant l'Auvergne, faciliter le mouvement général contre Lyon. Toulon, Marseille fournissaient les munitions : les dépôts devaient être à Saint-Flour et à Pont-Saint-Esprit. Enfin un gouvernement central, établi à Toulouse, eût régularisé les opérations et servi de point central à tout le midi de la France. De telles dispositions étaient imposantes ; ce plan du prince annonçait son génie et sa fermeté : on voyait avec admiration que cet enfant de Henri IV en possédait le coup-d'œil, les talens et l'énergie. Mais en ce moment ce n'était pas tout. Déjà Madame, vaincue, avait été contrainte

d'abandonner Bordeaux. Le maréchal Pérignon, le baron de Vitrolles, dupes à Toulouse du comte de Laborde, s'étaient laissé enlever la victoire sans la disputer. Dans le Rouergue, dans l'Auvergne, les impériaux l'emportaient. En vain le duc de La Force avait cherché à combattre; sa bravoure resta inutile; il fut même arrêté. Autour de S. A. R. le duc d'Angoulême, les dangers croissaient également. Aux extrémités de la France, chaque soldat avait entendu le cri qui lui commandait de se rallier au trône impérial, et il s'était promis de le faire. Le duc avait établi son quartier-général à Pont-Saint-Esprit : là se réunirent les gardes nationales de Vaucluse, du Gard, de l'Hérault, les volontaires royaux du haut Languedoc, le 14[me] régiment de chasseurs, le 1[er] royal infanterie étrangère, le 10[me] de ligne, commandé par le comte Louis d'Ambrugeac; presque seul on le trouva fidèle au serment qu'il avait fait

aux Bourbons. Partout où ce régiment se présentait, devancé par le bruit de sa loyauté, on voyait accourir à sa rencontre les Languedociens si purs, les Provençaux si enflammés, qui tous, le recevant avec acclamations, le saluaient du nom du *plus fidèle des braves.* On se rappellera qu'à Béziers un vieux soldat de ce corps, pressé par des étourdis de crier *vive le Roi!* leur répondit avec impatience : « *C'est à vous à crier vive le Roi! c'est à nous à le défendre.* Les volontaires royaux pris parmi les citoyens des diverses classes de la société témoignèrent le même enthousiasme. On voyait confondus dans leurs rangs de vénérables chevaliers de Saint-Louis, de jeunes étudians, des pères de famille que la voix de la nature n'avait pu retenir, des chevaliers de la légion d'honneur et de Malte, de simples artisans, et tous n'ayant qu'une même pensée, celle de servir leur souverain; tous

ne poussant qu'un seul cri, *Vive le Roi! vivent les princes!*

Nous ne suivrons pas le duc d'Angoulême dans les détails de cette mémorable campagne, où son caractère se montra sous de si beaux côtés. D'abord la victoire lui parut fidèle; les impériaux repoussés commencèrent à concevoir quelques craintes. Pour regagner leur avantage, tous les moyens leur parurent bons. Ils répandirent les bruits les plus calomnieux; ils outragèrent le duc d'Angoulême en lui prêtant des projets de vengeance qui étaient bien loin de son noble cœur. Ces mensonges odieux produisirent leur effet. Vainement le prince leur parla en ces termes : « Habitans! l'ennemi de la France a passé devant vous; vous l'avez souffert. La guerre civile, une invasion étrangère, tels sont les tristes résultats de la trahison des uns, de la crédulité ou de l'infidélité des autres. Des hommes étrangers au nom français, ou intéressés au désordre, se sont armés pour une cause

qui se fonde sur la violence et sur la trahison ; mais ils sont en petit nombre. Ceux qui ont voulu s'opposer à mon passage sont dispersés. Je suis venu ici non pour vous punir , vous l'êtes assez par les maux , suite nécessaire d'une guerre intestine ; je viens vous sauver de l'oppression et vous rappeler vos sermens. »
Ces paroles généreuses étaient perdues ; l'aveuglement était à son comble. Gardanne , G.... , Ambert avaient changé de parti ; partout la révolte environnait le prince. Il lui fallut abandonner les pays qu'on avait conquis , et les royalistes se replièrent en désordre. Le 7 avril , à onze heures du soir, deux officiers entrèrent dans l'appartement de Son Altesse Royale, et lui exposant rapidement tous les dangers dont elle était menacée, lui proposèrent de partir sur-le-champ dans la voiture du ministre de Sardaigne, envoyé par le Roi auprès des princes , ou de se jeter dans les montagnes avec une troupe choisie et à toute épreuve, qui la conduirait en

Piémont. A cette proposition Son Altesse Royale parut violemment agitée ; l'expression de la douleur et de l'étonnement était dans tous ses traits: puis tout-à-coup, interrompant avec vivacité celui qui lui parlait, il leur demanda « S'ils avaient jamais pu douter assez de lui pour croire que prince et chevalier français il pût abandonner, au moment du danger même, en lâche déserteur, une armée qui s'était rassemblée à sa voix, qui déjà avait versé son sang pour lui, et qui l'aurait conduit plus loin dans le royaume sans d'infâmes trahisons. » En vain les deux officiers voulurent-ils revenir à la charge en faisant envisager au prince toute l'horreur de sa position, s'il venait sur-tout à tomber dans les mains des ennemis : le duc d'Angoulême déclara qu'il ne consentirait jamais à prendre le parti qu'on lui proposait. « Quel que soit, ajouta-t-il, le dessein de la Providence à mon égard, je n'abandonnerai pas à la merci d'un ennemi cruel, sans convention et sans

sûretés, des compagnons qui ont suivi mon étoile : leur destinée sera la mienne, et rien ne nous séparera. » En conséquence de ces paroles généreuses on se résolut à traiter avec les révoltés. Il fut convenu entre l'envoyé du prince et le colonel Saint-Laurent, commandant l'avant-garde du général G...., que le duc d'Angoulême irait s'embarquer à Marseille ; mais une heure plus tard le général fit annoncer que la convention ne serait pas tenue. On se récria sur cette perfidie : ce fut en vain. Néanmoins de nouvelles propositions parurent être acceptées: le prince devait licencier les troupes et quitter la France à Cette. Ceci encore éprouva des difficultés ; on retint Son Altesse Royale : ses serviteurs étaient dans la consternation ; seul le duc d'Angoulême montrait une âme supérieure à sa mauvaise fortune. Durant ce temps il écrivait au Roi : « Je suis résigné à tout ; je ne crains ni le poison ni la mort. » Enfin la permission nécessaire à son départ arriva de Paris.

Il se rendit sur-le-champ à Cette, et monta sur un vaisseau suédois le 14 avril, à huit heures du soir, se séparant, en versant des larmes, de ceux qui ne l'avaient pas délaissé, et partit pour l'Espagne, ou des consolations lui étaient promises.

Napoléon, maître de toute la France, songea cependant à mettre un terme à sa dictature : il parla de nous donner une huitième constitution. Il en confia le travail à un comité pris parmi le conseil d'état, qui s'empressa d'y donner ses soins, et d'y mettre son génie inventif. Cette constitution nouvelle, qu'il devait seulement revoir, était déjà tout éclose du cerveau impérial. C'était à l'île d'Elbe qu'il en avait tracé le plan, et le despotisme avait mis toute son adresse à cacher ses prétentions. Le lendemain ce nouveau chef-d'œuvre devait paraître, lorsque les sieurs Carnot, Fouché et Barrère arrivent comme par hasard au château. Ils parlent de la constitution, annonçant qu'ils ont jeté à ce sujet

quelques idées sur le papier et peu-à-peu déroulèrent au monarque un long cahier renfermant les articles fameux additionnels si propres à allumer l'indignation publique. Napoléon, après en avoir entendu la lecture, devine le coup qu'on lui veut porter. Il se récrie à son tour, parle de son travail, auquel le comité venait de mettre la dernière main. Loin d'accéder à ses désirs, le trio, trop habile pour perdre son avantage, tient bon, et voyant sa résistance prolongée, achève par lui dire qu'il n'est plus temps de reculer; qu'à l'heure même les articles additionnels sont livrés à l'impression. A cette nouvelle, Buonaparte éclate, il menace les conjurés de toute sa vengeance; mais ceux-ci, lui rappelant le traité qu'il a signé, parviennent à le rendre plus traitable. Lui-même, après avoir réfléchi, parut se rendre de bonne grâce, espérant qu'une victoire prochaine le mettrait à même de ne tenir de ses sermens que ce qui lui en

Digitized by Google

conviendrait. Les articles fameux parurent donc : il fallut les faire accepter; on eut recours au moyen ordinaire, celui des votes individuels. On ouvrit des registres dans toutes les administrations, chez tous les fonctionnaires publics, où quelques personnes furent déposer leur acceptation ou leur refus. Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui faisant connaître le vote suivant, qui fut inscrit le 1er mai à la préfecture de la Seine.

« Je soussigné, en vertu de la part de souveraineté qui m'a été promise en 1792, qui m'a été escroquée en 1800, qui m'a été solennellement ôtée par un sénatus-consulte en 1804, qui m'a été rendue par une proclamation du 1er mars 1815, qui m'a été reprise par un acte additionnel du 22 avril dernier, et que je reprendrai quand je serai le plus fort, si je trouve qu'elle en vaille la peine,

Refuse l'acte additionnel à l'acte cons-

titutionnel jusques audit acte additionnel et tout ce qui s'ensuivra,

1° Parce que Napoléon reconnaît lui-même qu'il n'a qu'une dictature imposée par la force, et que le droit de conquérant n'est pas celui de législateur;

2° Parce que la liberté de Buonaparte est une plaisanterie de mauvais goût;

3° Parce que l'égalité de Buonaparte est celle des ilotes et des forçats;

4° Parce que la pairie de Buonaparte est saturnale qui soulève le cœur;

5° Parce que l'hérédité de la pairie de Buonaparte est une grossièreté gratuite aux siècles à venir;

6° Parce que l'exercice du droit de penser, de parler et d'écrire, ne peut être sous Buonaparte qu'un guet-à-pens;

7° Parce que le vote du peuple sera illusoire;

8° Parce que le vote des fonctionnaires publics sera dérisoire;

9° Parce que le vote de l'armée sera contradictoire avec toutes les idées mo-

Digitized by Google

rales, et attentatoire à tous principes institutifs des nations ;

10° Parce que la restriction impertinente de l'article 67 est la précaution grossièrement maladroite d'une tyrannie ombrageuse, et ne peut recevoir d'adhésion que de ses complices :

Reconnaissant toutefois que les inclinations martiales de la nation, et le rôle alternativement héroïque et bouffon qu'elle a joué depuis vingt-cinq ans sur le théâtre de l'Europe, exigent qu'elle ait un roi qui monte bien à cheval, je propose Franconi. »

Enfin eut lieu le Champ de Mai, tant prôné à l'avance, et qui ne fut qu'une jonglerie de plus. Nous ne nous occuperons pas d'en décrire les cérémonies, on ne peut les avoir oubliées ; mais nous transcrirons le discours de Napoléon : ce sont des pièces qu'il est toujours bon de rappeler à la mémoire des hommes.

« Messieurs les électeurs des colléges de département et d'arrondissemens, mes-

sieurs les députés de l'armée de terre et de mer; empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple. Dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet constant de mes pensées et de mes actions. Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour mon peuple, dans l'espoir de voir se réaliser les promesses données à la France de la conserver dans son intégrité naturelle, dans son honneur et dans ses droits. L'indignation de voir ces droits sacrés et acquis par vingt-cinq ans de victoires méconnus et perdus à jamais, le cri de l'honneur français flétri, les vœux de la nation, m'ont rappelé sur ce trône, qui m'est cher, puisqu'il est le palladium de l'indépendance, de l'honneur et des droits du peuple français. En traversant, au milieu de l'allégresse publique, les diverses parties de l'empire pour arriver dans ma capitale, j'ai dû compter sur une longue paix :

Digitized by Google

les nations sont liées par des traités conclus par les gouvernemens quels qu'ils soient. Ma pensée se portait alors toute entière sur les moyens de fonder notre liberté par une constitution conforme à la volonté ou à l'intérêt du peuple. J'ai convoqué le Champ de Mai. Je ne tardai pas à apprendre que les princes qui ont méconnu tous les principes, froissé toutes les opinions et les intérêts les plus chers de tant de peuples, veulent nous faire la guerre. Ils méditent d'étendre le royaume des Pays-Bas, de lui donner pour barrière toutes nos places fortes du nord, de concilier les différens qui les divisent encore en se partageant la Lorraine et l'Alsace. Il a fallu se préparer à la guerre. Cependant, devant courir personnellement les hasards des combats, ma première sollicitude a dû être de constituer sans retard la nation. Le peuple a accepté l'acte que je lui ai présenté. Français, lorsque nous aurons repoussé les injustes agressions, et que l'Europe

Google

sera convaincue de ce qu'on doit aux droits et à l'indépendance de vingt-huit millions de Français, une loi solennelle faite dans les formes voulues par l'acte additionnel, réunira les diverses parties de nos constitutions aujourd'hui éparses. Français, vous allez retourner dans vos départemens. Dites à vos concitoyens que les circonstances sont grandes; qu'avec de l'union, de l'énergie, de la persévérance, nous sortirons victorieux de cette lutte d'un grand peuple contre ses oppresseurs; que les générations à venir scruteront sévèrement notre conduite; qu'une nation a tout perdu quand elle a perdu l'indépendance. Dites-leur que les rois étrangers que j'ai élevés sur le trône, ou qui me doivent la conservation de leur couronne, qui tous, au temps de mes prospérités, ont brigué mon alliance et la protection du peuple français, dirigent aujourd'hui leurs coups contre ma personne. Si je ne voyais que c'est à la patrie qu'ils en

veulent, je mettrais à leur merci cette existence contre laquelle ils paraissent si acharnés. Mais dites aussi à vos concitoyens que tant que les Français me conserveront les sentimens d'amour dont ils me donnent tant de preuves, cette rage de mes ennemis sera impuissante. Français! ma volonté est celle du peuple, mes droits sont les siens; mon honneur, ma gloire, mon bonheur ne peuvent être que l'honneur, la gloire et le bonheur de la France. »

Peu de temps après il convoqua les chambres, et là, dans un nouveau discours, il ressassa tout ce qu'il n'avait cessé de dire depuis son retour. La chambre des députés, objet de sa crainte particulière, commença en effet à le tourmenter dès son ouverture. Les représentans se mutinèrent en apprenant que Napoléon voulait leur faire connaître ses intentions par l'organe d'un de ses chambellans : on lui fit répondre que des valets ne pouvaient être les interme-

diaires entre le souverain et la nation. Il fallut donc revenir sur ses pas, et convenir que les ministres seraient seuls chargés de la correspondance. Ce préambule montrant à Napoléon que les républicains étaient décidés à le contraindre à tenir ses promesses, il ne balança plus, pour les éluder, à s'éloigner de Paris, se croyant plus en sûreté dans un camp que dans le palais des Tuileries; bien assuré d'y rentrer en véritable maître si la victoire ne le trahissait pas. Il partit le 11 juin, après avoir épuisé tous les moyens possibles de fléchir en sa faveur les puissances de l'Europe : elles furent inflexibles. Ici leur intérêt était d'accord avec la protection qu'elles accordaient à Louis XVIII; Napoléon sur le trône était trop redoutable pour leur tranquillité future.

La bataille de Waterloo eut lieu. Ne nous en rappelons que pour transcrire à la postérité le cri sublime de nos braves : *La garde meurt et ne se rend pas.* Hélas! pour la plupart ils restèrent sur le champ

de bataille. Napoléon, vaincu par sa destinée, perdant toute son énergie, craignant d'être surpris par les hussards prussiens qui le poursuivaient, monte à cheval et se dérobe par la fuite à une mort qui pouvait être glorieuse. On voyait à sa suite M. Maret, se sauvant tout éperdu. « Je suis le duc de Bassano, s'écriait-il, sauvez le duc de Bassano; et nul ne faisait attention à ce ridicule personnage, à ce chirurgien dijonnais, devenu sans talens ministre et duc.

Tous les malheurs prévus par la sagesse tombèrent alors sur la patrie. De toutes parts les ennemis l'inondèrent, et nous dûmes nous attendre à toutes les calamités inséparables d'un grand revers. Abandonnant son armée, que le maréchal Grouchy rallia avec un talent admirable, Napoléon se hâta de revenir à Paris: il croyait, par sa présence, imposer à la chambre des députés; mais il se trompa étrangement. A la tête des débris de ses troupes, il eût paru redoutable à Paris; il

ne montra que sa faiblesse sans ressources. Dès le soir un bruit sourd s'était répandu dans la capitale sur la perte de la bataille de Waterloo. Tout-à-coup une première voiture traverse le faubourg Saint-Honoré ; elle entre dans le palais de l'Élysée ; une seconde la suit, et les portes se referment. On en voit descendre Jérôme Buonaparte, qui était blessé, et bientôt après Napoléon lui-même. Sa voiture était bien modeste. Le postillon, ayant d'abord donné dans un embarras sur le boulevard, fut contraint de s'arrêter, et les curieux, qui s'y trouvaient en grand nombre, voient distinctement le voyageur : il ne cherchait pas à se cacher. Quand il fut dans son palais, il traversa rapidement le perron, et entra dans ses appartemens, accablé de lassitude et de douleur. La reine de Hollande arriva peu après son beau-père, qui l'avait fait prévenir : elle se jeta dans ses bras et l'arrosa de larmes. Cependant elle l'engageait à ne point perdre courage. On aurait peine

Digitized by Google

à croire la réponse qu'il lui fit. Il la regarda quelque temps, puis lui dit avec le sang-froid le plus inconcevable : « Vous étiez bien petite lorsque je vous vis dans le palais : vous étiez alors bien jolie. » Cela dit, il demanda un bain, un bouillon et une volaille.

Dès que son retour fut appris, le ministre de la guerre accourt vers l'ex-empereur avec toute l'apparence d'un homme consterné : il veut lui donner quelqu'espérance, lui parle de l'amour que lui portent ses soldats, et des ressources de la France. Napoléon ne l'entend pas, le vertige dont il est atteint le trouble encore. « Non, non, répondit-il, tout est perdu, il n'y a plus rien à faire, nous sommes anéantis. Je suis sans armée : en huit jours en recomposeriez-vous une autre? » Il ne sort pas de ce cercle d'idées, et perd en conséquence un temps précieux. Davoust se retire, confondu d'une réception pareille. Peu d'heures après Napoléon envoya chercher Maret,

qui l'avait précédé, et Regnaud de Saint-Jean-d'Angely; ils arrivèrent. Le premier était consterné; le second, déployant plus de caractère dans ces circonstances si pénibles, ce fut lui qui rédigea le bulletin fatal que Napoléon dicta-même en éprouvant toutes les angoisses du désespoir : « Fatale bataille! s'écriait-t-il; elle était pourtant gagnée. » — « Sire, elle est perdue, lui répond le comte Regnaud en soupirant. » — « Oui, perdue, et ma gloire avec elle. Convoquez sur-le-champ les ministres : que les chambres s'assemblent; je veux qu'elles sachent tout. Les partis s'agiteront sans doute. Tant mieux; les faux bruits tomberont pour le public s'entend; car pour moi, la vérité m'est trop bien connue. Appelez les ministres. On fera un rapport, on dira la vérité. Si tout patriotisme, si tout honneur n'est pas mort, les chambres ne refuseront ni hommes ni argent. » Maret crut dans cette circonstance qu'un grand pouvoir devait être déployé; en

conséquence il proposa à Napoléon de se déclarer ou de se faire déclarer dictateur. « Non, répliqua-t-il, j'ai recommencé la monarchie; et d'ailleurs dans quel embarras ne me jeterai-je pas? Non, non, point de dictature : un empereur victorieux est toujours assez fort, et quand la fortune l'abandonne, toutes les dictatures du monde ne le rendraient pas plus puissant. »

En apprenant la défaite de Buonaparte, les divers partis prirent une face nouvelle; ses amis se sentirent consternés; le coup qui l'avait frappé les renversait eux-mêmes; les royalistes ne doutèrent pas que leur prince légitime ne leur fût promptement rendu, tandis que les républicains, se confiant en leur audace, espéraient reprendre les rênes du gouvernement; mais où les opinions se montrèrent avec plus de violence, ce fut dans la chambre des pairs et dans celle des représentans. Dès que la séance fût ouverte en cette dernière, le marquis

Digitized by Google

de La Fayette monta à la tribune. « Représentans, dit-il, pour la première fois depuis vingt-cinq ans j'élève ma voix dans cette enceinte, cette voix que les vrais amis de la liberté reconnaîtront encore ; je me sens pressé de vous parler des dangers de la patrie. De sinistres nouvelles se sont confirmées ; permettez à un vétéran d'une cause sacrée, toujours étranger à l'esprit des factions, de vous proposer quelques résolutions préliminaires, dont chacun de mes collègues sentira la nécessité. » On applaudit aux phrases qu'il débita ; il fut arrêté qu'on ordonnerait aux ministres de se rendre à l'assemblée pour y rendre compte des mesures qu'ils avaient prises, et pour donner des notions sur celles qu'ils voudraient prendre à l'avenir ; les chambres se déclarèrent en permanence pendant les débats. Napoléon, livré à tous les tourmens de l'ambition trompée, convoqua, pendant la nuit du 21 au 22 juin, un comité impérial ; il le compose des mi-

nistres ayant département, des ministres d'Etat, des présidens et de quatre membres de la chambre des pairs, des quatre vice-présidens de celle des députés, de plusieurs conseillers d'Etat, des chefs civils et militaires de Paris, de quelques représentans et particuliers en qui il avait confiance. Ce conseil réuni, Buonaparte, conservant les formes souveraines, s'y présente précédé de ses frères, et lui-même violemment agité. Il se remet pourtant, et d'une voix qu'il cherche à rendre assurée, il confirme la fatale nouvelle, et demande tout-à-la-fois des conseils et des secours. R.... propose de compléter l'armée afin de conquérir au moins la paix : « La nation peut encore se défendre, dit-il, tous ses soutiens ne sont pas restés dans les champs de Waterloo ; que le peuple, se levant en masse, se joigne aux soldats ; alors il sera possible peut-être de poser des bornes aux entreprises des ennemis, et l'on traitera de la paix avec certitude et dignité. » Le général

Digitized by Google

L. F... s'oppose à cette mesure, il la juge insuffisante; les plaies de la France sont trop profondes pour être aussi promptement cicatrisées : il n'est qu'une mesure qui puisse sauver la patrie, et si les ministres de l'empereur ne la lui conseillent pas, sa grande âme, qu'il interrogera sans doute, ne peut manquer de la lui révéler. Napoléon ne comprit que trop ce que cela voulait dire; il se contint, regardant néanmoins l'orateur avec le sourire de l'ironie et du mépris. La proposition du général avait excité quelques murmures; ils furent un baume pour Napoléon : divers autres avis s'ouvrirent successivement, tous tendant à vouloir se défendre; mais avec quoi? où en sont les moyens? nul ne les indique, et le conseil, dont on espérait tant, se dissout sans avoir rien résolu. En même temps des émissaires partent pour attendrir les puissances : on les repoussa de toutes parts. O... vers l'Angleterre, F... vers l'Autriche, n'avaient pas été plus heu-

reux. Le beau-père, fidèle à son système, trouvait plus d'avantages dans la chute de son gendre, que dans son élévation. Quelquefois Napoléon, se confiant en son étoile, et poussé par son audace, voulait monter à cheval, suivi de sa garde et des fédérés, parcourir Paris, et conquérir sur les chambres un pouvoir qu'il leur avoit imprudemment laissé prendre. Le projet fut discuté; il ne tarda pas à être connu, et le ministre de la guerre se vit contraint à le désavouer d'une façon solennelle. Il offrait d'ailleurs trop de dangers; les fédérés n'eussent pas obéi peut-être, et les soldats, qui ne redoutaient pas les ennemis au champ de bataille, eussent reculé s'il eût fallu marcher contre leurs concitoyens. Dans la chambre des députés, une vive discussion s'engage; les ministres, le comte Carnot, le duc d'Otrante, le prince d'Eckmühl, le duc de Vicence, sont introduits, amenant avec eux le prince de Canino, commissaire extraordinaire,

nommé par l'empereur. Il annonce officiellement la perte de la bataille et la nomination des ducs de Vicence et d'Otrante pour traiter de la paix avec les ennemis. Le silence de la stupeur qui régnait durant cette lecture, et après qu'elle eut été finie, fut troublé par un député, Henri Larivière, qui monta à la tribune, et bravant tout danger personnel, s'adressa en ces mots au ministre des affaires étrangères : « Vous parlez de paix! quel nouveau moyen de communication avez-vous en votre pouvoir? Quelle nouvelle base donnerez-vous à votre négociation? Qu'est-ce que vous appelez l'indépendance nationale? L'Europe a déclaré la guerre contre Napoléon. Quant à moi, je déclare formellement que je n'écouterai d'autre voix que celle de la nation, et que je ne vois qu'un seul homme entre nous et la paix. Au nom du salut public, dévoilez les secrets de votre nouvelle politique, montrez-nous toute la profondeur de l'abime. Peut-être il restera

quelque ressource à notre courage, et la patrie sera sauvée. » Les remontrances de l'orateur furent applaudies dans toutes les parties de la salle avec une unanimité qui ne permit plus à Lucien de douter que le sort de son frère était décidé. Il résolut de faire un effort désespéré; et s'adressant aux représentans du peuple, il employa la ressource de l'éloquence, et fit un appel à leur honneur, à leur amour pour la gloire, à leur générosité et à leurs sermens. Ici il fut interrompu par M. de La Fayette, qui s'écria : « Nous avons suivi votre frère jusque dans les sables brûlans de l'Afrique, dans les déserts de la Russie; les ossemens des Français, épars dans toutes les régions, portent les témoignages de notre fidélité. » Plusieurs voix, parlant dans le même sens, se mêlèrent à la sienne. Le prince continua de parler : tantôt il paraissait menacer, tantôt il suppliait, mais ce fut en vain. Les ministres furent interrogés respectivement. L'opinion de la chambre fut pro-

Digitized by Google

noncée avec une gravité, avec un ordre qui donnèrent du poids à sa détermination, et convainquirent Lucien que dans vingt-quatre heures l'autorité de son frère ou celle des chambres devait finir. Il cessa des efforts désormais inutiles, et se retira la mort dans le cœur.

Pendant ces débats, Napoléon, retiré dans les jardins du palais de l'Elysée, pâle et tremblant, errait comme une ombre dans les bosquets délicieux, dont la fraîcheur était pour lui sans charmes. En ce moment Lucien se montre à sa vue, et d'une voix entrecoupée, lui fait le récit de la séance de la chambre des représentans; le prévient que sa chute est décidée, et que la seule vigueur, peut en cette conjoncture, le maintenir sur un trône près de lui échapper. Napoléon, qui n'est plus le même, qui cède au coup de la destinée sans lui opposer son ancien courage, résiste, se refuse à cet acte désespéré. « Ah! lui dit son frère, plus d'irrésolution : je vous trouve aussi abattu qu'au

18 brumaire. Osez encore un coup d'état, et la victoire sera à vous. » — « Je ne saurais m'y résoudre. Les temps sont changés, une tentative manquée nous perdra sans retour. » — « Eh bien! d'autres feront ce que vous ne voulez pas faire. Les chambres ne vous sont plus soumises, les partisans de la république ou des Bourbons y sont en force. Avant quelques heures on y prononcera votre déchéance. » — « Que me dites-vous là? ma déchéance! Non, non; ils ne se porteront pas à une extrémité pareille. On n'osera jamais. » — « Elles oseront tout, si vous n'osez rien. » — « Me faudra-t-il abdiquer de nouveau? donnerai-je en un an deux fois ce spectacle à l'Europe? Mais, si je veux résister, où sont mes appuis? Résisterai-je à mes ennemis du dedans et du dehors? » Le comte Regnaud et le duc de Bassano vinrent ici se joindre à la conversation. Napoléon fut à eux. « Savez-vous, leur dit-il, ce qu'on me propose? On veut ou que je combatte contre les chambres, ou

Digitized by Google

que j'abdique dès ce jour. Qu'en pensez-vous, Bassano? Maret, interrogé, se tait, et oublie de répondre. Le comte Regnaud a la noble assurance de riposter pour lui. « Avec des hommes et de l'or, vous eussiez triomphé; cette double ressource vous manque; que pouvez-vous donc faire? vous soumettre à la fortune et céder. » — « Quoi! vous aussi, comte, vous me tenez un pareil langage? Je puis lutter encore. » — « L'opinion est pour les chambres, Sire, et elles demandent un sacrifice. » Le débat se prolongeait, Lucien s'était retiré furieux contre l'indécision de son frère, lorsqu'un huissier de la chambre vint annoncer le général Solignac. « Solignac! s'écria Buonaparte: depuis cinq ans il n'a point paru devant moi; que peut-il me vouloir? faites-le entrer. Comte Regnaud, restez, je vous en prie. » A ces mots Bassano s'éloigne, et le général est introduit. « Sire, dit-il avec énergie, on vous trompe. Ecoutez la voix d'un ami. Vos flatteurs vous égarent; le peuple, les chambres demandent votre

déchéance. Vous régniez sur nous par la victoire, et elle vous a abandonné : tremblez que la nation ne suive son exemple; il ne vous reste qu'un seul instant, qu'un moyen pour échapper aux affronts d'une déchéance : abdiquez. » — « Abdiquer! s'écria Buonaparte, toujours le mot abdiquer! Une seule victoire, long-temps disputée, a-t-elle sans retour disposé du sort de la France? Et du moins les clefs de Paris sont-elles donc restées sur le champ de bataille de Waterloo? De quel droit les chambres osent-elles disposer du trône? Feront-elles comme le sénat? Si je tombe, tout ne tombe-t-il pas avec moi? Quoi! elles prononceraient ma déchéance?... Si elles avaient cette audace!... j'irais à la tête de ma garde, des troupes qui me seraient restées fidèles, leur apprendre que je règne encore... Les traîtres qui m'ont arraché les lauriers d'un autre Marengo, n'auront triomphé qu'un instant; leurs complices ne m'échapperont pas... Je sais qu'ils ont appelé à

leur secours la garde nationale... Ces boutiquiers oseront-ils soutenir mon aspect? On peut m'humilier, mais on ne pourra jamais m'abattre.... Les députés de Paris ne sont que des factieux ; le sang coulera, et je ne serai pas déshonoré.... La nation seule peut me faire descendre d'un trône où ses suffrages m'ont placé. Je connais mes droits, je les défendrai jusqu'à la mort. » Le général le laissa parler sans l'interrompre ; ensuite, reprenant la parole, il lui fit envisager la position dans laquelle il se trouvait ; qu'abdiquer pour son fils n'est pas faire une démarche honteuse ; qu'il pouvait sans humiliation le reconnaître pour son successeur. Ainsi il devancerait seulement l'ordre des temps : la régence s'établirait ; cette démarche solennelle réconcilierait la France avec l'Europe, et rendrait inutiles, dans les mains de nos ennemis, les armes qu'ils employaient au renversement de notre patrie. Au général Solignac succéda le comte Regnaud ; il employa pour

Google

fléchir Napoléon tout ce que la raison a de force et l'amitié d'entraînement ; il prie, il intercède, il fatigue même. « Rappelez-vous, lui dit-il, qu'avant le Champ de Mai, une grande puissance vous promit son appui ; si vous consentez à placer la couronne sur la tête de votre fils, ce qu'elle vous offrait alors, ne le renouvellera-t-elle pas aujourd'hui ? Votre intérêt, celui de votre famille, de la France, de vos amis (s'il vous reste pour eux quelque tendresse), tout vous appelle à cet acte généreux ; tout vous le commande même. » Enfin, après une longue discussion, Buonaparte, vaincu et contraint de se rendre à l'évidence, engagea le général Solignac à porter à la chambre des députés l'assurance d'une abdication prochaine. Le général se retire, et Napoléon abattu envoie ce nouvel acte de faiblesse et de désespoir :

« Français, en commençant la guerre pour soutenir l'indépendance natio-

Digitized by Google

nale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et le concours de toutes les autorités nationales; j'étais fondé à en espérer le succès, et j'avais bravé les déclarations des puissances liguées contre moi. Les circonstances paraissent changées: je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations, et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne! Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le nom de Napoléon II, empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les chambres à organiser sans délai la régence par une loi. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

« Donné au palais de l'Elysée, le 22 juin 1815.

« *Signé* NAPOLÉON. »

Digitized by Google

Tandis que ces choses se passaient dans la demeure impériale, la chambre des députés, qui s'était séparée à onze heures, se rassembla à midi. A une heure, les ducs d'Otrante, de Vicence, le prince d'Eckmülh et le comte Carnot furent introduits. Le président se leva, et se tournant vers les tribunes, dit : « Je vais lire un acte important qui m'est communiqué par les ministres de S. M. Permettez que je vous rappelle les réglemens qui défendent tout signe d'approbation et d'improbation. » Et puis d'une voix assez assurée il lut l'acte d'abdication. On l'écouta avec le respect dû à une grande infortune, et après un moment de silence, on se félicita de cette détermination, qui parait à de grands malheurs. L'assemblée vota des remerciemens à Napoléon : on convint de reconnaître son fils. Quelques représentans, jetant ouvertement le masque, proposèrent d'accepter purement et sans condition cette renonciation, et de dé-

clarer les deux chambres assemblées nationales : c'était sur-le-champ établir la république. Cet avis ne passa pas : les plus sages des conjurés s'aperçurent qu'avec l'empereur leur influence était également tombée, que la réalité fatale détruisait les rêves auxquels ils s'étaient livrés. L'un d'entre eux, le plus scélérat de tous sans doute, les abandonna dans ce moment, et dès-lors travailla pour Louis XVIII, ou plutôt feignit de le faire. Il n'est pas besoin, je pense, que nous le nommions : quand il s'agit de fourberie et de trahison, le nom de Fouché ne se présente-t-il pas à l'idée de tout le monde ?

Dans la salle des pairs, où l'abdication fut pareillement portée, la discussion prit un caractère plus extraordinaire. Les détails de cette séance orageuse méritent d'être rapportés. Le prince Lucien, après que la lecture de l'acte de Napoléon eut été faite, monta à la tribune, s'exprimant en ces termes : « Il

Digitized by Google

s'agit, Messieurs, d'éviter la guerre civile et de conserver à la France son indépendance et sa liberté. L'empereur est mort, vive l'Empereur! l'empereur a abdiqué, vive l'Empereur! Il ne peut y avoir d'intervalle entre l'empereur qui meurt ou qui abdique et son successeur: telle est la maxime sur laquelle repose la monarchie constitutionnelle; toute interruption est anarchie. Je demande que la chambre des pairs, qui a juré fidélité à Napoléon et aux constitutions, déclare sans délibération, et par un mouvement spontané, qu'elle reconnaît Napoléon II comme empereur des Français. J'en donne le premier l'exemple, et je lui jure fidélité. Si une minorité coupable voulait nous faire passer pour le dernier des peuples aux yeux des nations étrangères, en nous faisant violer nos sermens, ce n'est pas dans la chambre des pairs qu'elle trouverait des complices. » Lucien allait poursuivre, lorsque le comte de Pontécoulant l'in-

terrompit en ces termes : « Il m'est pénible d'avoir une opinion contraire à celle du préopinant. Napoléon a été mon bienfaiteur, je lui suis resté fidèle jusqu'au moment où il m'a délié de mon serment ; ma reconnaissance pour ses bienfaits me suivra jusqu'au dernier soupir ; mais on veut nous faire adopter une proposition sans délibération, ce qui est contraire à l'usage d'une assemblée délibérante, et le prince qui lui-même nous fait cette proposition a-t-il un titre pour parler dans cette chambre ? est-il Français ? Oui, par ses sentimens, mais non sous le rapport constitutionnel : ce n'est qu'un prince étranger, un prince romain. » — « Je vais répondre, repartit Lucien avec véhémence, à ce qui m'est personnel.... » — « Vous répondrez après, Prince, répliqua Pontécoulant ; respectez une égalité dont tant de fois vous avez donné l'exemple. On veut que nous proclamions Napoléon ! Je déclare fermement que rien ne me fera re-

connaître un souverain qui n'est pas en France, une régente qui n'est pas en France. On irait bientôt retrouver je ne sais quel sénatus-consulte; on nous dirait que l'empereur doit être regardé comme étranger ou captif, la régente comme étrangère ou captive, et l'on nous donnerait une autre régence qui nous amenerait à la guerre civile. Je demande un ordre du jour; je ne préjuge rien. »

Le Prince Lucien. — Si je ne suis pas Français à vos yeux je le suis aux yeux de la nation entière. Du moment où Napoléon a abdiqué, son fils lui a succédé de plein droit. Il n'y a pas de délibération à prendre, mais une simple déclaration à faire.

Le comte Boissy d'Anglas. — J'avais prévu la difficulté qui s'élève, mais j'avais cru que notre arrêté de ce matin l'aurait fait ajourner. L'arrêté n'a rien préjugé, mais il termine la question. N'est-ce point assez de la guerre étrangère?

veut-on nous donner la guerre civile? Ne nous divisons point. Je demande l'ordre du jour.

Le comte La Bedoyère. — J'ai fait ce matin une motion semblable à celle qu'on discute en ce moment. J'ai dit et je répète que l'empereur devait regarder son abdication comme nulle si l'on ne reconnaissait pas son fils. Les hommes qui étaient à ses pieds dans sa prospérité pourront s'élever aujourd'hui contre son fils; mais il en est qui lui resteront fidèles. Il y a dans les deux chambres des hommes qui voudraient voir ici nos ennemis, qu'ils appelleront bientôt leurs alliés; mais s'ils rejettent Napoléon II, l'empereur doit de nouveau tirer son épée, s'entourer de ses braves qui, tous couverts de blessures, criaient encore *Vive l'Empereur!* Il y a peut-être en ce moment des généraux qui méditent de l'abandonner; mais malheur à tout traître : il sera traduit devant les chambres, il sera marqué

d'infamie, il verra ses parens proscrits, sa maison rasée. Eh quoi! nous forçons à l'abdication celui que nous avons juré de défendre dans les revers, car il n'y a pas un membre de la chambre qui n'ait ajouté ce serment à ceux qu'il a déjà faits à l'empereur, et nous ne respecterons pas sa dernière volonté! Il sera donc dit que l'on n'entendra jamais dans cette enceinte que des voix basses! » Ici de toutes parts s'élevèrent les cris *à l'ordre, à l'ordre*. L'orateur veut parler; sa voix est étouffée par celle du comte de Valence, qui s'écrie : « Je n'écoute pas ; désavouez ce que vous avez dit. »

Le prince d'Essling. — Jeune homme, vous vous oubliez.

Le comte A. de Lameth. — Croyez-vous être au corps-de-garde ? »

Le président, scandalisé d'une scène pareille, agita long-temps en vain la sonnette pour ramener l'assemblée au sentiment de sa dignité. Enfin, après de

Digitized by Google

longs débats, la résolution fut prise de reconnaître Napoléon II. A la suite on décida que le gouvernement serait provisoirement remis à une commission de cinq personnes, et qu'une députation serait envoyée vers les puissances alliées pour leur faire connaître l'abdication de Buonaparte, l'élévation de son fils, et pour savoir si la volonté prétendue nationale serait respectée. Les hommes dont se forma cette commission étaient peu propres à lui concilier les suffrages. Trois régicides, Caulaincourt, en faisaient partie. C'était assez pour la déconsidérer. Fouché, comme le plus fourbe, en fut nommé le président, et bientôt la proclamation suivante couvrit les murs de Paris.

« Français! dans l'espace de quelques jours, des succès glorieux et un revers affreux ont de nouveau agité vos destinées. Un grand sacrifice a paru nécessaire à votre paix et à celle du monde.

Digitized by Google

Napoléon a abdiqué le pouvoir impérial: son abdication a terminé sa vie politique; son fils est proclamé. Une constitution nouvelle, qui n'avait encore que de bons principes, va recevoir tous ses développemens, et ses principes mêmes vont être épurés et agrandis. Il n'existe plus de pouvoir jaloux l'un de l'autre. L'espace est libre au patriotisme éclairé de vos représentans, et les pairs sentent, pensent et votent comme mandataires. Après vingt-cinq années de tempêtes politiques, voici le moment où tout ce qui a été conçu de sage, de sublime sur les institutions sociales, peut être perfectionné dans les vôtres. Que la raison et le génie parlent, et de quelque côté que se fassent entendre leurs voix, elles seront écoutées. Des plénipotentiaires sont partis pour traiter au nom de la nation, et négocier avec les puissances de l'Europe cette paix qu'elles ont promise à des conditions qui sont aujourd'hui remplies. Le monde entier

va, comme vous, être attentif à leur réponse. Leur réponse fera connaître si la justice et les promesses sont quelque chose sur la terre. Français! soyez unis; ralliez-vous tous dans des circonstances aussi graves; que les discordes civiles s'apaisent, que les dissensions même se taisent au moment où vont se discuter les grands intérêts des nations. Soyons unis du nord de la France aux Pyrénées, de la Vendée à Marseille. Quel qu'ait été son parti, quels que soient ses dogmes politiques, quel homme né sur le sol de la France pourra ne pas se ranger sous le drapeau national pour défendre l'indépendance de la patrie? On peut détruire en partie des armées; mais, l'exemple de tous les siècles, de tous les peuples le prouve, on ne détruit pas, on ne soumet pas une nation intrépide qui combat pour la justice et pour sa liberté. L'empereur s'est offert en sacrifice en abdiquant; les membres du gouvernement se dévouent en accep-

tant de vos représentans les rênes de l'état.

« *Signé* le duc d'Otrante, président. »

Ainsi se termina le règne du père et du fils. La commission décida que dorénavant les lois seraient promulguées au nom du peuple français, c'est-à-dire, au nom de personne. Le peuple peut-il gouverner lui-même? en a-t-il la force, le pouvoir et la volonté?

Le vendredi 23, le lendemain de la notification de l'acte d'abdication aux chambres, et le jour où elle fut affichée dans Paris, les employés de la police découvrirent un complot organisé pour s'emparer des arsenaux, armer les faubourgs, marcher à l'Élysée, et rétablir le trône impérial. On empêcha que ce plan ne fût exécuté. Toute la garde nationale de Paris fut le soir sous les armes, et y resta toute la nuit. On ne fit aucune tentavive d'arrestation jusqu'à ce qu'un coup de canon, tiré près de la barrière Saint-Antoine, don-

Digitized by Google

na le signal de la conspiration, et fit découvrir les chefs, qui s'avançaient les premiers au lieu du rendez-vous, et qui furent tous pris au nombre de deux cents.

Le lendemain, Napoléon fut conduit à la Malmaison, où il demeura dans la plus pénible solitude, assiégé par des créanciers importuns qui le tourmentaient de toutes manières. Enfin, le 28 juin, il se mit en route, confié aux soins du général Becker, qui lui fut donné pour le conduire. « Général, lui dit-il en le voyant, si l'on m'avait donné le choix de mon guide, ce serait vous que j'aurais désigné. » Avant de partir, il avait tenté un dernier effort. Il voulait se mettre à la tête de l'armée, culbuter celle des ennemis, et puis s'éloigner. Ce fut le plan qu'il proposa : on n'eut garde de l'accepter. Il voulut du moins faire ses adieux à ses troupes, et quant à ceci, l'on ne s'y opposa pas. Il leur adressa la proclamation suivante :

Digitized by Google

« *Malmaison, le 23 juin 1815.*

« Napoléon aux braves de l'armée sous Paris.

« Soldats! en obéissant à la nécessité qui m'éloigne de la brave armée française, j'emporte l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par l'éminent service que la patrie attend d'elle, les éloges que nos ennemis même n'ont pu lui refuser. Soldats! je suivrai vos démarches quoiqu'absent; je connais tous les corps, et pas un d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne lui tienne compte de la bravoure qu'il aura déployée. On nous a calomniés vous et moi; des hommes peu faits pour apprécier nos travaux ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données un zèle dont j'étais seul l'objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était sur-tout la patrie que vous serviez en m'obéissant; et si j'ai quelque part à vos affections, je la dois à mon ardent

Digitized by Google

amour pour la France, notre mère commune. Soldats! encore quelques efforts, et la coalition sera dissoute. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter. Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français; soyez jusqu'à la fin ces hommes que j'ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

« *Signé* NAPOLÉON Ier. »

Rendu à Rochefort, Buonaparte dépêcha le général Gourgaud vers le prince régent d'Angleterre avec une lettre ainsi conçue :

« Altesse royale, en butte aux factions qui divisent ma patrie et aux hostilités des puissances de l'Europe, j'ai dû terminer ma carrière politique, et viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur les foyers du peuple britannique. Je me place sous la protection de ses lois, et en réclame la sauve-garde de votre altesse royale, comme du plus puissant, du plus constant, du généreux de mes ennemis.

« *Signé* NAPOLÉON. »

Digitized by Google

Cette lettre ne put être mise entre les mains du prince auquel elle était adressée. Le général Gourgaud, après avoir abordé en Angleterre, revint sans avoir rempli sa mission, et les efforts de Buonaparte furent vains pour essayer de se soustraire à la croisière et passer aux États-Unis, où alors il avait le projet de se retirer. Le Moniteur avoue à cette époque que des mesures adroites, sûres et multipliées, avaient été prises pour prévenir l'évasion possible et présumée de Napoléon. Dans sa relation de la campagne de 1815, le général Gourgaud dit formellement que Fouché trahissait à-la-fois la nation, les chambres et l'empereur, et, d'accord avec le parti vendu à l'ennemi, avait promis de lui livrer le prince. Enfin Napoléon prend un parti désespéré; il cède à sa mauvaise fortune, et se livre lui-même aux Anglais, espérant tout de leur loyauté et de la protection des lois de l'Angleterre. Son espérance fut cruellement déçue; le gou-

vernement britannique se décida à le traiter comme prisonnier et à l'envoyer dans l'île Sainte-Hélène. Le lord Keit fut chargé d'apporter cette détermination à l'ex-empereur. Lorsque celui-ci en eut eu connaissance, il répondit à l'envoyé à-peu-près en ces termes: « J'offre au régent la plus belle page de son histoire... J'avais l'intention de me retirer en Angleterre : je désirais une résidence à trente lieues de la mer. Qu'on me donne un commissaire, je veux me faire naturaliser ici : je sais qu'il faut plusieurs années de résidence pour y parvenir, mais je prouverai par ma conduite que je suis digne de devenir Anglais.... Alors je donnerai ma parole de ne plus me mêler d'affaires politiques. Si les Anglais ne veulent pas me recevoir, j'irai chez mon beau-père ou chez Alexandre. L'Angleterre pourrait tout au plus me traiter en prisonnier de guerre, puisque le drapeau tricolor flottait encore à Bordeaux et à

Nîmes lorsque je me suis rendu. D'ailleurs, je ne me suis pas rendu comme prisonnier ni à discrétion ; j'aurais fait des conditions, j'en pouvais faire. On les eût acceptées, et au moins débattues. Je suis venu demander l'hospitalité au peuple anglais, et me mettre sous la garantie de son gouvernement. Je ne consentirai jamais à passer à l'île Sainte-Hélène, parce que le climat m'est contraire, et que j'ai l'habitude, pour ma santé, de faire vingt lieues par jour. Si on me force d'y passer, j'y périrai dans trois mois, et alors l'Angleterre sera responsable de mon assassinat. J'aurais pu faire en France une longue guerre de partisans, puisque avec six cents hommes j'ai détrôné le roi de France, qui avait une armée de trois cent mille hommes. Waterloo perdu par les alliés eût causé leur ruine ; pour moi ce n'était qu'un échec qui replaçait la campagne dans l'assiette la plus favorable pour moi, la plus périlleuse pour eux. Avant le 15

juillet il me revenait cent trente mille hommes sur l'Aisne, entre Laon et Soissons. Mon abdication, faite au besoin de la concorde, enhardit les alliés au point que, malgré l'armée rassemblée sous Paris, ils marchèrent par la vallée de Montmorenci, et arrivèrent à Saint-Germain et à Versailles, laissant leur flanc gauche entièrement découvert et exposé à l'armée française. Quand je connus cette imprudence, à laquelle la timidité de votre Wellington ne me permettait pas de croire, je demandai à me mettre comme général à la tête de l'armée française : je tombais avec toutes ses forces sur le flanc et les derrières de l'ennemi, je sauvais pour le moment la capitale, et prévenais une capitulation où rien n'a été stipulé, ni pour les droits de la nation, ni pour les garanties de l'armée.... Dans ces circonstances, je le répète, je me suis présenté volontairement pour passer en Angleterre comme son hôte, et ne puis, sans qu'on viole toutes les lois, être regardé

Digitized by Google

ou traité comme prisonnier. » Ce discours fut inutile : le sort de Napoléon était décidé. Un des officiers de sa suite se plaignit de ce qu'on lui avait manqué de foi, et qu'il croyait rester avec toute sa suite en Angleterre. Buonaparte demanda à lord Keit ce qu'il en pensait. Celui-ci, esquivant la réponse, répliqua : « J'obéis aux ordres de mon gouvernement. » Alors Buonaparte ayant exprimé le désir d'avoir une conférence particulière avec lord Keit, il s'y refusa. « Elle ne pourrait vous être d'aucune utilité, ajouta-t-il; mes pouvoirs ne laissent rien à ma discrétion. Votre sort est fixé, et désormais il ne peut changer. » Un Anglais qui se trouvait auprès de l'ex-monarque, lui dit : « Si vous étiez resté une heure de plus à Rochefort, vous étiez pris et envoyé à Paris. » Napoléon jeta ses regards sur l'officier, mais ne lui adressa point la parole.

Avant de partir pour se rendre à sa des-

tination, il crut devoir protester contre la violence qui lui était faite. En conséquence, il adressa au gouvernement anglais la pièce suivante, dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant par la force de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du Bellérophon : je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du Bellérophon, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine du Bellérophon de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre un piége, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce serait en vain que l'Angleterre voudrait parler à l'Europe de sa loyauté, de ses lois, de sa liberté : la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du Bellérophon.

Digitized by Google

J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans laguerre aux Anglais, vint librement dans son infortune chercher un asile sous ses lois. Quelle preuve plus éclatante pourrait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais que répondit-on en Angleterre à tant de magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola.

« A bord du Bellérophon à la mer, le 14 août 1815.

« *Signé* Napoléon. »

Malgré sa protestation, il se vit contraint à plier sous la nécessité. Il partit pour sa destination, où il fut rendu le 9 octobre de la même année. Là se termine la vie politique de cet homme extraordinaire, dont on a parlé de tant de diverses manières; de cet homme, qui, se trouvant trop à l'étroit dans le beau

Digitized by Google

royaume de France, agrandi d'une multitude de provinces, avouait n'*avoir encore posé que les bases du grand empire.*

F I N.



IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.

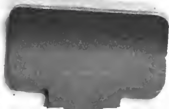
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google





Digitized by Google

